36491/A
O xi 24

MERCIER L.S.
c

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Quærens quem devoret.

TOME PREMIER.

À AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

9462 (T)

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

JE vais parler de Paris, non de ſes édifices, de ſes temples, de ſes monumens, de ſes curioſités, &c. aſſez d'autres ont écrits là-deſſus. Je parlerai des mœurs publiques & particulieres, des idées régnantes, de la ſituation actuelle des eſprits, de tout ce qui m'a frappé dans cet amas bizarre de coutumes folles ou raiſonnables, mais toujours changeantes. Je parlerai encore de ſa grandeur illimitée, de ſes richeſſes monſtrueuſes, de ſon luxe ſcandaleux. Il pompe, il aſpire l'argent & les hommes; il abſorbe & dévore les autres villes, *quærens quem devoret.*

J'AI fait des recherches dans toutes les claſſes de citoyens, & n'ait pas dédaigné les objets les plus éloignés de l'orgueilleuſe opulence, afin de mieux établir par ces oppoſitions la phyſionomie morale de cette giganteſque capitale.

Beaucoup de ſes habitans ſont comme étrangers dans leur propre ville : ce livre leur apprendra peut-être quelque choſe, ou du moins leur remetra ſous un point de vue plus net & plus précis, des ſcenes qu'à force de les voir, ils n'apperçevoient pour ainſi dire plus ; car les objets que nous voyons tous les jours, ne ſont pas ceux que nous connoiſſons le mieux.

Si quelqu'un s'attendoit à trouver dans cet ouvrage une deſcription *topographique* des places & des rues, ou une hiſtoire des faits antérieurs, il ſeroit trompé dans ſon attente. Je me ſuis attaché au moral & à ſes nuances fugitives ; mais il exiſte chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, un dictionnaire en quatre énormes volumes, avec approbation du cenſeur & privilege du Roi, où l'on n'a pas oublié l'hiſtorique des châteaux, des colleges & du moindre cul-de-ſac. S'il prenoit un jour fantaiſie au Monarque de vendre ſa capitale, ce gros dictionnaire pourroit tenir lieu, je crois, de catalogue ou d'inventaire.

Je n'ai fait ni *inventaire* ni *catalogue* ;

j'ai crayonné d'après mes vues ; j'ai varié mon *Tableau* autant qu'il m'a été poſſible ; je l'ai peint ſous pluſieurs faces ; & le voici, tracé tel qu'il eſt ſorti de deſſous ma plume, à meſure que mes yeux & mon entendement en ont raſſemblé les parties.

Le lecteur rectifiera de lui-même ce que l'écrivain aura mal vu, ou ce qu'il aura mal peint ; & la comparaiſon donnera peut-être au lecteur une envie ſecrete de revoir l'objet & de le comparer

Il reſtera encore beaucoup plus de choſes à dire que je n'en ai dites, & beaucoup plus d'obſervations à faire que je n'en ai faites ; mais il n'y a qu'un fou & un méchant, qui ſe permettent d'écrire tout ce qu'ils ſavent ou tout ce qu'ils ont appris.

Quand j'aurois les cent bouches, les cent langues & la voix de fer, dont parlent Homere & Virgile, on jugera qu'il m'eût été impoſſible d'expoſer tous les contraſtes de la grande ville ; contraſtes rendus plus ſaillans par le rapprochement.

Quand on a dit, *c'eſt l'abrégé de l'univers*; on n'a rien dit; il faut le voir, le parcourir, examiner ce qu'il renferme, étudier l'eſprit & la ſottiſe de ſes habitans; leur molleſſe & leur invincible caquet; contempler enfin l'aſſemblage de toutes ces petites coutumes du jour ou de la veille, qui ſont des loix particulieres, mais qui ſont en perpétuelle contradiction avec les loix générales.

SUPPOSEZ mille hommes faiſant le même voyage : ſi chacun étoit obſervateur, chacun écriroit un livre différent ſur ce ſujet, & il reſteroit encore des choſes vraies & intéreſſantes à dire, pour celui qui viendroit après eux.

J'AI peſé ſur pluſieurs abus. L'on s'occupe aujourd'hui plus que jamais de leur réforme. Les dénoncer, c'eſt préparer leur ruine. Quelques-uns même, tandis que je tenois la plume, ſont tombés. J'en conviendrai avec plaiſir; mais l'époque auſſi en eſt trop récente, pour que ce que j'ai dit puiſſe être tout-à-fait hors de propos.

MALGRÉ nos vœux ardens pour que

tout ce qui eſt encore barbare ſe métamorphoſe & s'épure, pour que le bien, fruit tardif des lumieres, ſuccede au long déluge de tant d'erreurs, cette ville tient encore à toutes les idées baſſes & rétrécies que les ſiecles d'ignorance ont amenées. Elle ne peut s'en dégager tout-à-coup, parce qu'elle eſt fondue, pour ainſi dire, avec ſes ſcories.

Une ville commençante & ſortant des mains d'un gouvernement formé, eſt plus propre à être travaillée & perfectionnée, que ces villes antiques ou l'on connoît des loix imparfaites & embrouillées, des coutumes religieuſes que l'on ridiculiſe, & des uſages civils que l'on viole. Les abus multipliés s'y défendent, parce que le petit nombre qui retient le gage de la puiſſance, les richeſſes, proſcrit les idées ſaines & nouvelles, les principes reſtaurateurs, & ferme l'oreille au cri public. En vain l'on attaque l'édifice du menſonge; il eſt cimenté. On veut le reprendre ſous œuvre : c'eſt une tâche bien plus pénible que ſi on vouloit le reconſtruire à neuf. On adopte quelques modifications; elles ne s'accordent

pas avec l'enſemble, qui perſiſte à être vicieux. Les plus beaux raiſonnemens ſe gravent dans les livres, mais la moindre pratique du bien offre des difficultés inſurmontables. Tous les petits intérêts particuliers, roidis par une profeſſion abuſive & chere, combattent l'intérêt général, qui n'a ſouvent qu'un ſeul homme pour défenſeur. Heureuſes donc les villes qui, comme les individus, n'ont point encore pris leur pli! Elles ſeules peuvent aſpirer à des loix unanimes, profondes & ſages.

Je dois avertir que je n'ai tenu dans cet ouvrage que le pinceau du *peintre*, & que je n'ai preſque rien donné à la réflexion du *philoſophe*. Il eût été facile de faire de ce *Tableau* un livre ſatyrique; je m'en ſuis ſévérement abſtenu. Chaque chapitre appelloit une déſignation particuliere; je l'ai rejetée à chaque chapitre. La ſatyre qui perſonnifie eſt toujours un mal, en ce qu'elle ne corrige point, qu'elle irrite, qu'elle endurcit, & ne ramene point au droit ſentier. Je n'ai tracé que des peintures générales, & l'amour même du bien public ne m'a point égaré au-delà.

Je me ſuis plû à tracer ce *Tableau* d'après des figures vivantes. Aſſez d'autres ont peint avec complaiſance les ſiecles paſſés, je me ſuis occupé de la génération actuelle & de la phyſionomie de mon ſiecle, parce qu'il eſt bien plus intéreſſant pour moi que l'hiſtoire incertaine des Phéniciens & des Egyptiens. Ce qui m'environne a des droits particuliers à mon attention. Je dois vivre au milieu de mes ſemblables, plutôt que de me promener dans Sparte, dans Rome & dans Athenes. Les perſonnages de l'antiquité ont de très-belles têtes à peindre, d'accord ; mais elles ne ſont plus pour moi qu'un objet de pure curioſité. Mon contemporain, mon compatriote, voilà l'individu que je dois ſpécialement connoître, parce que je dois communiquer avec lui, & que toutes les nuances de ſon caractere me deviennent par-là même infiniment précieuſes.

Si vers la fin de chaque ſiecle un écrivain judicieux avoit fait un tableau général de ce qui exiſtoit autour de lui ; qu'il eût dépeint, tels qu'il les avoit vus, les mœurs & les uſages, cette ſuite

formeroit aujourd'hui une galerie curieuſe d'objets comparatifs ; nous y trouverions mille particularités que nous ignorons : la morale & la législation auroient pu y gagner. Mais l'homme dédaigne ordinairement ce qu'il a ſous les yeux, il remonte à des ſiecles décédés ; il veut deviner des faits inutiles, des uſages éteints, ſur leſquels il n'aura jamais de réſulat ſatisfaiſant, ſans compter l'immenſité des diſcuſſions oiſeuſes & ſtériles où il ſe perd.

J'ose croire que, dans cent ans, on reviendra à mon *Tableau*, non pour le mérite de la peinture, mais parce que mes obſervations, quelles qu'elles ſoient, doivent ſe lier aux obſervations du ſiecle qui va naître, & qui mettra à profit notre folie & notre raiſon. La connoiſſance du peuple parmi lequel il vit, ſera donc toujours la plus eſſentielle à tout écrivain qui ſe propoſera de dire quelques vérités utiles, propres à corriger l'erreur du moment ; & je puis dire que c'eſt la ſeule gloire à laquelle j'ai aſpiré.

Si, en cherchant de tous côtés ma-

tiere à mes crayons, j'ai rencontré plus fréquemment, dans les murailles de la capitale, la miſere hideuſe que l'aiſance honnête, & le chagrin & l'inquiétude plutôt que la joie & la gaieté, jadis attribuées au peuple Pariſien, que l'on ne m'impute point cette couleur triſte & dominante : il a fallu que mon pinceau fût fidele. Il enflammera peut-être d'un nouveau zele le génie des adminiſtrateurs modernes, & déterminera la généreuſe compaſſion de quelques ames actives & ſublimes. Je n'ai jamais écrit une ligne que dans cette douce perſuaſion ; & ſi elle m'abandonnoit, je n'écrirois plus.

Toute idée patriotique (je me plais à le croire) a un germe inviſible, qu'on peut comparer au germe phyſique des plantes qui, long-tems foulée aux pieds, croiſſent avec le tems, ſe développent & s'élevent.

Je ſais que le bien ſort quelquefois du mal ; qu'il eſt des abus inévitables ; qu'une ville populeuſe & corrompue doit s'eſtimer heureuſe, lorſqu'au défaut de vertus, on compte du moins dans ſon

ſein peu de grands crimes ; que dans ce choc de paſſions inteſtines & concentrées, un repos apparent eſt déjà beaucoup. Je le répete, je n'ai voulu que *peindre*, & non *juger*.

Ce que j'ai recueilli de mes obſervations particulieres, c'eſt que l'homme eſt un animal ſuſceptible des modifications les plus variées & les plus étonnantes ; c'eſt que la vie pariſienne eſt peut-être, dans l'ordre de la nature, comme la vie errante des Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique ; c'eſt que les chaſſes de deux cents lieues & les ariettes de l'opéra-comique ſont des pratiques également ſimples & naturelles ; c'eſt qu'il n'y a point de contradiction dans ce que l'homme fait, parce qu'il étend le pouvoir de ſon intelligence & de ſon caprice aux deux bouts de la chaîne qu'il parcourt ; de-là cette infinité de formes qui métamorphoſent réellement l'individu d'après le lieu, les circonſtances, les tems. Il ne faut pas plus être étonné des recherches du luxe dans le palais de nos Craſſus, que des raies rouges & bleues que les Sau-

vages impriment ſur leurs membres par inciſions.

Mais ſi ce ſont les comparaiſons, comme je n'en doute point, qui le plus ſouvent tuent le bonheur, j'avouerai en même tems qu'il eſt preſqu'impoſſible d'être heureux à Paris, parce que les jouiſſances hautaines des riches y pourſuivent de trop près les regards de l'indigent. Il a lieu de ſoupirer, en voyant ces prodigalités ruineuſes, qui n'arrivent jamais juſqu'à lui. Il eſt bien au-deſſous du payſan, du côté du bonheur; c'eſt l'homme de la terre, j'oſerai le dire, le moins pourvu pour ſon beſoin; il tremblera de céder au penchant de la nature; & s'il y cede, il fera des enfans *dans un grenier*. N'y a-t-il pas alors contradiction manifeſte entre *naiſſance* & *non-propriété?* Ses facultés ſeront abâtardies, & ſes jours ſeront précaires. Les ſpectacles, les arts, les doux loiſirs, la vue du ciel & de la campagne, rien de tout cela n'exiſte pour lui: là enfin, il n'y a plus de rapport ni de compenſation entre les différens états de la vie; là, la tête

tourne dans l'ivreſſe du plaiſir ou dans le tourment du déſeſpoir.

Êtes-vous dans l'état médiocre ? Vous ſeriez fortuné par-tout ailleurs : à Paris vous ſerez pauvre encore. On a dans la capitale, des paſſions que l'on n'a point ailleurs. La vue des jouiſſances invite à jouir auſſi. Tous les acteurs qui jouent leur rôle ſur ce grand & mobile théatre, vous forcent à devenir acteur vous-même. Plus de tranquillité ; les deſirs deviennent plus vifs ; les ſuperfluités ſont des beſoins ; & ceux que donnent la nature, ſont infiniment moins tyranniques que ceux que l'opinion nous inſpire.

Enfin, l'homme qui ne veut pas ſentir la pauvreté & l'humiliation plus affreuſe qui la ſuit ; l'homme que bleſſe à juſte titre le coup-d'œil mépriſant de la richeſſe inſolente, qu'il s'éloigne, qu'il fuie, qu'il n'approche jamais de la capitale.

TABLEAU

TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Coup-d'œil général.

Un homme à Paris qui ſait réfléchir, n'a pas beſoin de ſortir de l'enceinte de ſes murs pour connoître les hommes des autres climats. Il peut parvenir à la connoiſſance entiere du genre-humain, en étudiant les individus qui fourmillent dans cette immenſe capitale. On y trouve des Aſiatiques couchés toute la journée ſur des piles de carreaux, & des Lapons qui végetent dans des caſes étroites; des Japonnois qui ſe font ouvrir

le ventre à la moindre diſpute ; des Eſquinaux qui ignorent le tems où ils vivent ; des Negres qui ne ſont pas noirs, & des Quakers qui portent l'épée. On y rencontre les mœurs, les uſages & le caractere des peuples les plus éloignés ; le Chymiſte adorateur du feu ; le curieux idolâtre, acheteur de ſtatues ; l'Arabe vagabon, battant chaque jour les remparts, tandis que le Hottentot, l'Indien oiſifs, ſont dans les boutiques, dans les rues, dans les cafés. Ici demeure un charitable Perſan, qui donne des remedes aux pauvres ; & ſur le même pallier, un uſurier antropophage. Enfin, les Brachmanes, les Faquirs dans leur exercice pénible & journalier n'y ſont pas rares, ainſi que les Groënlandois qui n'ont ni temples ni autels. Ce qu'on rapporte de l'antique & voluptueuſe Babylone ſe réaliſe tous les ſoirs dans un temple dédié à l'harmonie.

On a dit qu'il falloit reſpirer l'air de Paris, pour perfectionner un talent quelconque. Ceux qui n'ont point viſité la capitale, en effet, ont rarement excellé dans leur art ; l'air de Paris, ſi je ne me trompe, doit être un air particu-

lier. Que de ſubſtances ſe fondent dans un ſi petit eſpace ! Paris peut être conſidéré comme un large creuſet, où les viandes, les fruits, les huiles, les vins, le poivre, la canelle, le ſucre, le café, les productions les plus lointaines viennent ſe mêlanger ; & les eſtomacs ſont les fourneaux qui décompoſent ces ingrédiens. La partie la plus ſubtile doit s'exhaler & s'incorporer à l'air qu'on reſpire : que de fumée ! que de flammes ! quel torrent de vapeurs & d'exhalaiſons ! comme le ſol doit être profondément imbibé de tous les ſels que la Nature avoit diſtribués dans les quatre parties du monde ! & comment de tous ces ſucs raſſemblés & concentrés dans les liqueurs qui coulent à grands flots dans toutes les maiſons, qui rempliſſent des rues entieres (comme la rue des Lombards), ne réſulteroit-il pas dans l'athmoſphere, des parties atténuées qui pinceroient là la fibre plutôt qu'ailleurs ? & de-là naît peut-être, ce ſentiment vif & léger qui diſtingue le Pariſien ; cette étourderie, cette fleur d'eſprit qui lui eſt particuliere. Ou ſi ce ne ſont pas ces particules animées qui donnent à ſon cerveau ces vibrations qui enfantent la penſée ; les yeux perpé-

tuellement frappés de ce nombre infini d'arts, de métiers, de travaux, d'occupations diverſes; peuvent-ils s'empêcher de s'ouvrir de bonne heure & de contempler dans un âge, où ailleurs on ne contemple rien. Tous les ſens ſont interrogés à chaque inſtant; on briſe, on lime, on polit, on façonne; les métaux ſont tourmentés & prennent toutes ſortes de formes. Le marteau infatigable, le creuſet toujours embraſé, la lime mordante, toujours en action, applatiſſent, fondent, déchirent les matieres, les combinent. les mêlent; l'eſprit peut-il demeurer immobile & froid, tandis que paſſant devant chaque boutique, il eſt ſtimulé, éveillé de ſa léthargie par le cri de l'art qui modifie la Nature. Par-tout la ſcience vous appelle & vous dit *voyez*. Le feu, l'eau, l'air, travaillent dans les atteliers des forgerons, des tanneurs, des boulangers; le charbon, le ſoufre, le ſalpêtre font changer aux objets & de noms & de formes; & toutes ces diverſes élaborations, ouvrages momentanés de l'intelligence humaine, font raiſonner les têtes les plus ſtupides.

TROP impatient pour vous livrer à la prati-

que, voulez-vous voir la théorie ? les Profeſſeurs dans toutes les ſciences ſont montés dans les chaires & vous attendent ; depuis celui qui diſſeque le corps humain à l'académie de chirurgie, juſqu'à celui qui analyſe au college royal un vers de Virgile. Aimez-vous la morale ? les théâtres offrent toutes les ſcenes de la vie humaine : êtes-vous diſpoſé à ſaiſir les miracles de l'harmonie ? au défaut de l'opéra, les cloches dans les airs éveillent les oreilles muſicales : êtes-vous peintre ? la livrée bigarrée du peuple, & la diverſité des phyſionomies, & les modeles les plus rares, toujours ſubſiſtans, invitent vos pinceaux : êtes-vous frivoliſte ? admirez la main légere de cette marchande de modes, qui décore ſérieuſement une poupée, laquelle doit porter les modes du jour au fond du Nord, & juſques dans l'Amérique ſeptentrionale : aimez-vous à ſpéculer ſur le commerce ? voici un lapidaire qui vend dans une matinée pour cinquante mille écus de diamans, tandis que l'Epicier ſon voiſin, vend pour cent écus par jour, en différens détails, qui ne paſſent pas ſouvent trois à quatre ſols ; ils ſont tous deux

marchands, & leur degré d'utilité eſt bien différent.

NON, il eſt impoſſible à quiconque a des yeux de ne point réfléchir, malgré qu'il en ait. Le baptême qui coupe l'enterrement; le même prêtre qui vient d'exhorter un moribond, & qu'on appelle pour marier deux jeunes époux, tandis que le Notaire a parlé de mort le jour même de leur tendre union; la prévoyance des loix pour deux cœurs amoureux qui ne prévoyent rien; la ſubſiſtance des enfans aſſurée, avant qu'ils ſoient nés; & la joie folâtre de l'aſſemblée au milieu des objets les plus ſérieux; tout a droit d'intéreſſer l'obſervateur attentif.

UN caroſſe vous arrête, ſous peine d'être moulu ſur le pavé; voici qu'un pauvre, couvert de haillons, tend la main à un équipage doré où eſt enfoncé un homme épais, qui retranché derriere ſes glaces, paroit aveugle & ſourd; une apoplexie le menace, & dans dix jours il ſera porté en terre, laiſſant deux ou trois millions à d'avides héritiers qui riront de ſon trépas, tan-

dis qu'il refuſoit de légers ſecours à l'infortuné qui l'imploroit d'une voix touchante.

QUE de tableaux éloquens qui frappent l'œil dans tous les coins des carrefours, & quelle galerie d'images, pleine de contraſtes frappans, pour qui ſait voir & entendre!

LA prodigieuſe conſommation de huit cent mille hommes entaſſés & vivant ſur le même point, parmi leſquels il y a deux cent mille gourmands ou gaſpilleurs, conduit au premier raiſonnement politique. Le Duc ne paye pas le pain plus cher que le porte-faix, qui en mange trois fois plus. Comment n'être pas étonné de cet ordre incroyable qui regne dans une ſi grande confuſion de choſes. Il laiſſe appercevoir ce que peuvent de ſages loix; combien elles ont été lentes à ſe former; quelle machine compliquée & ſimple eſt cette police vigilante; & l'on découvre du même coup-d'œil les moyens de la perfectionner ſans gêner cette liberté honnête & précieuſe, l'attribut le plus cher à tout citoyen.

Si l'on a le goût des voyages, tout en déjeûnant dans une bonne maiſon, on ſe promene bien loin en imagination. La Chine & le Japon ont fourni la porcelaine où bouillonne le thé odoriférant de l'Aſie ; on prend avec une cuillier arrachée des mines du Pérou le ſucre que de malheureux Negres, tranſplantés d'Afrique, ont fait croître en Amérique ; on eſt aſſis ſur une étoffe brillante des Indes, pour laquelle trois grandes puiſſances ſe ſont fait une guerre longue & cruelle ; & ſi l'on veut être informé des faits de ces débats, en étendant la main on ſaiſit ſur une feuille volante, l'hiſtoire récente & fugitive des quatre parties du monde ; on y parle du conclave & d'une bataille ; d'un Viſir étranglé, & d'un nouvel académicien ; enfin juſqu'au Singe & au Perroquet de la maiſon, tout vous rappelle les miracles de la navigation & l'ardente induſtrie de l'homme.

En mettant la tête à la fenêtre, l'on conſidere l'homme qui fait des ſouliers pour avoir du pain ; & l'homme qui fait un habit pour avoir des ſouliers ; & l'homme qui ayant des

habits & des ſouliers, ſe tourmente encore pour avoir de quoi acheter un tableau. On voit le boulanger & l'apothicaire, l'accoucheur & celui qui enterre, le forgeron & le jouillier, qui travaillent pour aller ſucceſſivement chez le boulanger, l'apothicaire, l'accoucheur & le marchand de vin.

CHAPITRE II.

Les Greniers.

PARLONS d'abord de la partie la plus curieuſe de Paris; *les Greniers.* Comme dans la machine humaine, le ſommet renferme la plus noble partie de l'homme, l'organe penſant; ainſi dans cette capitale, le génie, l'induſtrie, l'application, la vertu occupent la region la plus élevée. Là, ſe forme en ſilence le peintre; là, le poëte fait ſes premiers vers; là, ſont les enfans des arts, pauvres & laborieux, contemplateurs aſſidus des merveilles de la Nature; donnant des inventions utiles & des leçons à l'Univers; là, ſe méditent tous les chefs-d'œuvres des arts;

là, on écrit un mandement pour un Evêque ; un discours pour un avocat général ; un livre pour un futur ministre ; un projet qui va changer la face de l'État ; la piece de théâtre qui doit enchanter la nation. Allez demander à Diderot, s'il voudroit quitter son logement, pour aller demeurer au Louvre, & écoutez sa réponse. Presque point d'hommes célebres, qui n'ayent commencé par habiter un grenier. J'y ai vu l'auteur d'Émile, pauvre, fier & content : lorsqu'ils en descendent, les écrivains perdent souvent tout leur feu ; ils regrettent les idées qui les maîtrisoient, lorsqu'ils n'avoient que le haut des cheminées pour perspectives. Greuze, Fragonard, Vernet, se sont formés dans des greniers ; ils n'en rougissent point, c'est là leur plus beau titre de gloire.

Que le riche escalade ces hautes demeures pour y apporter quelques parcelles d'or, & tirer un profit considérable des travaux de jeunes artistes pressés de vivre & encore inconnus. Le riche est utile quoiqu'il soit dirigé par l'avarice, & qu'il cherche à tirer parti de l'indigence où languit l'ouvrier ; mais puisqu'il a fait le voyage,

qu'il frappe à la porte voiſine.... Oſera-t-il entrer ; les horreurs de la miſere vont l'inveſtir & attaquer tous ſes ſens ; il verra des enfans nuds qui manquent de pain ; une femme qui malgré la tendreſſe maternelle, leur diſpute quelques alimens ; & le travail du malheureux devenir inſuffiſant pour payer des denrées, que grêve le plus cruel des impôts. On a falſifié la nourriture du miſérable, & il ne mange preſque plus rien, tel qu'il eſt ſorti des mains de la Nature. Le cri de l'infortuné rétentit ſous ces toîts entr'ouverts & reſſemble au vain ſon des cloches dont il eſt voiſin, qui ébranle l'air & s'évanouit ; la langueur le conſume, en attendant que l'hôpital s'ouvre & l'engloutiſſe.

QUAND cet infortuné s'éveille le matin pour recommencer ſes pénibles & infructueux travaux, il entend le char de la fortune, qui en rentrant, fait trembler la maiſon. L'homme opulent & débauché, voiſin du malheureux par le local, éloigné de lui, à mille lieues par le cœur, ſe couche fatigué du plaiſir, lorſque l'autre s'arrache au ſommeil. Le riche a perdu ou gagné ſur une carte, ce qui auroit ſuffi à l'en-

tretien d'une famille entiere, & il ne lui vient point à l'idée de ſoulager les ſouffrances de ſon ſemblable.

L'ÉCRIVAIN eſt ſouvent placé entre ces contraſtes frappans, & voilà pourquoi il devient véhément & ſenſible; il a vu de près la miſere de la portion la plus nombreuſe d'une ville qu'on appelle opulente & ſuperbe; il en conſerve le ſentiment profond. S'il eût été heureux, il y a mille idées touchantes & patriotiques qu'il n'eût pas eues. Orateur du plus grand nombre, & conſéquemment des infortunés, il doit défendre leur cauſe; mais la défend-on quand on n'a pas ſenti le malheur d'autrui, c'eſt-à-dire quand on ne l'a point partagé?

CHAPITRE III.

Groſſeur démeſurée de la Capitale.

VU politiquement, Paris eſt trop gros: c'eſt un chef démeſuré pour le corps de l'État; mais il ſeroit plus dangereux aujourd'hui de couper

la loupe que de la laiſſer ſubſiſter ; il eſt des maux qui, une fois enracinés ſont indeſtructibles.

LES grandes villes ſont fort du goût du gouvernement abſolu ; auſſi fait-il tout pour y entaſſer les hommes ; il y appelle les grands propriétaires par l'appât du luxe & des jouiſſances ; il y précipite la foule, comme on enclave des moutons dans un pré, afin que la gueule des mâtins, ayant une moindre ſurface à parcourir, puiſſe les ranger plus facilement ſous la loi commune : enfin, Paris eſt un gouffre où ſe fond l'eſpece humaine ; c'eſt là qu'elle eſt ſous la clef ; on n'entre, on ne ſort que ſous des guichets où regnent des yeux d'Argus. Des barrieres de ſapin, plus reſpectées que ne le feroient des murailles de pierres bordées de canons, arrêtent les denrées les plus néceſſaires à la vie ; & leur impoſent une taxe que le pauvre ſupporte ſeul ; car, diſpenſé de tous les plaiſirs, il ne l'eſt pas du beſoin de manger. Il ne tiendroit qu'au Prince d'affamer la ville ; il tient en cage ſes bons & fideles ſujets ; & s'il étoit mécontent, il pourroit leur refuſer la béquée avant qu'ils

puſſent forcer les barreaux, les trois quarts ſe ſeroient mangés ou ſeroient morts de faim.

Il faut que tout le monde vive, car la premiere loi eſt de ſubſiſter. Je vois cette ville floriſſante, mais aux dépens de la nation entiere : ces maiſons à ſix étages tous peuplés, aſpirent les moiſſons & les vignes à cinquante lieues à l'entour ; ces laquais, ces baladins, ces abbés, ces batteurs de pavé ne ſervent ni l'état ni la ſociété ; il faut cependant que tout cela ſubſiſte, comme le dira mon premier chapitre ſur la législation, intitulé *de l'eſtomac de l'homme*. Il y a des maux politiques qu'il faut tolérer, tant qu'on ne peut y remédier d'une maniere ſûre ; telle eſt l'étendue de la capitale : on ne fera pas refluer ſur les terres, ceux qui habitent les chambres garnies & les greniers. Ils n'ont rien, pas même des bras, puiſqu'ils ſont énervés. Arrêterez-vous aux portes ceux qui entrent ? Conſervez donc l'énorme loupe puiſque vous ne pouvez l'extirper ſans mettre en danger le corps politique ; d'ailleurs. . . . . Mais n'anticipons point ſur ce que nous avons à faire ſentir ſur cette ville qui ſera toujours chere à un gouverne-

ment, dont la tête eſt auſſi diſproportionnée que la capitale l'eſt au royaume.

CHAPITRE IV.

Phyſionomie de la grande ville.

VOULEZ-VOUS juger Paris phyſiquement ? Montez ſur les tours Notre-Dame ; la ville eſt ronde comme une citrouille ; le plâtre qui forme les deux tiers matériels de la ville, & qui eſt tout à la fois blanc & noir, annonce qu'elle eſt bâtie de craie, & qu'elle repoſe ſur la craie. La fumée éternelle, qui s'éleve de ces cheminées innombrables, dérobe à l'œil le ſommet pointu des clochers ; on voit comme un nuage qui ſe forme au-deſſus de tant de maiſons, & la tranſpiration de cette ville eſt pour ainſi dire ſenſible.

LA riviere qui la partage, la coupe preſque réguliérement en deux portions égales ; mais les édifices ſe portent depuis quelques années du côté du Nord.

Je passerai sous silence la position topographique, ainsi que la description de ses édifices, de ses monumens, de ses curiosités en tout genre; parce que je fais plus de cas du tableau de l'esprit & du caractere de ses habitans, que de toutes ces nomenclatures, qu'on trouvera dans les *étrennes mignones*. C'est au moral que je me suis attaché; il ne faut que des yeux pour voir le reste.

Je dois seulement considérer que son ciel en général, est sujet à la plus grande inconstance, & beaucoup plus humide que froid; l'eau de la Seine est legérement purgative; & l'on dit proverbialement, *qu'elle sort de la cuisse d'un ange* La fibre y est molle & détendue, l'épaisseur de l'atmosphere en relâche le ton, & les couleurs vives sont rares sur les visages.

Le quartier le plus sain est le Fauxbourg Saint-Jaques, habité par le petit peuple; & le quartier le plus mal sain est le quartier de la Ciét.

Pourquoi cette superbe ville n'est-elle pas située

ſituée au lieu où eſt Tours ? Elle ſeroit d'ailleurs au centre du Royaume. Le beau ciel de la Touraine ſeroit plus convenable à ſa population : placée ſur les bords de la Loire, elle auroit des avantages infinis qu'elle n'a pas, & que les richeſſes & le travail ne ſauroient lui apporter.

SES environs ſont variés, charmans, délicieux ; c'eſt la Nature cultivée, ſans que l'art l'étouffe ; on y trouve une foule de jardins, d'allées, de promenades, qu'on ne trouve que près de la capitale. A quatre lieues à la ronde, tout eſt orné par les mains de l'opulence ; & le cultivateur qui en féconde les terres, n'eſt pas abſolument malheureux.

MAIS on ne ſauroit auſſi, à huit ou dix lieues à la ronde, tirer un coup de fuſil. *Les plaiſirs du Roi* & les terres des Princes ont envahi tous les droits de chaſſe. Les loix arbitraires faites à ce ſujet, portent une empreinte de ſévérité, pour ne pas dire de cruauté, qui contraſte avec les autres loix du Royaume. Tuer une perdrix, devient un délit que les galeres ſeules

peuvent expier. Les gardes-chaſſe pourſuivent les braconniers avec plus de vigilance & d'ardeur, que la maréchauſſée ne pourſuit les voleurs & les aſſaſſins. Enfin les gardes-chaſſe tuent, & (choſe épouvantable !) ces meurtres demeurent impunis. Oſerai-je dire qu'on les a vu récompenſés, & par un Prince qui d'ailleurs paſſe pour humain.

LES Princes ſont durs, inexorables, ſur l'article de la chaſſe, & exercent une véritable tyrannie.

CHAPITRE V.

Les Carrieres.

POUR bâtir Paris dans ſon origine, il a fallu prendre la pierre dans les environs ; la conſommation n'en a pas été mince. Paris s'agrandiſſant, on a bâti inſenſiblement les fauxbourgs ſur les anciennes carrieres ; de ſorte que tout ce qu'on voit en-dehors, manque eſſentiellement dans la terre aux fondemens de la ville ; de là les conca-

vités effrayantes qui se trouvent aujourd'hui sous les maisons de plusieurs quartiers ; elles portent sur des abîmes. Il ne faudroit pas un choc bien considérable, pour ramener les pierres au point d'où on les a enlevées avec tant d'effort ; huit personnes ensevelies dans un gouffre de cent cinquante pieds de profondeur, & quelques autres accidens moins connus, ont excités enfin la vigilance de la police & du gouvernement ; & de fait, on a étayé en silence les édifices de plusieurs quartiers, en leur donnant dans ces obscurs souterrains un appui qu'ils n'avoient pas.

TOUT le fauxbourg Saint-Jacques, la rue de la Harpe, & même la rue de Tournon, portent sur d'anciennes carrieres, & l'on a bâti des pilastres pour soutenir le poids des maisons. Que de matiere à réflexions, en considérant cette grande ville formée, soutenue par des moyens absolument contraires ! Ces tours, ces clochers, ces voûtes des temples, autant de signes qui disent à l'œil : ce que nous voyons en l'air manque sous nos pieds.

CHAPITRE VI.

Où eſt le Gouvernement féodal ?

CETTE nobleſſe qui vivoit il y a deux cents ans dans ſes châteaux, répugnoit à venir dans la groſſe ville : auſſi que n'a-t-on pas fait en France pour lui faire déſerter les donjons épars qu'elle habitoit dans les campagnes ? De là elle bravoit ſouvent des ordres arbitraires ; elle avoit un rang ; mais lorſque les graces du Souverain ne ſe ſont plus manifeſtées que dans tel bureau, lorſqu'un point unique, attratif & central s'eſt établi, où tout ce qui étoit dans le cercle devoit aboutir, il a fallu quitter les antiques châteaux ; ils ſont tombés en ruine, & avec eux, la force des ſeigneurs. On les a étourdis avec toute la pompe qui environne les cours ; on a inſtitué des fêtes pour les amollir ; les femmes, qui vivoient dans la ſollitude, & dans les devoirs de l'économie domeſtique, ſe ſont trouvé flattées d'attirer les regards ; leur coquetterie, leur ambition naturelle y a trouvé ſon compte ; elles ont brillé

près du trône, à raiſon de leurs charmes. Il a fallu que leurs eſclaves ne s'éloignaſſent point du ſéjour de leur puiſſance ; elles ſont devenues les reines de la ſociété, & les arbitres du goût & des plaiſirs ; elles ont vu avec indifférence leurs peres, leurs époux, leurs fils humiliés, pourvu qu'elles continuaſſent à s'agiter dans le tourbillon des cours ; elles ont transformé de pures bagatelles en importantes affaires ; elles ont créé le coſtume, l'étiquette, les modes, les parures, les préférences, les conventions puériles ; enfin elles ont renforcé la pente à l'eſclavage. Les hommes conduits, dirigés par elles, peut-être à leur inſu, n'ont plus eu d'autre reſſource que de tendre des mains avides autour du diſpenſateur des graces & de l'argent : l'art de faire fortune a été l'art du courtiſan ; le Monarque a mis à profit cette tendance de la nobleſſe, ſi utile à l'agrandiſſement de ſon pouvoir ; il a arraché aux peuples tout l'or qu'il pouvoit leur enlever, pour le donner à ſes courtiſans transformés en ſerviteurs attentifs.

Les héritages de l'antique nobleſſe ſont donc

venus se métamorphoser à Paris en diamans ; en dentelles, en plats d'argent, en équipages somptueux. Le dépérissement de l'agriculture s'est fait sentir ; le trône a reçu plus d'éclat, & le bien de l'état en a souffert : mais si les intérêts du corps politique ont reçu des dommages considérables par l'établissement des grandes villes, quelques particuliers ont eu de rares privileges ; ils ont joui de tous les arts rassemblés, de toutes les ressources, & les plus promptes ; de toutes les commodités, & les plus douces ; de tout ce qui peut enfin embellir la vie, diminuer les maux de la Nature, affermir la joie, la santé & le bonheur.... Quelques particuliers ; mais la nation en gros !....

CHAPITRE VII.

Patrie du vrai Philosophe.

C'EST dans les grandes villes que le philosophe lui-même se plaît, tout en les condamnant ; parce qu'il y cache mieux qu'ailleurs sa

médiocre fortune ; parce qu'il n'a pas du moins à en rougir ; parce qu'il y vit plus libre, noyé dans la foule ; parce qu'il y trouve plus d'égalité dans la confusion des rangs ; parce qu'il y peut choisir son monde, & se dérober aux sots & aux importuns, que l'on n'évite point dans les petits endroits.

Il y trouve aussi une plus ample matiere à réflexions : des scenes journalieres ajoutent à ses nombreuses expériences ; la diversité des objets fournit à son génie l'aliment qui lui convient ; il blâmera la folie des hommes qui dédaignent les plaisirs champêtres ; mais il partagera leurs folies.

A dix-huit ans, quand j'étois plein de force, de santé & de courage, & j'étois alors très-robuste, je goûtois beaucoup le système de Jean-Jacques Rousseau : je me promenois en idée dans une forêt, seul avec mes propres forces, sans maître & sans esclaves, pourvoyant à tous mes besoins. Le gland des chênes, les racines & les herbes ne me paroissoient pas une mauvaise nourriture. L'extrême appétit me rendoit tous les végétaux également savoureux ; je n'avois pas

peur des frimats ; j'aurois bravé , je crois , les horreurs du Canada & du Groënland ; la chaleur de mon ſang rejettoit les couvertures. Je me diſois dans ma penſée : là , je ne ſerois point enchaîné dans ce cercle de formalités , de chicanes , de minutie , de politique fine & verſatile. Libre dans mes penchans , je leur obéirois ſans offenſer les loix , & je ſerois heureux , ſans nuire ni à l'avarice , ni à l'orgueil d'aucun Être.

MAIS quand cette premiere fougue du tempérament fut ralentie , quand , familiariſé à vingt-ſept ans, avec les maladies , avec les hommes , & encore plus avec les livres , j'eus pluſieurs ſortes d'idées , de plaiſirs & de douleurs ; quand j'appris à connoître les privations & les jouiſſances ; plus foible d'imagination parce que je l'avois enrichie , & amolie par les arts , je trouvai le ſyſtême de Jean-Jacques moins délectable ; je vis qu'il étoit plus commode d'avoir du pain avec une petite piece d'argent , que de faire des chaſſes de cent lieues pour attraper du gibier ; je fus bon gré à l'homme qui me faiſoit un habit , à celui qui me voituroit à la campagne , au cuiſinier qui me faiſoit

manger un peu par de-là le premier appétit, à l'auteur qui avoit fait une piece de théâtre qui me faiſoit pleurer, à l'architecte qui avoit bâti la maiſon commode, où je trouvois bon feu dans l'hiver, & des hommes agréables, qui m'enſeignoient mille choſes que j'ignorois.

ALORS je vis les ſociétés ſous un autre jour; & je me ſuis dit: il y a moins de ſervitude & de miſere à Paris, que dans l'état ſauvage, même pour les plus infortunés, qui participent ou peuvent participer aux bienfaits des arts, ou du moins il n'y a point de milieu; & il faut être tout-à-fait un homme errant dans les bois, ou il faut vivre à Paris dans la bonne compagnie, c'eſt-à-dire, dans celle que je fréquente: car chacun appelle ainſi la ſociété qu'il s'eſt choiſie..... Je penſois cela; attendez, lecteur, juſqu'à la fin du livre, pour ſavoir ſi je penſe encore de même.

CHAPITRE VIII.

De la Converſation.

AVEC quelle légéreté on ballotte à Paris les opinions humaines ! Dans un ſouper, que d'arrêts rendus ! On a prononcé hardiment ſur les premieres vérités de la métaphyſique, de la morale, de la littérature & de la politique : l'on a dit du même homme, à la même table, à droite, qu'il eſt un aigle, à gauche, qu'il eſt un oiſon. L'on a débité du même principe ; d'un côté qu'il étoit inconteſtable, de l'autre, qu'il étoit abſurde : les extrêmes ſe rencontrent, & les mots n'ont plus la même ſignification dans deux bouches différentes.

MAIS ſur-tout avec quelle facilité on paſſe d'un objet à un autre ; & que de matieres on parcourt en peu d'heures ! Il faut avouer que la converſation, à Paris, eſt perfectionnée à un point, dont on ne trouve aucun exemple dans le reſte du monde. Chaque trait reſſemble à un

coup de rame tout à la fois léger & profond; on ne reſte pas long-tems ſur le même objet; mais il y a une couleur générale qui fait que toutes les idées rentrent dans la matiere dont il eſt queſtion. Le pour & le contre ſe diſcutent avec une rapidité ſinguliere. C'eſt un plaiſir délicat qui n'appartient qu'à une ſociété extrêmement policée, qui a inſtitué des regles fines, toujours obſervées. L'homme qui n'a point ce tact, avec de l'eſprit d'ailleurs, eſt auſſi muet que s'il étoit ſourd.

On ne ſait par quelle tranſition rapide on paſſe de l'examen d'une comédie, à la diſcuſſion des affaires des Inſurgens; comment on parle à la fois d'une mode & de Boſton, de Deſrues & de Franklin. L'enchaînure eſt imperceptible, mais elle exiſte aux yeux de l'obſervateur attentif: les rapports, pour être éloignés, n'en ſont pas moins réels; & ſi l'on eſt né pour penſer, il eſt impoſſible alors de ne pas appercevoir que tout eſt lié, que tout ſe touche, & qu'il faut avoir une multitude d'idées pour enfanter une bonne idée; les reflets, au moral

comme au phyſique, ſe prêtent des lumieres mutuelles.

RIEN de plus délicieux que de ſe promener, pour ainſi dire, au milieu des penſées diverſes de ſes voiſins ; de voir ſi ſouvent l'habit qui parle encore plus que l'homme : tel ne vous répond pas, répond à ſa propre penſée, & n'en répond que mieux : le geſte au lieu du diſcours eſt quelquefois remarquable ; mille faits particuliers ſuppléent au défaut de la mémoire & de la lecture ; & la connoiſſance des hommes & des choſes s'apprend mieux dans un cercle que dans les meilleurs livres.

CHAPITRE IX.

La nouvelle Athenes.

PARIS repréſente l'ancienne Athenes : on vouloit être loué des Athéniens ; on ambitionne aujourd'hui le ſuffrage de la capitale de France. Alexandre au moment qu'il combattoit Porus, s'écrioit : que de fatigues pour être loués de vous,

ô Athéniens ! Quel peuple étoit-ce donc que ces Athéniens, qui imprimoient au fond de l'Aſie le deſir de les intéreſſer ? Ou Alexandre étoit un fou, d'une vanité outrée, ou Athenes étoit la premiere ville de l'Univers.

Les trois hommes qui ont de mon tems occupé le plus conſtamment l'attention des Pariſiens cauſans, ſont le Roi de Pruſſe, Voltaire, & Jean-Jacques Rouſſeau. Il eſt incroyable le nombre d'admirateurs juſtes & paſſionnés qu'a obtenu le premier par ſes victoires, par ſa législation, par ſes talens ſpirituels. J'avoue que je ſuis à la tête de ces admirateurs, & que depuis Céſar, je ne connois point d'homme qui ait réuni plus de qualités.

Ainsi le mérite réel n'échappe point à un peuple qu'on taxe de frivolité ; il ſait être conſtant dans ſon eſtime ; il reconnoît l'homme dans l'Europe qui mérite ſon hommage. Quel exemple pour celui qui ſera jaloux d'obtenir les mêmes ſuffrages ! le Pariſien offre de la politeſſe & des égards à toutes les têtes couronnées ; mais il réſerve ſon admiration & ſon reſpect pour le

monarque vraiment digne de figurer ſur un trône. Les Pariſiens déſignent déja quelques autres noms de ſouverains à la gloire ; mais c'eſt au tems qu'il appartient de donner à l'éclat de leur renommée naiſſante, cette maturité qui en aſſure le poids & l'étendue.

CHAPITRE X.

Jouiſſances.

UN Citadin riche trouve à ſon réveil les marché fournis de tout ce que cent mille hommes ont pu ramaſſer à cinquante lieues à la ronde, pour flatter ſes goûts. Il n'a que l'embarras du choix ; tout abonde, & pour quelques pieces d'argent, il mangera le poiſſon délicieux, l'huître verte, le faiſan, le chapon & l'ananas, qui croiſſent ſéparément ſur des terreins oppoſés. C'eſt pour lui que le vigneron renonce à boire le jus bienfaiſant, qu'il garde ſoigneuſement pour une bouche étrangere : c'eſt pour lui que les eſpaliers ſont taillés par des mains adroites & vigilantes. Veut-il charmer ſa

douce oiſiveté ? le peintre lui apporte ſon tableau ; les ſpectacles lui offrent leur muſique, leurs drames, leurs aſſemblées brillantes. Il faut qu'il ſoit bien né pour l'ennui, s'il ne trouve à varier ſes amuſemens ; il eſt des ouvriers de ſenſualité, qui décorent la coupe de la volupté, & qui ſavent rafiner des plaiſirs déja jugés exquis.

CHAPITRE XI.

Dangers.

MAIS malheur au cœur neuf & innocent, échappé de la province, qui ſous prétexte de ſe perfectionner dans quelque art, oſe viſiter ſans Mentor & ſans ami, cette ville de ſéduction. Les pieges de la débauche qui uſurpe inſolemment le nom de volupté, vont l'environner de toutes parts : à la place du tendre amour, il ne rencontrera que ſon ſimulacre ; le menſonge de la coquetterie, les artifices de la cupidité ſont ſubſtitués aux accens du cœur, aux flammes du ſentiment ; le plaiſir eſt vénal &

trompeur. Ce jeune homme qui a quitté un pere, une mere, une amante, plongé dans une multitude confuſe, ſera heureux s'il ne perd quelquefois que ſa ſanté ; ſi échappant à la ruine de ſes forces, il ne va pas groſſir le troupeau de ſes ames ſans vigueur & ſans nerf, qui ne ſont plus livrées, qu'à un mouvement machinal. Ainſi tout eſt compenſé ; & pour acquérir des connoiſſances rares ou neuves, il en coûte cher quand on veut toucher *à l'arbre de la ſcience.*

Il y auroit une piece de théatre très-morale à faire, *le Pere de province.* Un malheureux pere, ſouvent abuſé par une perſpective décevante, combat mollement les deſirs de ſon fils, lui ouvre la route de la capitale, ſéduit le premier par l'idée d'une prochaine fortune. Le fils part avec un cœur rempli des vertus filiales ; mais la contagion va le ſaiſir : bientôt le pere infortuné ne reconnoîtra plus le fils dans lequel il ſe complaiſoit ; celui-ci aura appris à tourner en ridicule les vertus qui lui étoient les plus cheres ; & tous les liens qui l'attachoient à la maiſon paternelle, il les aura oubliés ou briſés, parce

parce qu'il aura vu la ville où ces nœuds ſon ſi lâches qu'ils n'y exiſtent plus, ou qu'ils y ſont tournés en ridicule.

CHAPITRE XII.

Avantages.

MAIS c'eſt à Paris que l'on trouve les reſſources que l'on chercheroit vainement dans les provinces pendant pluſieurs années. On a bien raiſon de dire qus la fortune eſt aveugle ; car une ſimple recommandation vous pouſſe quelquefois beaucoup plus loin que les travaux les plus aſſidus. Tout dépend quelquefois de la premiere maiſon où vous entrez.

O jeune homme ! tandis que ton viſage eſt frais, vas careſſer la fortune ; elle eſt femme, elle chérit les premieres années de la vie humaine : ſi tu attends plus tard, tu ne feras point favoriſé.

MAIS il y a une ſi grande preſſe dans le temple de la fortune, rempli d'ambitieux ! ils

ſe coudoient & ſe croiſent mutuellement dans leur marche. Il faut ſe faire jour à travers le flux & le reflux ; à peine a-t-on vaincu la foule prodigieuſe des obſtacles, à peine a-t-on mis un pied devant l'autel de la Déeſſe, qu'on ſe trouve avoir la barbe griſe, & qu'il faut tout abandonner. Je n'ai jamais fait un pas vers l'Idole ; auſſi ſuis-je toujours à la même diſtance, & il eſt trop tard aujourd'hui pour avancer.

CHAPITRE XIII.

Eſprit rafiné.

PEUT-ÊTRE y a-t-il dans la capitale, vraiment trop de ce qu'on appelle eſprit. On juſtifie tout, & le vice même. Notre malice, c'eſt-à-dire, le rafinement de nos paſſions, l'art de les juſtifier, auroit-elle pour meſure l'étendue donnée à notre faculté de penſer ? Notre raiſon perfectionnée nous apprendroit-elle en même tems à perfectionner le vice ? Ne nous ſervirions-nous pas d'une logique ingénieuſe pour voiler l'artifice & le progrès de nos goûts intéreſſés ? Ne de-

viennent-ils pas plus attrayans, plus tyranniques par la méthode même qui nous apprend ces ſubtilités ? Quoi ! la ſcience ſeroit accompagnée d'un poiſon ſubtile ! Je crains d'approfondir cet objet ; non, la ſcience vraie eſt bonne ; il y en a de fauſſes, & ce ſont celles-là qui excitent la cupidité ; il en eſt d'innocentes dans les ſiecles les plus corrompus.

CHAPITRE XIV.

Pour qui les arts ? Hélas !

TANDIS que l'imagination cherche & invente, ſe conſume dans ſon vol actif & ſoutenu, tandis que le bon ſens médite, calcule, que l'eſprit de ſagacité perfectionne.... C'eſt donc pour que l'indolence jouiſſe dédaigneuſement de tous ces arts créés avec tant de travaux !

CELA eſt bien triſte à penſer. Quoi ! tout eſt fait pour l'œil de la molleſſe, pour les plaiſirs du voluptueux oiſif ! Quoi, c'eſt pour le réveiller de ſa léthargie & de ſon ennui, que les nobles

enfans des arts mettent au jour leurs admirables productions !

CHAPITRE XV.

Au plus pauvre la beſace.

TOUTES les charges, les dignités, les emplois, les places civiles, militaires & ſacerdotales, ſe donnent à ceux qui ont de l'argent : ainſi la diſtance qui ſépare le riche du reſte des citoyens, s'accroît chaque jour, & la pauvreté devient plus inſupportable par la vue des progrès étonnans du luxe qui fatigue les regards de l'indigent ; la haine s'envenime, & l'Etat eſt diviſé en deux claſſes, en gens avides & inſenſibles, & en mécontens qui murmurent. Le légiſlateur qui trouvera le moyen de hacher les propriétés, de diviſer & ſubdiviſer les fortunes, ſervira merveilleuſement l'Etat & la population. Telle eſt la penſée féconde de Monteſquieu, revêtue de cette expreſſion ſi heureuſe : *en tout endroit où deux perſonnes peuvent vivre commodément, il ſe fait un mariage.*

LES richeſſes accumulées ſur quelques têtes, enfantent ce luxe ſi dangereux pour celui qui en jouit & pour celui qui l'envie. Ces mêmes richeſſes réparties d'une maniere moins inégale, au lieu du poiſon deſtructeur que produit le faſte, ameneroient l'aiſance, mere du travail, & ſource des vertus domeſtiques. Tout Etat où les fortunes ſont à-peu-près au même niveau, eſt tranquille, fortuné, & ſemble faire un tout. Telle eſt de nos jours la Suiſſe. Tout autre Etat porte un principe de diſcorde & de diviſion éternelle; l'un ſe vend, l'autre achete, & tous deux ſont avilis. Je n'entends pas parler de cette égalité qui n'eſt qu'une chimere, mais les énormes propriétés nuiſent au commerce & à la circulation. Tout l'argent eſt d'un côté, & le ſuc vital s'égare au lieu de féconder toutes les branches de l'arbre. Que de talens éclipſés faute de quelques pieces d'argent! S'il eſt conſidéré comme une ſemence productive, les trois quarts & demi des citoyens en ſont privés, & languiſſent toute leur vie ſans pouvoir déployer leurs propres facultés.

RIEN ne me fait plus de plaiſir que de voir

l'héritier d'un millionnaire dépenſer en peu d'années les biens immenſes que ſon pere avare & dur avoit amaſſés. Car ſi le fils étoit avare comme le pere, à la troiſieme génération le deſcendant poſſéderoit dix fois la fortune de ſon biſaïeul, & vingt hommes de cette eſpece engloberoient toutes les richeſſes d'un pays. L'origine de tous les maux politiques doit s'attribuer à ces fortunes immenſes, accumulées ſur quelques têtes. Cette funeſte inégalité fait naître d'un côté les attentats de l'opulence, & de l'autre les crimes obſcurs de l'indigence. Elle enfante une guerre inteſtine qui a beaucoup de reſſemblance avec une guerre civile, elle inſpire aux uns une haine d'autant plus active qu'elle eſt cachée, & aux autres un orgueil intolérable qui devient cruel. Tout Etat qui favoriſera par ſes loix cette injuſte diſproportion, n'a qu'à étendre ſon code pénal. Dès qu'il y aura de nombreux palais, il faudra bâtir de vaſtes priſons. Tout Etat, au contraire, attentif à diviſer les héritages, à faire deſcendre le ſuc nourricier dans toutes les branches, aura moins de délits à punir. La loi romaine qui défendoit qu'aucun Romain pût poſſéder au-delà de 500

arpens de terre, étoit une loi très-ſage. Une loi qui parmi nous examineroit à la mort la vie d'un très-riche propriétaire, par quels moyens il a amaſſé ſa fortune, & qui rendroit aux pauvres de l'Etat ce qui paroîtroit avoir excédé les gains légitimes, ſemblera chimérique, mais n'en ſeroit pas moins excellente.

CHAPITRE XVI.

Gaieté.

On ne trouve plus chez les Pariſiens cette gaieté qui les diſtinguoit il y a ſoixante ans, & qui formoit pour l'étranger l'accueil le plus agréable, & le compliment le plus flatteur. Leur abord n'eſt plus ſi ouvert, ni leur viſage auſſi riant. Je ne ſais quelle inquiétude a pris la place de cette humeur enjouée & libre, qui atteſtoit des mœurs plus ſimples, une plus grande franchiſe, & une plus grande liberté. On ne ſe réjouit plus en compagnie; l'air ſérieux, le ton cauſtique, annoncent que la plu-

part des habitans rêvent à leurs dettes, & ſont toujours aux expédiens.

LES dépenſes qu'entraîne le luxe, & la manie des ſuperfluités ont rendu tout le monde pauvre, & l'on s'intrigue perpétuellement pour parer aux frais de repréſentation.

AFFAIRES, embarras, ſervitudes, projets, tout cela ſe lit ſur les viſages. Dans une ſociété de vingt perſonnes, dix-huit s'occupent des moyens d'avoir de l'argent, & quinze n'en trouveront point.

LES ris naiſſent de la modération des deſirs; on ne la connoît plus; on tombe dans la réſerve, de là dans la ſéchereſſe, & l'abus de l'eſprit vient encore rétrécir les cœurs. Les viſages voudroient ſe montrer épanouis; mais une vraie inquiétude trahit le tourment intérieur de l'ame. Si l'on jouit encore, c'eſt dans des parties obſcures & ſecretes où l'on eſt ſeul, où le libertinage prend la place de la volupté; on y eſt quelquefois diſtrait, jamais heureux.

CHAPITRE XVII.

Besoins factices.

Ce n'eſt pas l'or qui pervertit une nation, il eſt pur & innocent chez un peuple où regne la ſimplicité : il devient dangereux dès qu'il reçoit un prix extrême par l'appas des faux plaiſirs.

Lorsqu'on voit avec quelle fureur l'homme ſe précipite à Paris dans les frivolités du luxe, dès qu'il lui eſt offert, à quel point il eſt devenu ardent pour ces prétendues jouiſſances dont nos aïeux ſe paſſoient ſi bien, combien il a mis de recherches dans ce nouveau genre de délices, & comme il eſt devenu ſuperbe & dédaigneux pour tout ce qui n'eſt pas orné de ce brillant ſuperflu qui ne le rend que plus avide & plus inquiet, on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne tourne abſolument en ridicule la vertu, la raiſon, la frugalité, la tempérance : on doit craindre que l'homme dans cette ville n'oublie tout-à-fait ſa propre dignité,

& ne s'abaiſſe devant l'idole de la fortune, pour l'intérêt de ces mêmes voluptés, qui ne ſont pas des beſoins, & qui commandent plus impérieuſement que ceux de la Nature.

CHAPITRE XVIII.

Le Bourgeois.

PAR la même raiſon que l'on ne donne à la Haye que le nom de *bourg*, parce que cette ville n'eſt point murée, on pourroit appeller ainſi Paris, qui n'a point de murailles.

C'EST le pays de tout le monde : le Pariſien natif n'y a pas plus de privileges que le Chinois qui viendroit s'y établir : ſi je diſois *mon droit de citoyen*, je ferois rire juſqu'aux officiers municipaux.

LE Pariſien s'échauffe d'abord avec une eſpece de frénéſie ; le lendemain il tourne tout en ridicule, parce qu'il ne cherche que l'amuſement.

Il eſt tombé depuis près de cent ans dans une eſpece d'inſouciane ſur ſes intérêts politiques ; poiſon moral qui gâte les cœurs, énerve les entendemens, atténue & fait trouver trop fort tout ce qui eſt énergique ; on y a peur de tout ce qui eſt ſublime en tout genre.

On ſe borne au perſiflage ſuperficiel des ridicules, & l'on a rendu odieuſe la cenſure utile des vices.

Le Régent ayant bouleverſé toutes les fortunes il y a ſoixante ans, a produit le même bouleverſement dans les mœurs : c'eſt à cette époque qu'a commencé l'oubli des vertus domeſtiques.

Le bourgeois eſt marchand, mais il n'eſt pas négociant : livré à une conduite mercantille, les ſpéculations grandes & généreuſes lui échappent ; il fait des affaires de tout : il eſt vrai que la douane obſtrue & fatigue horriblement le commerce.

Dès qu'on eſt ſur le pavé de Paris, on voit

bien que le peuple n'y fait pas les loix : aucune commodité pour les gens de pied, point de trottoirs. Le peuple semble un corps séparé des autres ordres de l'État ; les riches & les grands qui ont équipage, ont le droit barbare de l'écraser ou de le mutiler dans les rues ; cent victimes expirent par année sous les roues des voitures. L'indifférence cruelle pour ces sortes d'accidens fait voir que l'on croit que tout doit servir le faste des grands. Louis XV disoit : *Si j'étois Lieutenant de police, je défendrois les cabriolets.* Il regardoit cette défense comme au-dessous de sa grandeur.

QUE l'on dise à un tranquille habitant des Alpes qu'il y a une ville où des citoyens poussent leurs chevaux à toute bride sur le corps de leurs concitoyens ; qu'ils en sont quittes pour payer une légere somme, & qu'ils peuvent recommencer le lendemain, il taxera le Parisien de mensonge, & n'osera faire entrer dans sa mémoire l'image de cette barbarie.

LE petit peuple est mou, pâle, rabougri ; on voit bien au premier coup-d'œil que ce ne

ſont pas-là des Républicains : à ceux-ci appartient un autre caractere qu'au ſujet d'un Monarque. Que celui-ci ſoit poli, ſybarite, ſans mœurs fortes, il n'a d'autre conſolation que les jouiſſances trompeuſes du luxe ; ce n'eſt que le Républicain qui déploie cette rudeſſe, ce geſte tranchant, cet œil animé, qui conſerve l'énergie des âmes & ſoutient le patriotiſme.

Si le citoyen ne marche point ſur le pavé la tête haute, prêt au pugilat, il perdra ſa valeur réelle, tant les vertus orgueilleuſes des Etats tiennent à une certaine rudeſſe ! Elle peut offenſer un œil efféminé, mais elle n'en eſt pas moins la ſauve-garde des empires qui veulent rendre leurs forces reſpectables.

Le nerf, & s'il faut le dire, l'inſolence du peuple ſera toujours le gage de ſa franchiſe, de ſa probité, de ſon dévouement. Dès que le peuple ceſſe d'être agreſte & clamateur, il devient ſérieux, vain, débauché, pauvre, & conſéquemment avili.

J'aime mieux le voir comme à Londres,

ſe battre à coup de poings, & s'enivrer à la taverne, que de le voir comme à Paris, ſoucieux, inquiet, tremblant, ruiné, n'oſant lever la tête, livré aux plus laides catins de l'univers, & inceſſamment prêt à faire banqueroute. Il eſt alors licentieux ſans liberté, diſſipateur ſans fortune, orgueilleux ſans courage, & la miſere & l'eſclavage vont le charger de leurs fers honteux.

Le bâton regne à la Chine; c'eſt la populace la plus timide, la plus lâche & la plus voleuſe de l'univers. A Paris elle ſe diſperſe devant le bout d'un fuſil, elle fond en larmes devant les officiers de la police, elle ſe met à genoux devant ſon chef; c'eſt un Roi pour toute cette canaille.

Elle croit que les Anglois mangent la viande toute crue, qu'on ne voit que des gens qui ſe noient dans la Tamiſe, & qu'un étranger ne ſauroit traverſer la ville ſans être aſſommé à coups de poings.

Tous les chapiers de la terraſſe des Tui-

leries, ou de l'allée du Luxembourg, ſont des anti-anglicans qui ne parlent que de faire une deſcente en Angleterre, de prendre Londres, d'y mettre le feu, & qui, quoique jugés ſouverainement ridicules, n'ont guere ſur les Anglois des idées différentes de celles du beau monde.

Nous ne pouvons à Paris ni parler ni écrire, & nous nous paſſionnons à l'excès pour la liberté des Américains, placés à douze cents lieues de nous; il ne nous eſt jamais arrivé, au milieu de ces applaudiſſemens donnés à la guerre civile, de faire un retour ſur nous-mêmes: mais le beſoin de parler entraîne le Pariſien, & les premieres claſſes comme les dernieres, ſont ſoumiſes à des préjugés déplorables & honteux.

Le Pariſien a changé à bien des égards. Il étoit, avant le regne de Louis XIV bien différent de ce qu'il eſt aujourd'hui; les deſcriptions des écrivains fidelles dans le tems où elles furent écrites, ne peuvent plus convenir aujourd'hui: il a de l'eſprit & des lu-

mieres ; il n'a plus ni force, ni caractere, ni volonté.

Le Parisien a le singulier talent de faire poliment une question désobligeante à un étranger ; il allie l'indifférence à la réception la plus gracieuse ; il lui rend service sans l'aimer, & l'admire par mépris.

Le propos de ce danseur qui se nommoit immédiatement après un Monarque législateur, après un homme d'un esprit universel, & qui disoit : *Je ne connois que trois grands hommes, Frédéric, Voltaire & moi*, a été répété comme le propos d'un appréciateur, d'un distributeur de la renommée ; & tout Parisien, jusqu'au faiseur de cabriolet, se croit en droit d'indiquer à la gloire les noms qu'elle doit couronner.

CHAPITRE XIX.

Population de la Capitale.

M. de Buffon (que je n'appellerai point le comte de Buffon ; car il y a tant de comtes) ſoutient que la force de cette ville pour le maintien de ſa population, a augmenté depuis cent ans d'un quart, & que ſa fécondité eſt plus que ſuffiſante pour ſa population. Chaque mariage, dit-il, produit quatre enfans ; il ſe fait chaque année environ quatre à cinq mille mariages, & le nombre des baptêmes monte à dix-huit, dix-neuf & vingt-mille. Ainſi ceux qui entrent à la vie ſemblent égaler en nombre ceux qui en ſortent ; proportion qui a quelque choſe d'admirable, & qui démontre à l'œil attentif un plan ſoutenu dans la circulation de la vie & de la mort.

Il meurt à Paris, année commune, vingt mille perſonnes environ ; ce qui, ſelon le même obſervateur, paroît donner une population de

ſept cents mille ames, en comptant trente-cinq vivans pour un mort. Tous les grands hivers augmentent cette mortalité. Elle s'eſt trouvée en 1709, de 30000, en 1740, 24000.

D'APRÈS les mêmes obſervations, il naît à Paris plus de garçons que de filles, & il y meurt plus d'hommes que de femmes, non-ſeulement dans la proportion des naiſſances des mâles, mais encore conſidérablement au-de là de ce rapport; car ſur dix ans de vie courante, les femmes ont un an de plus que les hommes à Paris; ainſi la différence eſt d'un neuvieme entre le ſort final des hommes & des femmes dans cette capitale, nommée par le petit peuple, *le paradis des femmes*, le *purgatoire des hommes* & l'*enfer des chevaux*.

IL y a des jours qu'il ſort des portes de la capitale trois cent mille hommes à épaiſſes colonnes, dont ſoixante mille en équipages ou à cheval; il s'agit d'une réjouiſſance, d'une revue, d'une fête publique, ſix heures après cette foule immenſe ſe diſſipe; chacun retourne chez ſoi: la place dont les limites étoient fer-

rées, dont les barrieres étoient renverſées par l'affluence prodigieuſe du peuple qui crioit miſéricorde, ſe vuide, demeure nue & déſerte; & de tant d'hommes aſſemblés & preſſés, chacun a ſon aſyle ou ſon trou à part.

Le jour de la promenade de Long-champ, toute la ville ſort, quelque tems qui faſſe; c'eſt le jour marqué par l'uſage, pour faire voir à tout Paris ſon équipage, ſes chevaux & ſes laquais. On ne fait point la révérence à la promenade, comme dans un ſalon; celle-là a un caractere de légéreté que n'attraperoit jamais le plus leſte étranger.

Depuis le déſaſtre arrivé à la place de Louis XV, il y a dix années, où quinze à dix-huit cents perſonnes furent étouffées à la ſuite d'un déplorable feu d'artifice, il y a beaucoup d'ordre & d'exactitude dans toutes les fêtes publiques, & l'on ne ſauroit donner trop d'éloge à la vigilance & à l'adreſſe qui regnent en cette partie.

D'après cette affluence inconcevable qui

étonne les yeux les plus accoutumés à ce ſpectacle, on ne ſera pas ſurpris d'apprendre que la ſeule ville de Paris rapporte au roi de France près de cent vingt millions par an, en y comprenant tout, les entrées, les dixiemes, les capitations, & toutes les impoſitions fiſcales qui formeroient un dictionnaire. Cette épouvantable ſomme que produit un point ſi étroit, ſe renouvelle chaque année; & ce n'eſt pas ſans raiſon que les Monarques François appellent la capitale *notre bonne ville de Paris* : c'eſt une bonne vache à lait.

La cour eſt fort attentive aux diſcours des Pariſiens; elle les appelle *les grenouilles* : que diſent les grenouilles, ſe demandent ſouvent les princes entr'eux? Et quand les grenouilles frappent des mains à leur apparition, ou au ſpectacle, ou ſur le chemin de Sainte-Geneviève, ils ſont très-contens. On les punit quelquefois par le ſilence : en effet, ils peuvent lire dans le maintien du peuple les idées qu'on a ſur leur compte : l'alégreſſe ou l'indifférence publique ont un caractere bien marqué. On prétend qu'ils ſont ſenſibles à la réception de

ſa capitale, parce qu'ils ſentent confuſément que dans cette multitude il y a du bon ſens, de l'eſprit, & des hommes en état de les apprécier, eux & leurs actions : or ces hommes, on ne ſait trop comment, déterminent le jugement de la populace.

La police a ſoin dans certaines circonſtances de payer de fortes gueules qui ſe répandent dans différens quartiers, afin de mettre les autres en train, ainſi qu'elle ſoudoye des *chianlis* pendant les jours gras ; mais les vrais témoignages de l'alégreſſe publique, ainſi que du contentement du peuple, ont un caractere que rien n'imite.

On en eſt au dixieme plan de Paris ; mais il déborde toujours ſes limites, la clôture n'en eſt pas encore fixée, & ne ſauroit l'être.

Je m'égare, je me perds dans cette ville immenſe ; je ne reconnois plus moi-même les quartiers nouveaux. Les Marais qui produiſent les légumes, reculent & font place à des édifices. Voilà Chaillot, Paſſy, Auteuil bien liés à la

capitale ; encore un peu, Seve y touche ; & ſi l'on prolonge d'ici à un ſiecle juſquà Verſailles, de l'autre côté à Saint-Denis, & du côté des Picpus à Vincennes, voilà pour le coup une ville plus que Chinoiſe.

CHAPITRE XX.

Voiſinage.

On eſt étranger à ſon voiſin, & l'on n'apprend quelquefois ſa mort que par le billet d'enterrement, ou parce qu'on le trouve expoſé à la porte quand on rentre le ſoir. Deux hommes célebres peuvent vivre vingt-cinq ans dans cette ville ſans ſe connoître ni ſe rencontrer : votre adverſaire, votre ennemi ſera comme inviſible pour vous : car en entrant dans une maiſon, vous ſaurez d'avance s'il y eſt ou s'il n'y eſt pas : il ne tient qu'à vous de ne voir jamais ſa face ; auſſi les parens les plus proches, quand ils ſont brouillés, quoique demeurant dans la même rue, ſont à mille lieues l'un de l'autre.

On rapporte l'hiſtoire de Dom Jacques Martin, Bénédictin. Monſieur Deslandes, auteur de *l'hiſtoire critique de la philoſophie*, avoit critiqué ſes ouvrages. Dom Martin, qui ſupportoit impatimment la cenſure, ſe répandoit en invectives furieuſes contre M. Deslandes. Comme celui-ci avoit l'eſprit doux, liant & honnête, une Dame imagina de faire goûter à Dom Martin ce même homme contre lequel il déclamoit avec tant de violence : M. Deslandes prit le nom d'Olivier, & dîna ſouvent avec lui; il mettoit la converſation ſur le chapitre de M. Deslandes, & Dom Martin de s'écrier : *Vous êtes un homme, vous, plein de ſcience & d'eſprit, qui raiſonné avec une juſteſſe infinie; mais ce Deslandes eſt bien l'homme du monde le plus ignorant & le plus pitoyable.* Cette ſcene étoit des plus divertiſſantes, & je ne doute point qu'elle ne ſe renouvellât entre les auteurs qui ſe montrent les plus acharnés l'un contre l'autre, pour quelques atteintes portées à leur amour-propre.

On avoit propoſé à Elie-Catherine Fréron, dont la phyſionomie n'étoit pas connue de Fran-

çois-Marie Arouet de Voltaire, d'aller à Ferney rendre une visite à ce grand poëte, sous un nom supposé; mais Fréron ne prit pas sur lui-même de jouer un tour semblable à l'auteur de l'Ecossaise.

VOLTAIRE fuyoit Piron dans cette immense ville, il redoutoit ses sarcasmes : il lui échappa tant qu'il fut à Paris, & la rencontre que plusieurs plaisans attendoient & provoquoient n'eut jamais lui.

L'INIMITIÉ n'y a pas l'ardeur qui distingue les haines si violentes dans les petites villes, parce qu'on échappe à son ennemi & à son adversaire, & ne le voyant plus on l'oublie.

L'ANIMOSITÉ est passagere ainsi que l'amour & les passions en général, soit en bien soit en mal, n'y ont pas ce caractere de profondeur qui les rend sublimes ou redoutables.

CHAPITRE XXI.

Des Cheminées.

L'USAGE habituel que l'homme fait du feu, dit M. de Buffon, ajoute beaucoup à cette température artificielle, dans tous les lieux où il habite en nombre. A Paris dans les grands froids, les thermometres aux fauxbourg Saint-Honoré marquent deux ou trois degrés de froid de plus qu'au fauxbourg Saint-Marceau, parce que le vent du nord se tempere en passant sur les cheminées de cette grande ville.

La consommation de bois est devenue effrayante, & menace, dit-on, d'une prochaine disette. Celui qui a inventé le flottage du bois mériteroit d'avoir une statue dans l'Hôtel-de-ville; mais les échevins aiment mieux y montrer leur figure en perruque, roide & agenouillée. Cependant sans cet inventeur heureux, la capitale n'auroit jamais pris un tel accroissement.

CE bois que le fleuve amene, & qu'on entaſſe en piles hautes comme des maiſons (1), va diſparoître dans l'eſpace de trois mois. Vous le voyez en pyramides quarrées ou triangulaires, qui vous dérobent la vue des environs; il ſera meſuré, porté, ſcié, brûlé, & il n'y aura plus que la place.

AUTREFOIS ce qui compoſoit le domeſtique, ſe chauffoit à un foyer commun; aujourd'hui la femme de chambre a ſa cheminée, le précepteur a ſa cheminée, le maître-d'hôtel a ſa cheminée, &c. (2).

CEUX mêmes qui ſe piquent de politeſſe, ne s'abſtiennent pas pour cela, même en pré-

---

(1) La Gazette eccléſiaſtique s'eſt imprimée longtems ſous une de ces piles; les ouvriers de l'imprimerie étoient déguiſés en ſcieurs & en débardeurs. Les limiers de la police étoient tous en défaut.

(2) Nicole ſur la fin de ſa vie n'oſoit ſortir, dans la crainte d'être écraſé par la chûte d'une cheminée; il ne ſongeoit qu'en tremblant à cette foule prodigieuſe de longs tuyaux qui couronnent nos toits.

fence des dames, de se chauffer indécemment les mains & le dos, & de dérober la chaleur & la vue du feu à toute une compagnie.

CHAPITRE XXII.

Crainte fondée.

QUAND on songe qu'il y a à Paris près d'un million d'hommes entassés sur le même point, & que ce point n'est pas un port de mer, il y a vraiment de quoi frémir sur la future subsistance de ce peuple; & quand on songe ensuite que ce qu'on appelle commerce (& qui n'est au fond qu'un agiotage perpétuel, qu'une industrie locale) est encore gêné, comprimé, fatigué de toutes parts, il y a encore de quoi frémir davantage. Alors l'existence de cette superbe ville paroît absolument précaire: car plusieurs causes isolées, qui n'ont pas besoin d'être réunies, peuvent y faire entrer la famine, sans compter les autres fléaux qu'elle peut essuyer politiquement.

IL est bien sûr que chaque Parisien n'aura

déformais du pain que tant qu'on voudra bien permettre au boulanger d'avoir de la farine, & que le maître du ruiſſeau de la Seine & de la Marne l'eſt & le ſera de l'exiſtence de la ville.

COMMENT trouver le moyen de remédier à cette foule de néceſſiteux, qui n'ont d'autre gage de leur ſubſiſtance que dans le luxe dépravé des grands ? Comment entretenir la vie au milieu de cette maſſe qui crieroit famine, ſi certains abus venoient à ceſſer tout-à-coup ? Le luxe dévorateur, tout en mangeant l'eſpece humaine, ſoutient au-deſſus de leur tombeau tous ces hommes qu'il extermine ; ils meurent par degrés, & non tout à coup.

ON voit dans cette capitale des hommes qui uſent toute leur vie à faire des joujous d'enfans ; les vernis, les dorures, les pompons occupent une armée d'ouvriers ; cent mille bras y ſont exercés jour & nuit à fondre des ſucreries, & à édifier des deſſerts ; cinquante mille autres, le peigne en main, attendent le réveil de tous ces oiſifs qui végetent en croyant vivre, & qui, pour ſe dédommager de l'ennui qui les accable, font deux toilettes par jour.

CHAPITRE XXIII.

Caractere politique des vrais Parisiens.

PARIS a toujours été de la plus grande indifférence sur sa position politique. Cette ville a laissé faire à ses Rois tout ce qu'ils ont voulu faire. Les Parisiens n'ont guere eu que des mutineries d'écoliers, jamais profondément asservis, jamais libres. Ils repoussent le canon par des vaudevilles, enchaînent la puissance royale par des saillies épigrammatiques, punissent leur Monarque ou l'absolvent par le silence, ou par des battemens de mains, lui refusent le *vive le Roi*, s'ils sont mécontens, ou le récompensent par des acclamations. La halle a là-dessus un tact qui ne se dément jamais; la halle fait la réputation des souverains; & le philosophe après avoir bien médité, observé, est tout étonné de voir que la halle a raison.

LES Parisiens semblent avoir deviné par instinct qu'un foible degré de liberté de plus, ne valoit pas la peine d'être acheté par une

continuité de réflexions & d'efforts. Le Parisien oublie promptement les malheurs de la veille, il ne tient point regiſtre de ſes ſouffrances ; & l'on diroit qu'il a aſſez de confiance en lui-même, pour ne pas redouter un deſpotiſme trop abſolu. Il a developé beaucoup de patience, de force & de courage, dans la derniere lutte du trône & des loix ; beaucoup de villes aſſiégées ont eu moins de courage & de conſtance.

En général il eſt doux, honnête, poli, facile à conduire, mais il ne faudroit pas trop prendre ſa légéreté pour de la foibleſſe ; il eſt dupe, un peu volontairement ; & je crois aſſez le connoître, pour affirmer que ſi on le pouſſoit à bout, il prendroit une opiniâtreté invincible ; ſouvenons-nous de la ligue & de la fronde. Tant que ſes maux ne ſeront pas inſupportables, il ne ſe vengera que par des couplets & des bons mots ; il ne parlera pas dans les lieux publics ; mais il s'en dédommagera amplement dans le ſecret des maiſons.

CHAPITRE XXIV.

Mon grand Pere.

Je ſonge à mes ancêtres qui avoient des idées bien différentes des miennes, des préjugés & des uſages encore plus oppoſés. Quand je ſors d'une ſéance de l'Académie françoiſe le jour de la Saint-Louis, je me dis : il y a deux cents ans que Paris regorgeoit de ſang ; que dans la rue Betizy on perçoit de coups l'amiral Coligny, après qu'il eut reçu la veille les proteſtations d'amitié & les embraſſemens de Charles IX. Il fut foulé aux pieds, ce Coligny, l'homme le plus propre à figurer dans une guerre civile, & qui eût donné à la ligue un poids, une majeſté, & des ſuccès qu'elle n'eut point. Voilà le Louvre, d'où ce même Charles IX tiroit avec une carabine ſur ſes propres ſujets. Les maſſacreurs de la nuit de la Saint-Barthelemy étoient de terribles catholiques : il vaut mieux aller ce jour-là entendre dans ce même Louvre les plaiſanteries ſaillantes du géometre d'Alembert, qui ont du ſel & de la fineſſe ;

& ſi elles chagrinent un peu le clergé, il ne s'en venge qu'en diſant à la Cour du mal des philoſophes. Paſſe pour cela, les philoſophes s'en moquent, & ont l'art de tout dire adroitement, pour qui ſait bien entendre : & l'on entend aujourd'hui à demi mot; & l'on dit tout ce que l'on veut dire; & le premier qui ſe fâche a toujours tort. O mon grand pere ! nous avons des idées toutes nouvelles ; elles étoient ſi loin de vous, que malgré votre eſprit, vous n'avez jamais pu les ſoupçonner. Puiſſent nos neveux en dire autant ! La perfectibilité n'appartient qu'à la race humaine. Nous ſommes moins ineptes & moins barbares que du tems de Charles IX; mais voilà beaucoup de gagné en ſi peu de tems !

CHAPITRE XXV.

Gare ! Gare !

GARE les voitures ! Je vois paſſer dans un caroſſe le médecin en habit noir, le maître à danſer dans un cabriolet, le maître en fait d'armes dans un diable ; & le prince court à

ſix

ſix chevaux ventre à terre, comme s'il étoit en raſe campagne.

L'HUMBLE vinaigrette ſe gliſſe entre deux carroſſe, & échappe comme par miracle : elle traîne une femme à vapeurs, qui s'évanouiroit dans la hauteur d'un carroſſe. Des jeunes gens à cheval gagnent impatiemment les remparts & ſont de mauvaiſe humeur, quand la foule preſſée qu'ils éclabouſſent retarde un peu leur marche précipitée. Les voitures & les cavalcades cauſent nombre d'accidens, pour leſquels la police témoigne la plus parfaite indifférence.

J'AI vu la cataſtrophe du 28 Mai 1770, occaſionée par la foule des voitures qui obſtruerent la rue ; unique paſſage ouvert à l'affluence prodigieuſe du peuple qui ſe portoit en foule à la triſte illumination des boulevards. J'ai manqué d'y perdre la vie. Douze à quinze cents perſonnes ont péri ou le jour même, ou des ſuites de cette preſſe effroyable. J'ai été renverſé trois fois ſur le pavé à différentes époques, & ſur le point d'être roué tout vif. J'ai donc un peu de droit d'accuſer le luxe barbare des voitures.

IL n'a reçu aucun frein, malgré les réclamations journalieres. Les roues menaçantes, qui portent orgueilleuſement le riche, n'en volent pas moins rapidement ſur un pave teint du ſang des malheureuſes victimes qui expirent dans d'effroyables tortures, en attendant la réforme qui n'arrivera pas, parce que tous ceux qui participent à l'adminiſtration roulent carroſſe, & dédaignent conſéquemment les plaintes de l'infanterie.

LE défaut de trottoirs rend preſque toutes les rues périlleuſes ; quand un homme qui a un peu de crédit eſt malade, on répand du fumier devant ſa porte pour rompre le bruit des carroſſes ; & c'eſt alors ſur-tout qu'il faut prendre garde à ſoi.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU renverſé en 1776 ſur le chemin de Menil-Montant par un énorme chien danois qui précédoit un équipage, reſta ſur la place, tandis que le maître de la berline le regardoit étendu avec indifférence. Il fut relevé par des payſans, & reconduit chez lui boiteux & ſouffrant beaucoup. Le maître de l'équipage ayant appris le lendemain quel étoit

l'homme que ſon chien avoit culbuté, envoya un domeſtique pour demander au bleſſé ce qu'il pouvoit faire pour lui : *Tenir déſormais ſon chien à l'attache*, reprit le philoſophe ; & il congédia le domeſtique.

QUAND un cocher vous a moulu tout vif, on examine chez le Commiſſaire ſi c'eſt la grande roue ou la petite roue ; le cocher ne répond que de la petite roue, & ſi vous expirez ſous la grande roue, il n'y a point de dédommagemens pécuniaires pour vos héritiers. Puis il eſt un tarif pour les bras, les jambes, les cuiſſes, & c'eſt un prix fait d'avance. Que faire ? bien écouter quand on crie, *gare ! gare !* Mais nos jeunes Phaétons font crier leurs domeſtiques de derriere le cabriolet. Le maître vous renverſe, puis le valet s'égoſille, & ſe ramaſſe qui peut.

CHAPITRE XXVI.

De l'air vicié.

DÈS que l'air ne contribue plus à la conſervation de la ſanté, il tue ; mais la ſanté eſt le bien ſur lequel l'homme ſe montre le plus

indifférent. Des rues étroites & mal percées ; des maiſons trop hautes, & qui interrompent la libre circulation de l'air ; des boucheries, des poiſſonneries ; des égoûts, des cimetieres, font que l'athmoſphere ſe corrompt, ſe charge de particules impures, & que cet air renfermé devient peſant & d'une influence maligne.

Les maiſons d'une hauteur démeſurée, ſont cauſe que les habitans du rez de chauſſée & du premier étage ſont encore dans une eſpece d'obſcurité, lorſque le ſoleil eſt au plus haut point de ſon élévation.

Les maiſons élevées ſur les ponts, outre l'aſpect hideux qu'elles préſentent, empêchent le courant d'air de traverſer la ville d'un bout à l'autre, & d'emporter avec les vapeurs de la Seine, tout l'air corrompu des rues qui aboutiſſent aux quais.

Lorsque le citoyen veut, les fêtes & les dimanches, reſpirer l'air pur de la campagne, à peine a-t-il mis le pied hors des barrieres, qu'il trouve les exhalaiſons infectes qui ſortent des *gadoues* & autres immondices : elles

couvrent les campagnes à une demi-lieue de la capitale. Ses promenades ſont infectées, parce qu'on n'a pas eu l'attention de porter les boues un peu plus loin : les beaux boulevards s'en reſſentent, & perdent ainſi leur agrément. Aucun ſoin paternel ne veille à dédommager le citadin des fatigues journalieres & de l'argent qu'il donne.

On ſait que les végétaux tendent à conſerver l'athmoſphere dans un état de ſalubrité, à la purger même de toute corruption : voilà pourquoi les anciens environnoient leurs temples & leurs places publiques de grands arbres : pourquoi ne les imiterions-nous pas ?

L'odeur cadavéreuſe ſe fait ſentir dans preſque toutes les égliſes ; de-là l'éloignement de beaucoup de perſonnes qui ne veulent plus y mettre le pied. Le vœu des citoyens, les arrêts du parlement, les réclamations, tout a été inutile : les exhalaiſons ſépulchrales continuent à empoiſonner les fideles. On prétend néanmoins que l'on prend une odeur de moiſi ou de cave, qui regne dans ces amas énormes de pierres, pour une odeur de mort. L'on m'a certifié que

les cadavres ſont tranſportés dans les cimetieres, la nuit qui ſuit l'enterrement, & qu'il n'en reſte pas un ſeul dans les caveaux des égliſes, à moins qu'ils ne ſoient murés; diſtinction rarement accordée.

MAIS enfin, ces vingt mille cadavres ne ſortent pas de la capitale; & quand on ſonge que dans le cimetiere des Innocens on enterre des morts depuis mille ans, que l'on n'attend pas que la terre ait achevé de conſumer ces déplorables reſtes, l'imagination révoltée repouſſe les tableaux qui viennent l'aſſaillir.

INDÉPENDAMMENT des cimetieres, faut-il s'étonner que l'air ſoit vicié? Les maiſons ſont puantes, & les habitans perpétuellement incommodés. Chacun a dans ſa maiſon des magaſins de corruption; il s'exhale une vapeur infecte de cette multitude de foſſes d'aiſances. Leurs vuidanges nocturnes répandent l'infection dans tout un quartier, coûtent la vie à pluſieurs malheureux, dont on peut apprécier la miſere par l'emploi périlleux & dégoûtant auquel ils ſe livrent.

CES foſſes, ſouvent mal conſtruites, laiſſent

échapper la matiere dans les puits voiſins. Les boulangers qui ſont dans l'habitude de ſe ſervir de l'eau des puits, ne s'en abſtiennent pas pour cela, & l'aliment le plus ordinaire eſt néceſſairement imprégné de ces parties méphitiques & mal-faiſantes.

Les vuidangeurs auſſi, pour s'épargner la peine de tranſporter les matieres fécales hors de la ville, les verſent au point du jour dans les égoûts & dans les ruiſſeaux. Cette épouvantable lie s'achemine lentement, à travers les rues, vers la riviere de Seine, & en infecte les bords, où les porteurs d'eau puiſent le matin dans leurs ſeaux, l'eau que les inſenſibles Pariſiens ſont obligés de boire.

Quelque choſe de plus incroyable encore, c'eſt que les cadavres que volent ou qu'achetent les jeunes chirurgiens pour s'exercer dans l'anatomie, ſont ſouvent coupés par morceaux & jetés dans les foſſes d'aiſances. A leur ouverture l'œil eſt quelquefois frappé de ces horribles débris anatomiques, qui réveillent des idées de forfaits. Le travail, indépendamment de l'effroi qu'il inſpire, devient plus redouta-

ble aux vuidangeurs. La mite, le plomb, les terraſſe ou les tue, & l'humanité vivante eſt encore plus outragée que l'humanité qui n'eſt plus. O ſuperbe ville ! que d'horreurs dégoûtantes ſont cachées dans tes murailles ! Mais n'arrêtons pas plus long-tems les regards du Lecteur ſur ces épouvantables réſultats d'une nombreuſe ſociété.

Les belles & neuves expériences faites ſur la décompoſition & la recompoſition de l'air, nous offrent des ſecours utiles inconnus à toute l'antiquité ; & pour peu que l'adminiſtration ſe porte à favoriſer ces curieuſes découvertes, (& qui nous en promettent d'autres) les grandes villes auront un fléau de moins à ſupporter.

Il n'eſt pas poſſible que l'indolence & l'inſenſibilité ferment les yeux de l'adminiſtration ſur les miracles de la chymie. Cette ſcience, débarraſſée de ſes vieilles formules, paroît venir enfin au-devant de l'humanité ſouffrante, & lui apporter les vrais remedes ſur leſquels l'art s'étoit trompé lui-même.

Quoi de plus important que la ſanté des

citoyens ! La force des générations futures, & conséquemment celle de l'État, n'est-elle pas dépendante de ces soins municipaux ? Mais les meilleures institutions sont soumises à des lenteurs & des ménagemens, parce que le bien n'est jamais aussi prompt, aussi aisé à faire que le mal.

CHAPITRE XXVII.

Détermination de l'habitude.

Si l'on me demande : comment reste-t-on dans ce sale repaire de tous les vices & de tous les maux ; entassés les uns sur les autres ; au milieu d'un air empoisonné de mille vapeurs putrides ; parmi les boucheries, les cimetieres, les hôpitaux, les égoûts, les ruisseaux d'urine ; les monceaux d'excrémens, les boutiques de teinturiers, de tanneurs, de corroyeurs : au milieu de la fumée continuelle de cette quantité incroyable de bois, & de la vapeur de tout ce charbon ; au milieu des parties arsénicales, sulfureuses, bitumineuses, qui s'exhalent sans cesse des atteliers, où l'on tourmente le cuivre

& les métaux ; ſi l'on me demande comment l'on vit dans ce gouffre, dont l'air lourd & fétide eſt ſi épais, qu'on en apperçoit & qu'on en ſent l'athmoſphere de plus de trois lieues à la ronde ; air qui ne peut pas circuler, & qui ne fait que tournoyer dans ce dédale de maiſon ; comment enfin l'homme croupit volontairement dans ces priſons, tandis que s'il lâchoit les animaux qu'il a façonnés à ſon joug, il les verroit guidés par le ſeul inſtinct, fuir avec précipitation, & chercher dans les champs l'air, la verdure, un ſol libre, embaumé par le parfum des fleurs ? Je répondrai que l'habitude familiariſe les Pariſiens avec les brouillards humides, les vapeurs mal-faiſantes & la boue infecte.

ENSUITE l'opéra, la comédie, les bals, les catins & les ſpectacles, les conſolent de la perte de la ſanté. Qu'importe que les liqueurs qui circulent dans nos veines s'épaiſſiſſent, ſe coagulent, forment des engorgemens, pourvu que l'on voie danſer Veſtr-Allard ? On n'a plus beſoin de force ni de courage, quand on ne parcourt plus d'autre eſpace que celui qui ſépare les trois ſpectacles.

LES Parisiens ne sont pas trop jaloux de communiquer avec le firmament & ses beautés. C'est aux payſans à qui il appartient de contempler le ciel : pour eux ils regardent le soleil sans admiration, sans reconnoissance, & a-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

VIVRE aux bougies est même une distinction de l'opulence. On ne jouit qu'aux bougies ; on ne se rassemble qu'aux bougies ; tous les gens riches se sont brouillés avec le soleil. Le jour n'est pas fait pour éclairer leurs plaisirs ; la clarté du jour est une clarté ignoble ; c'est un peuple de morts, qui n'existe que dans des salons hermétiquement fermés, & au milieu des flambeaux.

CHAPITRE XXVIII.

Chambres garnies.

UN Boyard vient habiter une mansarde sur le Palais-royal, & un Moscovite se loger dans un entre-sol écrasé à un prix exorbitant ; un Staroste & un Helvétien se partagent un même appartement.

LES chambres garnies ſont ſales. Rien n'afflige plus un pauvre étranger, que de voir des lits mal-propres, des fenêtres où ſiffient tous les vents, des tapiſſeries à demi-pourries, un eſcalier couvert d'ordures. En général, le Pariſien vit dans la craſſe : on n'a pas aſſez pourvu aux beſoins des voyageurs, & cependant qui eſt-ce qui ne voyage pas ? Un Anglois & un Hollandois, qui ſe ſont faits une jouiſſance de la propreté la plus délectable, ſe trouvent couchés dans un lit infecté d'animaux incommodes, & tous les vents coulis entrent dans leur chambre. Ils quittent le plutôt poſſible une ville où tous les ſens ſont douloureuſement affectés, & emportent l'argent qu'ils y auroient laiſſé.

LES chambres garnies ſont un aſyle contre les créanciers : quiconque n'a pas fait des lettres de change qui contraignent par corps, & qui n'eſt pas marchand, arrête la voracité des huiſſiers : il ſort de la chambre garnie pour ſe promener ſans riſque, & dit comme Bias : *omnia me cum porto.*

ON ne paie point de capitation perſonnelle.

ment dans les chambres garnies ; mais celui qui vous les loue paie, & vous fait payer en conſéquence : il faut donner ſon nom ſur des régiſtres qui vont à la police ; elle ſait bien ce qu'on en fait.

L'ENLEVEMENT des particuliers ſe fait beaucoup plus facilement dans les chambres garnies qu'ailleurs, & l'on n'y regarde pas de ſi près ; quand quelqu'un eſt arrêté par ordre du gouvernement, l'exempt crie à tous que c'eſt un voleur ; & comme la perſonne eſt non-domiciliée, on croit qu'elle a volé : on n'en parle plus le ſoir même, & ſa mémoire eſt enſevelie pour jamais.

IL y a eu des années où l'on a compté à Paris cent mille étrangers, tous en chambres garnies ; ce nombre eſt conſidérablement diminué. Le prix des chambres garnies eſt fort inégal ; vous aurez un appartement de quatre pieces près du Luxembourg, qui vous coûtera ſix fois plus près le Palais-royal.

CES malheureuſes créatures qui, au ſortir des ſpectacles, vous arrêtent ſur le pavé, & vous

pourſuivent dans le ruiſſeau, ſont en chambres garnies. Elles paient le double de ce que paieroit une femme honnête, de ſorte que ce loyer renaiſſant les écraſe. Elles ne peuvent ſortir de la triſte condition où elles ſont plongées, que par une aventure heureuſe & rare.

Il eſt défendu de louer à des femmes proſtituées, & ſans elles néanmoins la moitié des appartemens ſeroient vuides : les perruquiers & les marchands de vin ſont les principaux propriétaires de ces ſales tripots ; ils en tirent beaucoup d'argent, ſe font payer d'avance, vexent ces déplorables créatures, & en ſont encore les eſpions.

CHAPITRE XXIX.

Fiacres.

Ces miſérables roſſes qui traînent ces voitures délabrées, ſortent des écuries royales, & ont appartenu à des Princes du ſang, énorgueillis de les poſſéder.

Ces chevaux réformés avant leur vieilleſſe,

paſſent ſous le fouet des plus impitoyables oppreſſeurs : ci-devant nobles quadrupedes, impatiens du frein, traînant l'équipage ſuperbe, comme un fardeau léger, maintenant malheureux animaux, tirant le nerf humide de pluie, dégoûtans d'une ſueur ſale, fatigués, tourmentés pendant dix-huit heures par jour, ſous le poids des courſes que le public leur impoſe.

Ces voitures hideuſes dont la marche obſcure eſt ſi traînante, ſervent quelquefois d'aſyle à la jeune fille échappée un inſtant à la vigilance de ſes argus, & qui montant d'un pied agile & non apperçu, veut converſer avec ſon amant, ſans être vue ni remarquée.

Rien ne révolte l'étranger qui a vu les carroſſes de Londres, d'Amſterdam, de Bruxelles, comme ces fiacres, & leurs chevaux agoniſans.

Quand les fiacres ſont à jeûn, ils ſont aſſez dociles ; vers le midi ils ſont plus difficiles ; le ſoir ils ſont intraitables ; les rixes fréquentes qui s'élevent ſont jugés chez les Commiſſaires ; ils inclinent toujours en faveur du cocher. Plus les cochers ſont ivres, plus ils fouettent

leurs chevaux ; & vous n'êtes jamais mieux mené que quand ils ont perdu la tête.

Il s'agiſſoit de je ne ſais quelle réforme il y a quelques années ; les fiacres s'aviſerent d'aller tous, au nombre de près de dix-huit cents, voitures, chevaux & gens, à Choiſy où étoit alors le Roi, pour lui préſenter une requête. La cour fut fort ſurpriſe de voir dix-huit cents fiacres vuides qui couvroient au loin la plaine, & qui venoient apporter leurs humbles remontrances au pied du trône : cela donna une ſorte d'inquiétude. On les congédia comme ils étoient venus : les quatre repréſentans de l'ordre furent mis en priſon, & on envoya l'orateur à Bicêtre, avec ſon papier & ſa harangue.

Rien de ſi commun que la ſoudaine rupture des ſoupentes ou des roues : vous avez le nez caſſé, ou une contuſion au bras ; mais vous êtes diſpenſé de payer la courſe.

Les fiacres ne peuvent aller juſqu'à Verſailles, ni ſur les routes où il y a des bureaux de voitures, qu'en payant une permiſſion *particuliere*.

ticuliere. Dès qu'ils ſont hors les barrieres, ils vous font la loi malgré les tarifs : les uns ſont d'une complaiſance extrême, les autres ſont emportés, inſolens ; il eſt plutôt fait de les appaiſer avec quelques ſols de plus, que d'aller demander juſtice ou de ſe la faire ſoi-même, & c'eſt le parti que prennent tous les honnêtes gens.

Si vous oubliez quelque choſe dans la voiture, comme elle eſt numérotée, vous allez à un bureau en faire la réclamation, & l'objet vous eſt ordinairement rendu.

La commodité & la ſûreté publique exigeroient que les fiacres fuſſent moins ſales, plus ſolides, mieux montés ; mais la rareté, la cherté des fourrages, & l'impôt conſidérable de vingt ſols par jour pour rouler ſur le pavé, empêchent les réformes les plus deſirables.

CHAPITRE XXX.

Porteurs d'eau.

On achete l'eau à Paris. Les fontaines publiques ſont ſi rares & ſi mal entretenues, qu'on a recours à la riviere ; aucune maiſon bourgeoiſe n'eſt pourvue d'eau aſſez abondamment. Vingt mille porteurs d'eau, du matin au ſoir, montent deux ſeaux pleins, depuis le premier juſqu'au ſeptieme étage, & quelquefois par-delà : la voie d'eau coûte ſix liards ou deux ſols. Quand le porteur d'eau eſt robuſte, il fait environ trente voyages par jour.

Quand la riviere eſt trouble, on boit l'eau trouble : on ne ſait trop ce qu'on avale, mais on boit toujours. L'eau de la Seine relâche l'eſtomac pour quiconque n'y eſt pas accoutumé ; les étrangers ne manquent preſque jamais l'incommodité d'une petite diarrhée ; mais ils l'éviteroient s'ils avoient la précaution de mettre une bonne cuillerée de bon vinaigre blanc dans chaque chopine d'eau.

„ L'on a vu ſous le coſtume pénible & laborieux d'un porteur d'eau, un homme forcé „ par le beſoin de la pauvreté de dépoſer la „ décoration ſtérile dont la patrie avoit honoré ſes ſervices, chercher l'aliment & le „ ſoutien de ſes jours dans ce métier rude & „ abject. Il expira il y a quelques années de „ froid & de miſere, entre les compagnons „ groſſiers de ſon travail journalier, inconnu „ de ceux dont l'horrible indigence l'avoit „ rendu l'égal, & après avoir confié ſon ſecret „ au miniſtre de la religion, qui recueillit ſes „ derniers ſoupirs „. *Voyez le Babillard*, T. I, pag. 75.

CHAPITRE XXXI.

Le Pont-neuf.

Le Pont-neuf eſt dans la ville ce que le cœur eſt dans le corps humain ; le centre du mouvement & de la circulation : le flux & le reflux des habitans & des étrangers frappent tellement ce paſſage, que pour rencontrer les

perſonnes qu'on cherche, il ſuffit de s'y promener une heure chaque jour.

Les Mouchards ſe plantent là, & quand au bout de quelques jours ils ne voient pas leur homme, ils affirment poſitivement qu'il eſt hors de Paris. Le coup-d'œil eſt plus beau de deſſus le Pont-royal; mais il eſt plus étonnant de deſſus le Pont-neuf. Là, les Pariſiens & les étrangers admirent la ſtatue équeſtre de Henri IV, & tous s'accordent à le prendre pour le modele de la bonté & de la popularité.

Un pauvre pourſuivoit un homme le long des trottoirs; c'étoit un jour de fête : *au nom de Saint Pierre*, diſoit le mendiant, *au nom de Saint-Joſeph*, au nom de la *Sainte Vierge Marie*, au nom de ſon *Divin Fils*, au nom *de Dieu* : arrivé devant la ſtatue de Henri IV, *au nom de Henri IV*, dit-il : le pourſuivi s'arrête *au nom de Henri IV ?* tiens, & il lui donna un louis d'or.

Un de ces hommes qui vendent des médailles de plâtre en portoit deux, l'une devant, l'autre derriere; c'étoit le médaillon de Henri IV & de Louis XIV : combien le premier? Six

francs, dit le vendeur ; & l'autre, le vendez-vous de même ? ---- Je ne les ſépare point, Monſieur ; ſans le premier, je ne vendrois jamais le ſecond.

On croit dans les provinces qu'on ne ſauroit traverſer le Pont-neuf la nuit, ſans courir riſque d'être jeté à la riviere. On parle des attentats de Cartouche, comme ſi ce voleur ſubſiſtoit encore : c'eſt le paſſage le plus ſûr qui ſoit à Paris.

Gaston d'Orléans, frere de Louis XIII, ſe plaiſoit à voler des manteaux ſur le Pont-neuf & la mémoire s'en eſt conſervée.

Au bas du Pont-neuf ſont les recruteurs, raccoleurs, qu'on appelle *vendeurs de chair humaine*. Ils font des hommes pour les Colonels, qui les revendent au Roi : autrefois ils avoient des fours où ils battoient, violentoient les jeunes gens qu'ils avoient ſurpris de force ou par adreſſe, afin de leur arracher un engagement. On a ſupprimé enfin cet abus monſtrueux ; mais on leur permet d'uſer de ruſe & de ſupercherie pour enrôler la canaille.

Ils ſe ſervent d'étranges moyens : ils ont *des filles de corps de garde*, au moyen deſquelles ils ſéduiſent les jeunes gens, qui ont quelque penchant au libertinage : enſuite ils ont des cabarets où ils enivrent ceux qui aiment le vin, puis ils promenent les veilles du mardi gras & de la S. Martin, de longues perches ſurchargées de dindons, de poulets, de cailles, de levraux, afin d'exciter l'appétit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

Les pauvres dupes qui ſont à conſidérer la Samaritaine & ſon carrillon, qui n'ont jamais fait un bon repas dans toute leur vie, ſont tentés d'en faire un, & troquent leur liberté pour un jour heureux. On fait réſonner à leurs oreilles un ſac d'écus, & l'on crie, *qui en veut ? qui en veut ?* C'eſt de cette maniere qu'on vient à bout de compléter une armée de Héros, qui feront la gloire de l'Etat & du Monarque : ces Héros coûtent au bas du Pont-neuf trente livres piece. Quand ils ſont beaux hommes, on leur donne quelque choſe de plus. Les fils d'artiſans croient affliger beaucoup leurs peres & meres en s'engageant, les parens les dégagent quelquefois, & rachetent cent écus l'homme qui

n'en a coûté que dix ; cet argent tourne au profit du Colonel & des Officiers-Recruteurs.

Ces Recruteurs ſe promenent la tête haute, l'épée ſur la hanche, appellant tout haut les jeunes gens qui paſſent, leur frappant ſur l'épaule, les prenant ſous le bras, les invitant à venir avec eux, d'une voix qu'ils tâchent de rendre mignarde. Le jeune homme ſe défend, les yeux baiſſés, la rougeur ſur le front, & avec une eſpece de crainte & de pudeur ; ce qui commande l'attention, la premiere fois qu'on eſt témoin de ce jeu ſingulier.

Ces Recruteurs ont leurs boutiques dans les environs avec un drapeau armorié, qui flotte & qui ſert d'enſeigne. Là, ceux qui ſont de bonne volonté viennent donner leur ſignature. Un de ces Recruteurs avoit mis ſous ſon enſeigne ce vers de Voltaire, ſans en ſentir la force ni la conſéquence.

Le premier qui fut Roi fut un ſoldat heureux.

J'ai vu ce vers bien imprimé pendant ſix ſemaines ; puis le vers a diſparu ſans qu'aucun

des enrôlés ſous cette deviſe l'eût peut-être compris.

AUTREFOIS le gros Thomas, le coryphée des opérateurs, tenoit ſes ſéances ſur le Pont-neuf. Voici ſon portrait fidélement tracé, pour la ſatisfaction de ceux qui ne l'ont pas vu.

" IL étoit reconnoiſſable de loin par ſa taille
„ giganteſque & l'ampleur de ſes habits; monté
„ ſur un char d'acier, ſa tête élevée & coëffée
„ d'un panache éclatant, figuroit avec la tête
„ royale de Henri IV; ſa voix mâle ſe faiſoit
„ entendre aux deux extrémités du pont, aux
„ deux bords de la Seine. La confiance publi-
„ que l'environnoit, & la rage de dents ſem-
„ bloit venir expirer à ſes pieds; la foule em-
„ preſſée de ſes admirateurs, comme un torrent
„ qui toujours s'écoule, & reſte toujours égal,
„ ne pouvoit ſe laſſer de le contempler; des
„ mains ſans ceſſe élevées imploroient ſes re-
„ medes, & l'on voyoit fuir le long des trot-
„ toirs les Médecins conſternés & jaloux de
„ ſes ſuccès. Enfin, pour achever le dernier
„ trait de l'éloge de ce grand homme, il eſt
„ mort ſans avoir reconnu la faculté „.

UN Anglois, dit-on, fit la gageure il y a cinq ans, qu'il ſe promeneroit le long du Pont-neuf pendant deux heures, offrant au public des écus neufs de ſix livres à vingt-quatre ſols piece, & qu'il n'épuiſeroit pas de cette maniere un ſac de douze cents francs qu'il tiendroit ſous ſon bras. Il ſe promena criant à haute voix : *Qui veut des écus de ſix francs tout neufs à vingt-quatre ſols ? Je les donne à ce prix :* pluſieurs paſſans toucherent, palperent les écus, & continuant leur chemin leverent les épaules, en diſant : *Ils ſont faut, ils ſont faut.* Les autres ſouriant comme ſupérieurs à la ruſe, ne ſe donnoient pas la peine de s'arrêter ni de regarder ; enfin une femme du peuple en prit trois en riant, les examina long-tems, & dit aux ſpectateurs : *Allons, je riſque trois pieces de vingt-quatre ſols par curioſité.* L'homme au ſac n'en vendit pas davantage, pendant une promenade de deux heures ; il gagna amplement la gageure contre celui qui avoit moins bien étudié que lui, ou moins bien connu l'eſprit du peuple.

LES marches du Pont-neuf s'uſent viſiblement vers le milieu & en peu d'années, ſous

les pieds des innombrables paſſans. Elles deviennent gliſſantes, & l'on eſt obligé de les renouveller.

Des marchandes d'oranges & de citrons ont au milieu du pont des boutiques qui forment un coup-d'œil agréable : car ce fruit eſt auſſi ſain qu'il eſt beau.

CHAPITRE XXXII.

Pont-royal.

On jouit ſur le Pont-royal du plus beau coup-d'œil de la ville. On y découvre d'un côté, le Cours, les Tuileries, le Louvre ; de l'autre, le Palais-Bourbon, & une longue ſuite de ſuperbes hôtels. Les deux quais de l'Iſle-du-palais, & les deux autres qui bordent la riviere, ajoutent beaucoup à l'agrément de la perſpective.

L'entrée par le pont de Neuilly frappe d'admiration le voyageur, à meſure qu'il s'avance vers la barriere de Chaillot, d'où ſe pré-

ſentent à ſes regards étonnés la magnifique place de Louis XV, le jardin & le palais des Tuileries.

Si l'on exécutoit enfin le plan ſi ſouvent propoſé de débarraſſer le Pont-Saint-Michel, le Pont-au-change, le Pont-Notre-Dame & le Pont-Marie, des gothiques bâtimens qui les ſurchargent déſagréablement, l'œil plongeroit avec plaiſir d'une extrêmité de la ville à l'autre.

Quel contraſte choquant entre la magnifique rive droite du fleuve, & la rive gauche, qui n'eſt point pavée, & eſt toujours remplie de boue & d'immondices! Elle n'eſt couverte que de chantiers & de maſures habitées par la lie du peuple. Mais ce qui ſurprend davantage encore, c'eſt que ce cloaque dégoûtant eſt borné d'un côté par le Palais-Bourbon, & de l'autre par le beau quai des Théatins.

La galiote de Saint-Cloud part régulièrement du Pont-Royal, & la modicité du prix y attire les fêtes & les dimanches une foule de Pariſiens. Le départ & l'arrivée de ce bateau ne donnent pas une bien haute opinion des

talens nautiques des matelots de la Seine, par leur mal-adreſſe à partir & à aborder. D'autres Pariſiens arrivés trop tard pour profiter de la galiote, ſe jettent à corps perdu dans des batelets particuliers, oubliant dans de ſi frêles bâtimens que le filet d'eau de la Seine peut les engloutir comme les gouffres du vaſte Océan. Ceux qui ont accoutumé de parcourir les mers, tremblent à la vue de cet embarquement dangereux.

CHAPITRE XXXIII.

Charmant coup-d'œil.

UN coup-d'œil très-agréable encore eſt celui qu'offre le jardin des Tuileries, ou plutôt les Champs-Elyſées, dans un beau jour de Printemps. Les deux rangs de jolies femmes qui bordent la grande allée, ſerrées les unes contre les autres, ſur une longue file de chaiſes, regardant avec autant de liberté qu'on les regarde, reſſemblent à un parterre animé de pluſieurs couleurs. La diverſité des phyſionomies & des atours, la joie qu'elles ont d'être

vues & de voir, l'eſpece d'aſſaut qu'elles font lorſque ſur leurs viſages brille l'envie de s'éclipſer, tout ajoute à ce tableau diverſifié qui attache les regards, & fait naître mille idées ſur ce que les modes enlevent ou ajoutent à la beauté; ſur l'art & la coquetterie des femmes, ſur ce deſir inné de plaire, qui fait leur bonheur & le nôtre.

Les vertugadins de nos meres, leurs étoffes tailladées de falbalas, leurs épaulettes ridicules, leurs enceintes de cerceaux; cette multitude de mouches dont quelques-unes reſſembloient à de véritables emplâtres, tout cela eſt diſparu, excepté la hauteur démeſurée de leurs coëffures: le ridicule n'a pu corriger ce dernier uſage; mais le défaut eſt tempéré par le goût & la grace qui préſident à la ſtructure de l'élégant édifice. Les femmes, à tout prendre, ſont mieux miſes aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été: leur ajuſtement réunit la légéreté, la décence, la fraîcheur & les graces. Ces robes d'une étoffe légere ſe renouvellent plus ſouvent que ces robes où brilloient l'or & l'argent; elles ſuivent, pour ainſi dire, les nuances des fleurs des diverſes ſaiſons. Il n'y a que la main de nos mar-

chandes de modes pour métamorphoſer avec une ſi prodigieuſe diverſité la gaze, le linon & les rubans. Si les femmes pouvoient quitter ce choquant enduit de blanc & de rouge trop prononcé, elles auroient détruit le mauvais goût de leurs meres, & jouiroient de tous les avantages que la Nature a verſé ſur elles : elles n'ont pas beſoin de diamans & de parure, affiches du luxe & de l'opulence ; les diamans partagent l'attention que l'on doit à leur beauté réelle, & le charme le plus piquant d'une belle eſt d'ignorer qu'elle le ſoit.

CHAPITRE XXXIV.

Boulevards.

C'EST une promenade vaſte, magnifique, commode, qui ceint pour ainſi dire la ville : elle eſt de plus ouverte à tous les états, & infiniment peuplée de tout ce qui peut la rendre agréable & récréative : on s'y promene à pied, à cheval, en cabriolet ; & l'ont peut placer les boulevards à côté de tout ce qu'il y a de plus beau à Paris.

Le boulevard, du côté du midi, eſt le moins fréquenté ; c'eſt néanmoins le plus ſalubre : on ne peut ſe laſſer de l'admirer ; il eſt orné de quatre rangs d'arbres, avec une chauſſée d'encaiſſement (de cailloux ou de pavés) de vingt-quatre pieds de largeur, qui regne dans un contour de ſix mille quatre-vingt-trois toiſes. On ne voit de ces travaux ſuperbement prolongés & utile, que dans une immenſe & riche capitale. Cette eſpece d'écharpe ou de ceinture eſt admirable ; mais elle renferme des objets pauvres, déſagréables & meſquins.

CHAPITRE XXXV.

Nos grand'meres.

Nos grand'meres n'étoient pas ſi bien vêtues que nos femmes ; mais elles appercevoient d'un coup-d'œil tout ce qui pouvoit intéreſſer le bien-être de la famille : elles n'étoient pas auſſi répandues ; on ne les voyoit pas inceſſamment hors de leurs maiſons : contentes d'une royauté domeſtique, elles regardoient comme très-importantes toutes les parties de cette

adminiſtration. Telle étoit la ſource de leurs plaiſirs, & le fondement de leur gloire : elles entretenoient le bon ordre & l'harmonie dans leur empire, fixoient le bonheur dans leurs foyers, tandis que leurs filles abuſées vont le chercher vainement dans le tumulte du monde. Les détails de la table, du logement, de l'entretien exerçoient leurs facultés ; l'économie ſoutenoit les maiſons les plus opulentes qui s'écroulent aujourd'hui. La femme paroiſſoit s'acquitter d'une tâche égale aux travaux du mari, en embraſſant cette infinité de ſoins qui regardent l'intérieur. Leurs filles formées de bonne heure, concouroient à faire régner dans les maiſons les charmes doux & paiſibles de la vie privée ; & l'homme à marier ne craignoit plus de choiſir celle qui, née pour imiter ſa mere, devoit perpétuer la race des femmes ſoigneuſes & attentives.

QUE nous ſommes loin de ces devoirs ſi ſimples, ſi attachans ! Une conduite réglée & uniforme feroit le tourment de nos femmes : il leur faut une diſſipation perpétuelle, des liaiſons à l'infini, tous les dehors de la repréſentation & de la vanité. Elles ne ſont jamais bien

dans

dans toutes ces courſes, parce qu'elles veulent être abſolument où la Nature ne veut pas qu'elles ſoient ; & tant qu'elles auront perdu le gouvernement de la famille, elles ne jouiront jamais d'un autre empire.

AUTRE obſervation ; les domeſtiques faiſoient alors partie de la famille ; on les traitoit moins poliment, mais avec plus d'affection ; ils le voyoient, & devenoient ſenſibles & reconnoiſſans. Les maîtres étoient mieux ſervis, & pouvoient compter ſur une fidélité bien rare aujourd'hui. On les empêchoit à la fois d'être infortunés & vicieux ; & pour l'obéiſſance, on leur accordoit en échange bienveillance & protection. Aujourd'hui les domeſtiques paſſent de maiſon en maiſon, indifférens à quels maîtres ils appartiennent, rencontrent celui qu'ils ont quitté ſans la moindre émotion : ils ne ſe raſſemblent que pour révéler les ſecrets qu'ils ont pu découvrir : ils ſont eſpions ; & comme on les paie bien, qu'on les habille bien, qu'on les nourrit bien, mais qu'on les mépriſe, ils le ſentent, & ſont devenus nos plus grands ennemis : autrefois leur vie étoit laborieuſe, dure & frugale, mais on les comptoit pour quelque

choſe, & le domeſtique mouroit de vieilleſſe à côté de ſon maître.

CHAPITRE XXXVI.

Des groſſes fortunes.

Il y a à Paris des fortunes de particuliers de trois cents, cinq cents, ſept cents, neuf cents mille livres de rente, & trois ou quatre peut-être au-delà encore. Celles de cent à cent cinquante mille livres ſont communes.

L'OR, a dit quelqu'un, cherche à s'amonceler : il va où il y en a déjà ; plus il eſt en tas, plus il multiplie. Le premier écu, a dit Jean-Jacques Rouſſeau, eſt plus difficile à gagner que le dernier million. Cette vérité ſe fait ſentir dans la capitale. Que font tous ces opulens de leur or ? Ce qu'ils en font : rien de grand, rien de vraiment utile. Le loiſir de ces riches fait qu'ils ſe tourmentent à pourſuivre des miſeres : ils ſe font des occupations graves de futilités : ils ont des inquiétudes pour ſe procurer de fauſſes jouiſſances, & ils ſe tourmentent en arrangeant des parties de plaiſir.

ILS aiment mieux nourrir des chevaux que des hommes ; ils dépenſent en objets de luxe puéril, ce qui ſuffiroit à la perfection de tous les arts utiles ; ils ne donnent rien pour les expériences phyſiques, rien pour les ſciences auguſtes, qui font la grandeur & la dignité de l'homme ; s'ils obéiſſent à quelque caprice ruineux, ce caprice eſt toujours petit, obſcur & extravagant ; on cite leur immenſe richeſſe ; on a peine à citer leurs bienfaits. Je regarde autour de moi, je n'apperçois pas un ſeul monument patriotique. Tout eſt pour l'intérieur de la maiſon & pour la valetaille.

PARMI ces hommes opulens, tel eſt déclaré humain, généreux, ſerviable, bon ami, dont la tête ingénieuſe eſt occupée trois heures par jour à trouver de nouveaux moyens pour ruiner ſon pays, & redoubler ſa miſere. Il parle d'équité, d'humanité, de bienfaiſance, & le projet qu'il va donner le lendemain ruinera ſix cents familles ; c'eſt un accaparement, c'eſt un monopole ; ſon or funeſte va ravir à l'induſtrie pauvre ce qu'elle auroit pu gagner.

UNE province eſt tout-à-coup dépoſſédée

de ſes productions. Tout eſt enlevé comme par enchantement. On honorera du nom de *ſpéculation*, ce qui n'eſt que l'ouvrage de l'avarice. Le monopoleur eſt un homme poli qui parle des beaux arts. Comment oſeroit-on l'appeller un *concuſſionnaire ?* Il eſt vrai qu'il fait quelque bien en détail autour de lui, & des maux horribles en grand, à cent lieues de ſa demeure. Il ſemble étranger au royaume, & n'exiſter que pour ſes maîtreſſes & ſes adulateurs.

D'AUTRES théſauriſent, & s'endurciſſant à loiſir, ne laiſſent échapper aucune parcelle de leur or entaſſé. En vain la miſere les ſupplie en fondant en larmes ; en vain entendent-ils le récit des calamités particulieres ; ils ſont inſenſibles aux malheurs d'un honnête-homme comme à ceux de l'Etat.

PRÉFÉRER une piece d'or à la vie de ſon frere, de ſon ſemblable ! le nommer fainéant, coquin, pareſſeux, pour ſe diſpenſer d'être charitable ! maſquer ſon avarice ſous des prétextes faux, tandis qu'on ne ſe diſſimule pas à ſoi-même ſa dureté ! Ah ! mérite-t on enſuite le nom d'homme ?

MALHEUREUX ! qui endurcis tes oreilles aux gémiſſemens de l'indigence, quand tu auras le linceul ſur le viſage, & que tu ſeras reſſerré dans un étroit cercueil, s'il te reſtoit quelques ſentimens, dis, ne regretterois-tu point alors de n'avoir pas donné quelques parcelles de ces richeſſes inutiles, pour ſoulager les maux de tes freres ? que te reſtera-t-il de cette grande opulence ? Un cercueil de plomb, & quelques marbres ſculptés. Eh ! quand il eſt en ton pouvoir de métamorphoſer ces pieces de métal en jouiſſances pures & intimes, apprends à les connoître, à les goûter : veux-tu être maudit après ta mort, & que l'on diſe : il a dépenſé pour ſon orangerie, pour ſes porcelaines, pour ſes diamans, pour ſon chenil..... & pour les hommes ſes ſemblables ?... . Rien. Parlons du moins des gens qui donnent à diner. C'eſt bien peu de choſe, mais c'eſt toujours cela.

CHAPITRE XXXVII.

Les Dîneurs en ville.

QUELQUES gens d'une fortune aisée donnent ordinairement à dîner deux ou trois fois par semaine, à leurs amis & à leurs simples connoissances : une fois invité, vous l'êtes pour toujours.

AVOIR une table à Paris est un objet dispendieux : mais ce n'est que dans la capitale que tel homme peut subsister sans fortune, sans métier & sans talens : ce n'est point là un citoyen fort recommandable, je l'avoue ; mais enfin, il faut que tout homme vive. Eh ! qui donnera à manger à celui qui a bon appétit, si ce n'est le riche ?

DIX-HUIT à vingt mille hommes dînent régulièrement le lundi chez le marchand, le mardi chez l'homme de robe, & progressivement ils achevent la semaine, en montant d'étage en étage. Le vendredi ils se rendent de

préférence chez l'amateur de marée, & jamais ils ne se trompent sur le menu. Dans cette classe sont les agréables & les beaux parleurs, les musiciens, les peintres, les abbés, les célibataires, &c.

Ils ont vu tous les états, & sont au fait d'une infinité de caracteres : ces gens-là ne savent ni le prix du pain, ni celui de la viande : les variations des commestibles leur sont parfaitement étrangeres : ils ne paient que le porteur d'eau ; ils sortent de chez eux poudrés, frisés, à deux heures précises, & vont s'asseoir à des tables délicates, ayant pour passe-port quelques historiettes, une pour chaque maison, & la gazette de la veille.

Ils savent tirer un parti abondant du service, tandis que les provinciaux, les novices mal-adroits n'ont pas l'esprit de faire bonne chere ; car c'est un art que de savoir goûter de tous les plats, à l'aide de quelques signes. Le soir ils se rendent chez une vieille dévote, chez un goutteux, un gros bénéficier ; ils y font collation & n'ont qu'à changer un peu de langage, selon l'esprit des personnages, & répéter

les nouvelles qu'ils ont appriſes le matin. Ainſi, ſans rentes, ſans emploi, ſans patrimoine, avec un habit dû encore au tailleur, & payant de mois en mois un loyer modique, ils trouvent de quoi vivre, & vivre en aſſez bonne compagnie. Une aptitude à retenir les noms des perſonnes, quelqu'uſage du monde, beaucoup de ſoupleſſe dans les manieres, leur ſuffit pour entretenir la converſation; & on ne diroit jamais à les voir le front épanoui, le viſage tranquille, qu'ils n'auroient pas dîner, ſans la généreuſe complaiſance de leur hôte. Je les compare aux oiſeaux du Ciel, qui prennent leur part de la récolte univerſelle, & qui ne paroiſſent pas la diminuer. Selon moi, rien de ſi honorable pour les riches que de donner à manger à ceux qui ſe préſentent à leur table; & de toutes les manieres de faire uſage de ſes richeſſes, c'eſt ſans contredit la plus agréable pour le grand nombre. Chacun en profite également; & puiſque les riches aiment l'oſtentation, ils ſe ſatisfont en ſatisfaiſant les autres.

S'ILS établiſſoient une table économique & ſans apprêt, où il n'y eût ni luxe, ni orgueil, ayant l'honnête néceſſaire & rien au-deſſus,

cela vaudroit mieux encore, & ils ſeroient dans le cas de renouveller plus ſouvent leur complaiſance ou de multiplier les couverts.

Si j'étois opulens, je mettrois ma volonté à donner ainſi à dîner; mais ma table ſeroit frugale, compoſée de mets ſimples, & je me réjouirois fort de voir autour de moi grand nombre de perſonnes cauſer & manger.

On appelloit autrefois ces hommes-là des *paraſites*; terme injurieux & ſot, inventé par la dureté, l'avarice & l'égoïſme. Il eſt tout naturel que celui qui n'a pas une table (choſe chere à Paris), aille chercher celui qui en a une toute ſervie. Ce qu'on doit à l'infortune de pluſieurs honnêtes gens, le plaiſir d'alimenter ſon prochain, d'entretenir ſa ſanté, invitent l'homme ſenſible à partager ſes mets. L'hôte peut encore être redevable à ceux qui croient aſſez à ſon bon cœur, pour aller le viſiter & lui demander une portion de la nourriture qu'il a de trop, & qu'il ne pourroit prendre ſans ſe cauſer une indigeſtion.

La terre eſt la table univerſelle, dreſſée par

le Créateur ; & l'oiſeau, qui de ſon bec ſaiſit en volant un pauvre petit grain & l'emporte dans ſon nid, & un Poëte qui va dîner chez un Fermier-général, & lui offrir un appétit qu'il admire, prennent également tous deux ce qui leur eſt dû.

HÉLAS ! nous ne faiſons tous que paſſer ſur la terre. Les grains, les fruits de l'année appartiennent tous à la génération préſente, & non à celle qui doit ſuivre. Que la génération préſente uſe des vins que le ſoleil a mûri ſous ſes yeux, qu'elle mange les légumes qu'elle a vu croître. La Nature avec l'année, recommencera le cours de ſes bienfaits pour d'autres êtres. Demain nous allons diſparoître, & nous refuſerions notre table à notre frere, & nous fermerions inhumainement le verrou, pour dévorer ſeuls notre ſubſiſtance ! A-t-on de l'appétit quand on mange ſeul ? Et le repas fait-il le même bien que quand il eſt pris au milieu de la joie & du ſourire des convives ?

QUE ce nom de *paraſite*, prodigué à l'honnête indigence, qui a des droits à la table des riches, ſoit donc effacé à jamais de la langue,

comme un mot qui offenſe l'humanité ; qu'on ne le prononce plus ſur-tout à Paris, où grace à des mœurs plus douces & plus humaines, il commence à s'éteindre. Qu'on ne l'entende plus que chez l'homme inhumain & dur, qui s'iſole parce qu'il craint que ſon ame ne ſoit apperçue, & que ce mot n'ait plus cours que chez le pauvre, qui eſt dans le cas lui-même d'aller dîner ailleurs, & qui n'a ſur ſa table étroite que ſa portion congrue.

CHAPITRE XXXVIII.

Le Monarque.

Le Roi eſt pour les Pariſiens ce qu'eſt le modele au milieu d'une académie de Deſſinateurs. Chacun dans la capitale s'évertue à faire ſon portrait : on le crayonne, on le repréſente ſous toutes les faces ; & le plus ſouvent le portrait eſt manqué & fort peu reſſemblant. Ceux qui ſont éloignés ne voient que les principaux traits qu'apporte la renommée, & ſon bruit eſt vague. Ceux qui l'approchent voient l'extérieur de l'homme, & les traits fins leur

échappent. Entendez le valet qui le déchauſſe, le courtiſan qui le fuit à la chaſſe, le ſoldat qui combat pour lui, le magiſtrat qui vient avec des remontrances, l'homme de lettres qui le guette, le philoſophe qui le plaint, le peuple qui le juge par la valeur des denrées : autant de portraits différens ; perſonne ne lit au fond de ſon ame : c'eſt au tems que le portrait fidele doit appartenir. Quel homme néanmoins eſt plus en vue & paroît plus propre à être ſaiſi ? Le vrai caractere de Louis XV n'eſt-il pas encore pour nous une eſpece d'énigme vraiment indéchiffrable ?

CHAPITRE XXXIX.

Mobilité du gouvernement.

Un étranger à Athenes s'étant aſſis pour voir un ballet, apperçut cinq maſques, cinq habits & un ſeul danſeur. Qui fera, dit-il, les autres perſonnages ? Le même homme, lui répondit-on. Le même homme ! Il a donc dans un ſeul corps pluſieurs ames. Tel eſt le gouvernement françois. Excellent pantomime, &

jouant tous les états, il eſt ſucceſſivement militaire, homme de loi, financier, banquier, prêtre; je l'ai vu même auteur pendant quatre ou cinq mois; car il fit cent brochures déteſtables, à la vérité; mais ce rôle-là lui va plus mal que les autres.

FAUT-IL s'étonner après cela ſi l'on trouve à Paris beaucoup de perſonnes du caractere d'Alcibiade, qui, vain, brillant, propre à revêtir toutes ſortes de caracteres, aimoit la repréſentation; & tout ce qui attiroit l'œil du vulgaire, étoit enfin plus ſenſible à la réputation d'homme d'eſprit, qu'à celle de bon citoyen.

CHAPITRE XL.

Eſpions.

QUAND le Pariſien n'auroit pas la légéreté qu'on lui reproche, il l'adopteroit par raiſon. Il marche environné d'eſpions. Dès que deux citoyens ſe parlent à l'oreille, ſurvient un troiſieme qui rode pour écouter ce qu'ils diſent.

C'eſt un régiment de curieux que celui des eſpions de police, avec cette différence que chaque individu de ce régiment a un uniforme particulier qu'il change chaque jour, & rien de ſi prompt & de ſi étonnant que ces ſortes de métamorphoſes.

CELUI qui porte une épée le matin, prend le ſoir un rabat; tantôt il repréſente un paiſible robin en cheveux longs, tantôt un ſpadaſſin, l'épée ſur la hanche; le lendemain ayant en main une canne à pomme d'or, il figurera un financier uniquement occupé de calculs; les traveſtiſſemens les plus biſarres ne lui coûtent rien. Il eſt dans la même journée chevalier de Saint-Louis & garçon perruquier, prieur tonſuré & marmiton: il viſite le bal paré & le tripot le plus infect; tantôt le diamant au doigt, tantôt la plus ſale perruque ſur la tête, il change preſque de phyſionomie comme d'habillement, & plus d'un enſeigneroit à Préville l'art de ſe décompoſer; il eſt tout yeux, tout oreilles, tout jambes; car il bat, je ne ſais comment, le pavé des ſeize quartiers: tapi quelquefois dans le coin d'un café, vous diriez un homme lourd, triſte, ennuyeux, qui ronfle en

attendant le ſouper ; il a tout vu, tout entendu. Une autrefois il eſt orateur, il a rendu le premier des propos hardis, il vous ſollicite à vous déboutonner, il interprete juſqu'à votre ſilence, & que vous lui parliez ou que vous ne lui parliez pas, il ſait ce que vous penſez de telle ou telle opération.

Tel eſt l'inſtrument univerſel dont on ſe ſert à Paris pour pomper les ſecrets, & c'eſt ce qui détermine plus volontiers les actions des Miniſtres, que tout ce qu'on pourra imaginer en raiſonnemens & en politique.

L'espionage a détruit les liens de la confiance & de l'amitié ; on n'agite que des queſtions frivoles, & le gouvernement dicte, pour ainſi dire aux citoyens, la theſe ſur laquelle ils parleront le ſoir dans les cafés & dans les cercles. Si l'on veut cacher la mort d'un homme, on ne ſe dira qu'à l'oreille, *il eſt mort ;* & l'on ajoutera, *on ne parle point de cela juſqu'à nouvel ordre.* Le peuple a perdu abſolument toute idée d'adminiſtration civile & politique ; & ſi quelque choſe pouvoit faire rire au milieu d'une ignorance ſi déplorable, ce ſeroit le pro-

pos de tel bourgeois inepte, qui s'imagine conſtamment que Verſailles & Paris doivent donner la loi & le ton à toute l'Europe, & delà, au monde entier. La craſſe des préjugés les plus invétérés, ne peut pas abandonner ces vieilles têtes pariſiennes, modifiées par la ſottiſe la plus incurable. Le peuple qui n'a guere d'autre lecture que la gazette de France, ne raiſonne que d'après elle.

CHAPITRE XLI.

Les Colporteurs.

Les Mouchards font ſur-tout la guerre aux Colporteurs, eſpece d'hommes qui font trafic des ſeuls bons livres qu'on puiſſe encore lire en France, & conſéquemment prohibés.

On les maltraite horriblement; tous les limiers de la police pourſuivent ces malheureux, qui ignorent ce qu'ils vendent, & qui cacheroient la bible ſous leurs manteaux, ſi le Lieutenant de police s'aviſoit de défendre la bible. On les met à la Baſtille pour de futiles brochures,

chures, qui ſeront oubliées le lendemain, quelquefois au carcan. Les gens en place ſe vengent ainſi des petites ſatyres que leur élévation enfante néceſſairement : on n'a point encore vu de Miniſtres dédaigner ces traits obſcurs, ſe rendre invulnérables d'après la franchiſe de leurs opérations, & ſonger que la louange ſera muette, tant que la critique ne pourra librement élever ſa voix.

Qu'ils puniſſent donc la flatterie qui les aſſiege, puiſqu'ils ont tant peur du libelle qui contient toujours quelques bonnes vérités ; d'ailleurs le public eſt là pour juger le détracteur, & toute ſatyre injuſte n'a jamais circulé quinze jours ſans être frappée de mépris.

Souvent les prépoſés de la police, chargés d'arrêter ces pamphlets, en font le commerce en grand, les diſtribuent à des perſonnes choiſies, & gagnent à eux ſeuls plus que trente Colporteurs.

Les Miniſtres ſe trompent réciproquement quand ils ſont attaqués de cette maniere ; l'un rit de la grêle qui vient de fondre ſur l'autre,

& favoriſe ſous main ce qu'il paroît pourſuivre avec chaleur.

L'HISTOIRE de la correſpondance du Chancelier Maupeou (ce livre qui, après l'avoir ridiculiſé, l'a enfin débuſqué) mettroit dans un jour curieux les ruſes obliques, & les bons tours que ſe jouent les ambitieux dans le chemin du pouvoir & de la fortune.

ON n'imprime plus à Paris, en fait de politique & d'hiſtoire, que des ſatyres & des menſonges : l'etranger a pris en pitié tout ce qui émane de la capitale ſur ces matieres ; les autres objets commencent à s'en reſſentir, parce que les entraves données à la penſée, ſe manifeſtent juſques dans les livres de pur agrément. Les preſſes de Paris ne devroient plus ſervir que pour les affiches, les billets de mariages & les billets d'enterremens ; les almanachs ſont déja un objet trop relevé, & l'inquiſition les épluche & les examine.

QUAND je vois un livre revêtu de l'autorité du gouvernement, je parie, ſans l'ouvrir, que le livre contient des menſonges politiques : le

Prince peut bien dire, *ce morceau de papier vaudra mille francs*; mais il ne peut pas dire, *que cette erreur devienne vérité*, ou bien *que cette vérité ne soit plus qu'une erreur*; il le dira, mais il ne contraindra jamais les esprits à l'adopter.

Ce qui est admirable dans l'imprimerie, c'est que ces beaux ouvrages qui font l'honneur de l'esprit humain, ne se commandent point, ne se paient point : au contraire, c'est la liberté naturelle d'un esprit généreux, qui se développe malgré les dangers, & qui fait un présent à l'humanité en dépit des tyrans ; voilà ce qui rend l'homme de lettres si recommandable, & ce qui lui assure la reconnoissance des siecles futurs.

Ces pauvres Colporteurs qui font circuler les plus rares productions du génie sans savoir lire, qui servent à leur insu la liberté publique pour gagner un morceau de pain, portent toute la mauvaise humeur des hommes en place, qui s'attaquent rarement à l'auteur, dans la crainte de soulever contr'eux le cri public, & de paroitre odieux.

CHAPITRE XLII.

Hommes de la police.

C'EST une masse de corruption que la police divise & partage en deux : de l'une elle en fait des espions, des mouchards ; de l'autre, des satellites, des exempts, qu'elle lâche ensuite contre les filoux, les escrocs, les voleurs, &c. à-peu-près comme le chasseur ameute les chiens contre les renards & les loups.

LES espions ont d'autres espions à leurs trousses qui les surveillent & qui voient s'ils font leur devoir. Tous s'accusent réciproquement, & se dévorent entr'eux pour le gain le plus vil. C'est de cette épouvantable lie que naît l'ordre public. On les traite rigoureusement quand ils absentent l'œil du Magistrat.

TEL est l'ordre admirable qui regne dans Paris. Un homme soupçonné ou désigné est éclairé de si près, que ses moindres démarches sont connues, jusqu'au moment qu'il convient de l'arrêter.

Le ſignalement qu'on fait de l'homme, eſt un véritable portrait auquel il eſt impoſſible de ſe méprendre ; & l'art de décrire ainſi la figure avec la parole, eſt pouſſé ſi loin, que le meilleur écrivain, en y réfléchiſſant beaucoup, n'y ſauroit rien ajouter, ni ſe ſervir d'autres expreſſions.

Les Théſées de la police courent toutes les nuits pour purger la ville de brigands ; & l'on peut dire que les lions, les ours, les tigres, ſont enchaînés par l'ordre politique.

Il y a enſuite les eſpions de cour, les eſpions de ville, les eſpions de lit, les eſpions de rue, les eſpions de filles, les eſpions de beaux eſprits ; on les appelle tous du nom de Mouchards, nom de famille du premier eſpion de la cour de France.

Les hommes de qualité font aujourd'hui le métier d'eſpions ; la plupart s'appellent *Monſieur le Baron*, *Monſieur le Comte*, *Monſieur le Marquis*.

Il fut un tems ſous Louis XV où les eſ-

pions étoient ſi multipliés, qu'il étoit défendu à des amis qui ſe réuniſſoient enſemble, d'épancher mutuellement leur cœur ſur des intérêts qui les affectoient vivement; l'inquiſition miniſtérielle avoit mis ſes ſentinelles à la porte de toutes les ſalles, & des écouteurs dans tous les cabinets; on puniſſoit, comme des complots dangereux, des confidences naïves, faites par des amis à des amis, & deſtinées à mourir dans le lieu même qui les avoit reçues.

Ces recherches odieuſes empoiſonnoient la vie ſociale, privoient les hommes des plaiſirs les plus innocens, & transformoient les citoyens en ennemis qui trembloient de s'ouvrir l'un à l'autre.

Tout homme attaché à la police, ſous quelque dénomination que ce puiſſe être, n'eſt plus admis dans la bonne ſociété, & l'on a raiſon.

Le quart des domeſtiques ſervent d'eſpions, & les ſecrets des familles que l'on croit les plus cachés, parviennent à la connoiſſance des intéreſſés.

Les Miniſtres ont leurs eſpions à eux, ſé-

parément de ceux de la police, & les soudoient; ce sont les plus dangereux de tous, parce qu'ils sont moins suspects que les autres, & qu'il est plus difficile de les reconnoître. Les Ministres savent par ce moyen tout ce qu'on dit d'eux, mais ils n'en profitent guere. Ils sont plus attentifs à ruiner leurs ennemis, à barrer leurs adversaires, qu'à tirer un sage parti des libres & naïfs avertissemens que la multitude leur envoie ; car on s'explique toujours assez librement sur le compte des Ministres : on ne porte véritablement de respect qu'à la personne des Princes.

Mais les secrets des cours n'échappent point par les espions ; ils s'échappent à l'aide de certaines gens sur lesquels on n'a aucune défiance ; ainsi les vaisseaux les mieux construits font eau par une fente imperceptible qu'on ne sauroit découvrir.

Ce qui intéresse dans les cours, & sur-tout dans la nôtre, c'est qu'il y a un degré d'obscurité répandu sur les opérations.

On veut pénétrer ce qui se cache ; on cher-

che à ſavoir juſqu'à ce qu'on connoiſſe ; c'eſt ainſi que la machine la plus ingénieuſe ne conſerve ſon plus haut prix que juſqu'à ce qu'on ait vu les reſſorts qui la mettent en action. Nous ne nous attachons fortement qu'a ce qui ne ſe laiſſe pénétrer qu'avec peine. Avec le tems, les choſes les plus myſtérieuſes prennent un caractere de publicité : la langue redira infailliblement ce que l'œil a vu, & même ce qu'il aura fait ſoupçonner.

CHAPITRE XLIII.

Le guet.

LA ſûreté de Paris, pendant la nuit, eſt l'ouvrage du guet & de deux ou trois cents mouchards qui battent le pavé, qui reconnoiſſent & qui ſuivent les gens ſuſpects ; c'eſt pendant la nuit que ſe font tous les enlévemens de police.

LES falots répandus çà & là, ne laiſſent pas que d'intimider les brigands ; de ſorte que les rues de Paris ſont ſûres la nuit comme le jour,

à quelques accidens près ; accidens inévitables, quand on ſonge à la foule des hommes déſeſpérés qui n'ont plus rien à perdre.

On roſſoit autrefois le guet, & c'étoit même un amuſement que ſe procuroient les jeunes gens de famille & les mouſquetaires ; on caſſoit les lanternes, on frappoit aux portes, on faiſoit tapage dans les mauvais lieux, on enlevoit le ſouper qui ſortoit du four, & l'on claquoit la ſervante ; on déchiroit enſuite la robe du Commiſſaire : on a réprimé ces excès avec tant de ſévérité, qu'il n'eſt plus queſtion de pareils jeux : la jeuneſſe n'eſt plus réputée indiſciplinable, & rien n'excuſeroit aujourd'hui la violente incartade d'une tête écervelée.

Ce n'eſt pas là un des petits avantages de la capitale. L'âge mûr n'a rien à craindre de l'âge bouillant. Un Magiſtrat a dit qu'il vouloit que le pavé *de Paris* fût reſpecté comme le *ſanctuaire* & le *tabernacle :* il a raiſon, & il a bien dit.

La civiliſation eſt preſque perfectionnée de ce côté-là ; on n'a rien à craindre de l'inſo-

lence & de l'ivreſſe, parce que la main-forte n'eſt pas éloignée. On l'appelle à ſon ſecours, & on obtient ordinairement prompte juſtice.

PIERRE-LE-CRUEL, qu'on dit avoir aimé la juſtice, en a donné une bonne preuve, à ce qu'a dit un hiſtorien Eſpagnol. Il aimoit à courir les rues la nuit : il fit un jour du tapage ; un garde de nuit croyant remontrer un particulier, le battit vigoureuſement ; le Roi le tua. La juſtice le lendemain fit des perquiſitions contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avoit reconnu le Roi, l'accuſa. Les Magiſtrats en corps allerent lui porter des plaintes : le Roi, pour ſatisfaire la juſtice, fit couper la tête à ſon effigie. On voit encore cette ſtatue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis.

CARTOUCHE a fait trembler la ville de Paris pendant un aſſez long eſpace de tems ; un pareil chef de voleurs, eût-il encore plus d'audace & de reſſources, n'auroit pas de nos jours un tel avantage.

UNE correſpondance non interrompue entre

le Magiſtrat & ſes prépoſés, opere la connoiſſance ſuivie de tout ce qui ſe paſſe, & l'on prévient des déſordres autant qu'on en punit.

Les recherches, informations & vérifications aboutiſſent à un centre où ſe réunit tout ce qui intéreſſe la ſûreté publique.

Indépendamment de ces ſoins, les lanternes & réverberes, les différens corps-de-garde diſtribués, & comme je l'ai déja dit, les falots errans de tous côtés, ont prévenu une infinité d'accidens.

On ne ſauroit trop multiplier les précautions, ſur-tout à l'entrée des hivers; la machine eſt bien montée depuis cinquante ans; mais cette machine, comme toute autre, a ſes momens de langueur. Si elle venoit à s'arrêter, Paris ſeroit en proie aux horreurs d'une ville priſe d'aſſaut.

La garde monte à près de quinze cents hommes; on peut s'enrôler & vieillir dans ce corps ſans craindre les bleſſures: on peut y pouſſer ſa carriere auſſi loin qu'un moine qui

boit, mange & digere; on en eſt quitte pour dormir le jour, au lieu de repoſer la nuit.

QUELQUEFOIS les ſoldats du guet maltraitent ſans ſujet ceux qu'ils arrêtent, & leur mettent les menottes d'une maniere cruelle; on doit réprimer ſecrétement de pareils abus, & empêcher que les gardiens de la ſûreté publique n'attentent impitoyablement au moindre citoyen, qui doit toujours être reſpecté, juſqu'à ce que les loix aient prononcé; car il peut être innocent avec toutes les apparences d'un homme coupable.

CHAPITRE XLIV.

Lieutenant de Police.

UN Lieutenant de Police eſt devenu un Miniſtre important; quoiqu'il n'en porte pas le nom, il a une influence ſecrete & prodigieuſe: il fait tant de choſes, qu'il peut faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, parce qu'il a en main une multitude de fils qu'il peut embrouiller ou débrouiller à ſon gré; il frappe

ou il ſauve, il répand les ténebres ou la lumiere; ſon autorité eſt auſſi délicate qu'étendue.

On connoît ſes fonctions; mais on ne ſait peut-être pas qu'il s'occupe encore à dérober à la juſtice ordinaire, une foule de jeunes gens de famille, qui dans l'effervescence des paſſions font des vols, des eſcroqueries ou des baſſeſſes; il les enleve à la flétriſſure publique; la honte en réjailliroit ſur une famille entiere & innocente; il fait un acte d'humanité en épargnant à des peres malheureux l'opprobre dont ils alloient être couverts: car nos préjugés, ſous ce point de vue, ſont bien injuſtes & bien cruels.

Le libertin eſt enfermé ou exilé, & ne paſſe point par la main du bourreau; ainſi la police arrache aux tribunaux des coupables qui mériteroient d'être punis; mais comme ces jeunes gens ſont ſouſtraits à la ſociété, qu'ils n'y rentrent que quand leurs fautes ſont expiées, & qu'ils ſont corrigés, la ſociété n'a point à ſe plaindre de cette indulgence.

On fera ſeulement la remarque qu'il n'y a

guere de pendus que dans la classe de la populace : le voleur de la lie du peuple, sans famille, sans appui, sans protections, excite d'autant moins la pitié, qu'on s'est montré indulgent pour d'autres.

On enleve tous les mois, sans beaucoup de façons, & sur le simple ordre d'un Commissaire, trois à quatre cents femmes publiques ; on met les unes à Bicêtre pour les guérir, les autres à l'hôpital pour les corriger ; celles qui ont quelqu'argent se tirent d'affaire.

On voit passer toutes ces créatures un certain jour du mois, devant le Juge de police, seul Juge en cette matiere ; elles lui font une révérence ou lui disent des injures ; & il ne fait que répéter gravement, *à l'hôpital, à l'hôpital.*

Cette partie de notre législation est très-vicieuse, parce qu'elle est très-arbitraire : en effet, le secretaire du Lieutenant de police détermine seul l'emprisonnement & sa durée, plus ou moins longue. Les plaintes sont ordinairement portées par les gens du guet, & il est

bien étonnant qu'un seul homme disposé ainsi de la liberté d'un si grand nombre d'individus ; l'opprobre dans lequel ils sont tombés ne justifie pas cette violence ; il seroit facile de suivre une partie de la procédure usitée dans les cas criminels, puisqu'il s'agit de la perte de la liberté ; des filles innocentes, & que la timidité empêchoit de répondre, se sont quelquefois trouvées confondues avec ces malheureuses.

Le Lieutenant de police exerce de même un empire despotique sur les mouchards qui sont trouvés en contravention, ou qui ont fait de faux rapports : pour ceux-là, c'est une portion si vile & si lâche, que l'autorité à laquelle ils se sont vendus, a nécessairement un droit absolu sur leur personne.

Il n'en est pas de même de ceux qui sont arrêtés au nom de la police ; ils ont pu commettre des fautes légeres ; ils ont pu avoir des ennemis dans cette foule d'exempts, d'espions & de satellites, que l'on croit sur leur parole. L'œil du Magistrat peut être incessamment déçu, & l'on devroit remettre à un examen plus sérieux la punition de ces délits ; mais

Bicêtre engloutit une foule d'hommes qui s'y pervertiſſent encore, & qui en ſortent plus méchans qu'ils n'y étoient entrés. Avilis à leurs propres yeux, ils ſe précipitent enſuite dans les plus grands déſordres.

Je le répete, cette partie de notre légiſlation eſt dans un cahos affreux; elle reſſemble preſque à celle qui détermine l'enlévement des pauvres; mais on ne ſonge ſeulement pas à remédier à ces loix abuſives qui ſe ſont formées ſous l'œil des tribunaux légitimes, ſans qu'on puiſſe en connoître la validité, la ſanction ni l'origine.

Il y a des momens où la police ſe relâche incroyablement, & c'eſt après quelques accidens célebres qu'elle reprend ſa vigueur.

On cache & l'on étouffe tous les délits ſcandaleux, & tous les meurtres qui peuvent porter l'effroi, & atteſter l'invigilance des prépoſés à la ſûreté de la capitale.

On enterre par ordre de la police les ſuicides, après la deſcente & le procès-verbal d'un Commiſſaire;

Commiſſaire, & l'on fait ſagement : ſi l'on en publioit la liſte, elle ſeroit effrayante.

Les accidens qui arrivent ſur le pavé de Paris, ou par les voitures publiques, ou par la chûte des tuiles, ou dans les bâtimens, ſont de même enſevelis dans le ſilence. Si l'on tenoit regiſtre fidele de toutes ces calamités particulieres, l'épouvante feroit regarder avec horreur cette ville ſuperbe. C'eſt à l'Hôtel-Dieu, c'eſt à la Morgue, que l'on apperçoit les nombreuſes & déplorables victimes des travaux publics, & d'une trop nombreuſe population.

Au reſte, c'eſt un terrible & difficile emploi, que de contenir tant d'hommes livrés à la diſette, tandis qu'ils voient les autres nager dans l'abondance ; de contraindre, dis-je, autour de nos palais, de nos demeures brillantes, tant de malheureux pâles & défaits, qui reſſemblent à des ſpectres, tandis que l'or, l'argent, les diamans rempliſſent l'intérieur de ces mêmes demeures, & qu'ils ſont violemment tentés d'y porter la main, pour appaiſer le beſoin qui les tue.

L'extravagance & la diſſipation du luxe

diminuent peut-être à leurs yeux la honte & l'injuſtice du vol.

UNE audience du Lieutenant de Police eſt fort divertiſſante : on lui fait toutes ſortes de plaintes & de demandes ; on l'approche, on lui dit un mot à l'oreille ; il répond par une phraſe bannale ; il prend des placets dans trois anti-chambres ; les mains du ſecretaire ou du commis, peuvent à peine les contenir. La populace occupe la derniere ſalle, & l'appelle en tremblant, *Monſeigneur ;* ce dernier rang eſt promptement expédié.

SI ce Magiſtrat vouloit communiquer au philoſophe tout ce qu'il ſait, tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il voit, & lui faire part de certaines choſes ſecretes dont lui ſeul eſt à-peu-près bien inſtruit, il n'y auroit rien de ſi curieux & de ſi inſtructif ſous la plume du philoſophe ; il étonneroit tous ſes confreres. Mais ce Magiſtrat eſt comme le grand pénitencier ; il entend tout, ne rapporte rien, & n'eſt pas étonné de certains délits, au même degré que le ſeroit un autre homme. A force de voir les ruſes de la friponnerie, les crimes du vice, les

trahiſons ſecretes, & toute la fange impure des actions humaines, ce Magiſtrat a néceſſairement un peu de peine à croire à la probité & à la vertu des honnêtes gens. Il eſt dans un état perpétuel de défiance, & au fond il doit poſſéder ce caractere-là; car il ne doit rien croire d'impoſſible, après les leçons extraordinaires qu'il a reçues des hommes & des événemens, & ſa charge lui commande un doute ſévere.

CHAPITRE XLV.

Incendies. Pompes.

LES incendies modernes les plus violens, ſont celui de la Chambre-des-Comptes, du 27 Octobre 1737; les deux de l'Hôtel-Dieu, du 1 Août 1737, & du 30 Décembre 1773. On n'a pu ſavoir au juſte le nombre des malheureux qui, dans ce dernier déſaſtre, ont péri, étouffés dans les flammes. La gazette de France a ſi bien menti à cette époque! mais il paroît qu'il n'y a guere eu moins de douze à quinze cents victimes.

COMPTONS l'incendie du Pont-au-change, du 26 Janvier 1746. Sept à huit filles, ouvrieres en chapes & chaſubles, enfermées ſous la clef par leur maîtreſſe, jalouſe de maintenir leur chaſteté, furent brûlées vives. Leur chambre étant garnie de barreaux de fer, elles ne purent ſe jeter dans la riviere. Ce fut un ſpectacle affreux que d'entendre leurs cris, & de les voir périr ſans pouvoir leur porter du ſecours.

COMPTONS l'incendie de la foire S. Germain en 1760 : il dévora la plus magnifique charpente qui fût en Europe.

COMPTONS les incendies de l'opéra, arrivés dans les années 1763 & 1781, qui nous ont valu une ſalle plus belle & plus commode.

COMPTONS enfin l'incendie du Palais, du 11 Janvier 1776, & qui n'a peut-être pas été l'ouvrage du haſard. Il a rappellé l'incendie de la plus grande partie des bâtimens de ce même Palais, arrivé le 7 Mars 1618. On dit que ce furent les complices de la mort de Henri IV qui y firent mettre le feu, croyant par-là brûler le greffe & le procès de Ravaillac. Sans l'at-

tention & les ſoins du greffier *Voiſin*, les regiſtres du Parlement auroient été brûlés.

Ce n'eſt que depuis quelques années, que le ſervice des pompes procure au public un ſecours convenable, prompt & gratuit. On aſſujettiſſoit autrefois à une amende le particulier dans la maiſon duquel le feu avoit pris : qu'arrivoit-il ? Le particulier vouloit éteindre le feu lui-même, n'appelloit perſonne, la maiſon étoit embraſée, & bientôt le quartier.

Aujourd'hui au moindre indice de feu, on peut appeller & s'adreſſer directement au dépôt où ſont les pompes & les gardes-pompes, avec leurs caſques, leurs haches : auprès ſont des voitures d'eau toutes prêtes ; on ne paie plus d'amende, & il n'en coûte abſolument rien pour être ſecouru. C'eſt aux ſoins de M. de Sartine que l'on doit les précautions les plus ſages, les plus meſurées & les mieux vues.

Le régiment des Gardes-Françoiſes, qui ne faiſoit auparavant que ſurcharger la ville d'un poids fatigant, & la ſcandaliſer par des délits atroces, rendu utile enfin, a reçu ordre du

Colonel de ſortir des caſernes, au premier avis d'un feu, de ſe porter à l'incendie avec des détachemens, & là de donner tous les ſecours, ſelon la nature du danger,

Les ſoldats, munis des uſtenſiles néceſſaires, travaillent avec une célérité & un ſuccès admirables; il eſt rare que les incendies, depuis ce nouvel ordre, faſſent de grands ravages.

Cet établiſſement fait voir qu'il eſt poſſible de perfectionner également, & l'une après l'autre, toutes les parties de la police, puiſque celle-ci, ſi défectueuſe il y a vingt ans, excite aujourd'hui l'admiration & la reconnoiſſance des citoyens.

CHAPITRE XLVI.

Réverberes.

Il n'y a plus de lanternes depuis ſeize ans. Des réverberes ont pris leur place. Autrefois huit mille lanternes, avec des chandelles mal poſées, que le vent éteignoit ou faiſoit couler,

éclairoient mal, & ne donnoient qu'une lumiere pâle, vacillante, incertaine, entrecoupée d'ombres mobiles & dangereuſes : aujourd'hui on a trouvé le moyen de procurer une plus grande clarté à la ville, & de joindre à cet avantage la facilité du ſervice. Les feux combinés de douze cents réverberes jettent une lumiere égale, vive & durable.

POURQUOI la parſimonie préſide-t-elle encore à cet établiſſement nouveau ? L'interruption des réverberes a lieu les jours de lune ; mais avant qu'elle ſoit levée ſur l'horiſon, la nuit la plus obſcure regne dans les rues ; & quand elle brille au firmament, la hauteur des maiſons intercepte encore les rayons de cet aſtre, dont le flambeau devient inutile : quand il ſe couche, les mêmes inconvéniens ſe font ſentir, & Paris alors eſt totalement plongé dans les plus dangereuſes ténebres.

L'HUILE des réverberes eſt une huile de tripes qui ſe fabrique, lors de la cuiſſon, dans l'Iſle-des-cignes.

ON fait payer tous les vingt ans aux pro-

priétaires des maiſons une ſomme aſſez conſidérable pour le rachat des boues & lanternes ; la taxe ſurpaſſe de beaucoup les frais qu'il en coûte pendant ces vingt années ; ce qui en fait une vexation de plus que ſupporte le bon Pariſien.

LES boues de Paris, chargées de particules de fer, que le roulis éternel de tant de voitures détache inceſſamment, ſont néceſſairement noires ; mais l'eau qui découle des cuiſines les rend puantes. Elles ſont d'une odeur inſupportable aux étrangers, par la quantité de ſoufre & de ſel nitreux dont elles ſont imprégnées ; les taches qu'elles font brûlent l'étoffe.

DES tombereaux enlevent les boues & les immondices ; on les verſe dans les campagnes voiſines ; malheur à qui ſe trouve le voiſin de ces dépôts infects. L'enlévement des boues eſt à l'entrepriſe & au rabais.

QUAND il a neigé & qu'il faut enlever toutes ces neiges, ainſi que les glaçons des ruiſſeaux ; & que toutes les ordures ont pris la conſiſtance de la pierre, ce n'eſt pas alors un petit ou-

vrage que le charroi de ces matieres endurcies, qu'il faut préalablement détacher des bornes. Les rues deviendroient impraticables au bout de trois jours, & l'on seroit enfermé chez soi, sans la police qui redouble de vigilance & de travail. Il y a des parties si bien traitées, qu'on ne sait pourquoi d'autres sont absolument négligées.

CHAPITRE XLVII.

Enseignes.

LES enseignes sont maintenant appliquées contre le mur des maisons & des boutiques, au lieu qu'autrefois elles pendoient à de longues potences de fer; de sorte que l'enseigne & la potence dans les grands vents, menaçoient d'écraser les passans dans les rues.

QUAND le vent souffloit, toutes ces enseignes devenues gémissantes, se heurtoient & se choquoient entr'elles; ce qui composoit un carillon plaintif & discordant, vraiment incroyable pour qui ne l'a pas entendu. De plus, elles jetoient

la nuit des ombres larges, qui rendoient nulle la foible clarté des lanternes.

Ces enseignes avoient pour la plupart un volume colossal & en relief. Elles donnoient l'image d'un peuple giganteſque, aux yeux du peuple le plus rabougri de l'Europe. On voyoit une garde d'épée de six pieds de haut, une botte grosse comme un muid, un éperon large comme une roue de carrosse, un gant qui auroit logé un enfant de trois ans dans chaque doigt, des têtes monstrueuses, des bras armés d'un fleuret, qui occupoient toute la largeur de la rue.

La ville, qui n'est plus hérissée de ces appentis grossiers, offre, pour ainsi dire, un visage poli, net & rasé. On doit cette sage ordonnance à *Monsieur Antoine-Raimond Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine, qui, de Lieutenant de Police, est devenu Ministre de la Marine.*

CHAPITRE XLVIII.

Les Halles.

Un coup-d'œil unique eſt celui que préſentent au point du jour la halle aux fleurs & la halle aux fruits, dans le printems & l'été : on eſt ſurpris, enchanté ; c'eſt une des choſes les plus curieuſes à voir : Flore & Pomone ſe donnant la main, n'ont jamais eu de plus beau temple. Les richeſſes printannieres revivent dans l'automne, & les trois ſaiſons n'en font plus qu'une.

Les meilleures pêches ſe trouvent aux environs de Paris ; c'eſt le ſoin qu'on donne à leur culture qui les rend excellentes.

Un bouquet de violettes, dans le cœur de l'hiver, vaut deux louis ; & quelques femmes en portent.

Le litron des premiers petits pois ſe vend quelquefois cent écus : un traitant l'achete ;

mais du moins c'eſt un jardinier qui, pour prix de ſes ſoins, récolte cet argent ; j'aime mieux qu'il ſoit entre ſes mains, que de le voir paſſer à un bijoutier.

Si les fournitures qui arrivent à la halle manquoient un ſeul jour, les denrées doubleroient de prix ; au troiſieme jour, la ville ſeroit affamée.

Les vivres ſont renchéris d'une maniere exorbitante ; c'eſt l'effet du luxe de la table des riches : ils enlevent tout, & il faut enſuite que le pauvre ſe diſpute le fretin. La concurrence ſoutient ce reſte vil, preſque au même prix que ce qu'il y avoit de meilleur.

Il faut par-tout aujourd'hui des entrées & des entremets à profuſion, & l'on ne mange pas le quart de ce qui eſt ſervi. Tous ces plats coûteux ſont dévorés par la valetaille. Un laquais eſt beaucoup mieux nourri qu'un petit bourgeois. Celui-ci n'oſe toucher à la marée ; il en reſpire l'odeur, & voilà tout. Les valets de *Monſeigneur* ſont raſſaſiés de bonne chere.

Quand les maîtres-d'hôtels ont pris, dans

de larges hottes, tout ce qui leur convient, les ſervantes arrivent avec leurs tabliers ; c'eſt un débat éternel. Ce qui ſe vend par fragmens, ſe vend trois fois plus cher, chaque petit ménage rivaliſant avec ſon voiſin ; les poiſſardes font la loi ; ſi l'on veut dîner, il faut payer ce qu'elles demandent ; auſſi n'y a-t-il pas au monde de peuple plus mal nourri que le peuple de Paris.

A dîner, la ſoupe, le bouilli ; le ſoir, la perſillade ou le bœuf à la mode ; le gigot ou l'éclanche le dimanche, preſque jamais de poiſſon, rarement des légumes, parce que l'accommodage en eſt toujours cher ; voilà ſa nourriture habituelle ; ainſi vivent les trois quarts & demi des habitans de cette ville, dont le ſéjour eſt ſi envié des provinciaux, qui ne font pas du moins chez eux une ſi maigre chere.

PLUS les claſſes ſont indigentes, plus il leur en coûte pour ſe nourrir. Il y a des pauvres ménages où un cervelas de trois ſols compoſe toute la bonne chere, parce que les facultés n'ont pu s'étendre au-delà. Or la viande mal-ſaine du cervelas ſe vend ſur le pied de

dix-huit ſols la livre ; le Prince le plus opulent ne paie point ce qui eſt ſervi ſur ſa table à ce prix-là.

Les Pariſiens ſe ſont amuſés pendant quelques années des expreſſions burleſques & des juremens des poiſſardes ; on copioit leur ton : Vadé s'eſt diſtingué en ce genre ; mais les calambours ſont venus, & ont tout anéanti. On ne ſe ſouvient plus de Vadé ; on ne parle que du Marquis de....., & de Jeannot. J'ai vu s'éclipſer la gloire de l'auteur de la *Pipe caſſée ;* je tremble pour celle de l'auteur de la *Comteſſe-ſtation.*

CHAPITRE XLIX.

Marchés.

Les marchés de Paris ſont mal-propres, dégoûtans ; c'eſt un cahos où toutes les denrées ſont entaſſées pêle-mêle ; quelques hangards ne mettent pas les proviſions des citoyens à l'abri des intempéries des ſaiſons. Quand il pleut, l'eau des toits tombe ou dégoûte dans

les paniers où ſont les œufs, les légumes, les fruits, le beurre, &c.

Les environs des marchés ſont impraticables ; les emplacemens ſont petits, reſſerrés ; & les voitures menacent de vous écraſer, tandis que vous faites votre prix avec les payſans : les ruiſſeaux qui s'enflent entraînent quelquefois les fruits qu'ils ont apportés de la campagne ; & l'on voit les poiſſons de mer qui nagent dans une eau ſale & bourbeuſe.

Le bruit, le tumulte eſt ſi conſidérable, qu'il faut une voix plus qu'humaine pour ſe faire entendre : la tour de Babel n'offroit pas une plus étrange confuſion.

On a élevé depuis vingt-cinq ans un entrepôt pour les farines, qui a ſervi à dégager un peu le quartier des halles : mais cet entrepôt ſe trouve fort étroit ; il conviendroit à une ville du troiſieme ordre ; il eſt inſuffiſant à la prodigieuſe conſommation de la capitale : les ſacs de farine ſont expoſés à la pluie ; & je ne ſais quel caractere meſquin, imprimé à tous les monumens modernes, empêche de faire rien de grand.

LES poiſſonneries infectent. Les républiques de Grece défendirent aux marchands de poiſſon de s'aſſeoir en vendant leur marchandiſe. La Grece avoit le deſſein de faire manger le poiſſon frais & à bon marché. Les poiſſonnieres de Paris ne vendent le poiſſon que quand il va ſe gâter. Elles tiennent le marché tant qu'elles veulent ; il n'y a que le Pariſien au monde, pour manger ce qui révolte l'odorat : quand on lui en fait le reproche, il dit qu'on ne ſait que manger, & qu'il faut qu'il ſoupe : il ſoupe, & avec ce poiſſon à moitié pourri, il ſe rend malade.

CHAPITRE L.

Quai de la Vallée.

HOMMES délicats, hommes jaloux de votre ſanté, ne mangez point de pigeons à Paris, quand ils viendront du quai de la vallée : imaginez-vous (l'oſerai-je écrire) que tous ces pigeons qui arrivent & qui ne peuvent être vendus ni conſommés le même jour, ſont engavés par des hommes qui leur ſoufflent avec la

la bouche de la veſce dans le jabot. Quand on leur coupe le cou, on reprend cette même veſce, à moitié digérée, & la même bouche la reſſouffle aux pigeons, qui ne ſeront tués que le ſurlendemain. Imaginez ce qu'une haleine infectée, ou ſuſpecte ou morbifique; peut communiquer de dangereux & de putride à cette nourriture. Oh! quand elle vous ſera ſervie dans de beaux plats d'argent, ſouvenez-vous, de grace, de la bouche infame du *quai de la vallée*.

CETTE bouche inconcevable exerce publiquement ſon métier ſous les yeux de tout le monde, & tout le monde mange des pigeons engavés de cette maniere.

JE vous demande pardon, Lecteur, de vous avoir tracé ce tableau dégoûtant! mais j'ai mieux aimé offenſer un inſtant votre délicateſſe, que de ne pas vous donner une recommandation utile.

TOUT le gibier & toute la volaille arrivent à la vallée. Il y a des *officiers de volaille*, tout comme des *officiers de marée*. Le cornet attaché

au-deſſous du ventre, la plume ſous la perruque, ils couchent par écrit la moindre moviette; un lapereau a ſon extrait mortuaire en bonne forme, avec la date du jour. C'eſt une merveilleuſe choſe que la création de ces offices; tout cela eſt d'inſtitution royale. On ne mange un lievre que d'après l'exercice ſolemnel de la charge de l'officier en titre.

Il faut voir la veille de la S. Martin, des Rois & du mardi gras, toutes les demi-bourgeoiſes venir en perſonne marchander, acheter un oie, un dindon, une vieille poule, qu'on appelle poularde; on rentre au logis la tête haute, & la proviſion à la main; on plume le bête devant ſa porte, afin d'annoncer à tout le voiſinage que le lendemain on ne mangera ni du bœuf à la mode, ni une éclanche; & l'orgueil eſt ſatisfait, plus encore que l'appétit.

On ne mange la volaille à bon marché, que quand le Roi eſt à Fontainebleau. Les pourvoyeurs ne tirent plus de Paris, les grands conſommateurs ſont à la cour, & le peuple alors a plus de facilité pour atteindre au prix d'un poulet.

CHAPITRE LI.

Tables d'hôte.

LES tables d'hôte ſont inſupportables aux étrangers, mais ils n'en ont pas d'autres. Il faut manger au milieu de douze inconnus, après avoir tourné un couvert : celui qui eſt doué d'une politeſſe timide, ne peut venir à bout de dîner pour ſon argent.

LE centre de la table (vers ce qu'on appelle les pieces de réſiſtance) eſt occupé par des habitués, qui s'emparent de ces places importantes, & ne s'amuſent pas à débiter les hiſtoires qui courent. Armes de mâchoires infatigables, ils dévorent au premier ſignal. Leur langue, épaiſſe & inhabile à articuler, fait en revanche faire deſcendre dans leur eſtomac les plus gros & les meilleurs morceaux. Ces athletes, ſemblables à Milon de Crotone, dégarniſſent la table de plats, & il faut les maudire au bout de quelques minutes, ainſi que Sancho-Pança maudit ſon perfide médecin.

MALHEUR à l'homme lent à mâcher ſes morceaux ! placé entre ces avides & leſtes cormorans, il jeûnera pendant le repas ; en vain il demandera ſa vie aux valets qui ſervent ; la table ſera nette avant qu'il ait pu ſe faire ſervir. Leurs oreilles accoutumées aux demandes réitérées, ne s'épouvantent point des cris & des menaces : il faut ſavoir manger, c'eſt le plus court ; car il eſt impoſſible de ſe faire obéir.

QUAND ces vautours, ayant dévoré la part de leurs voiſins, ont rempli les cavernes profondes de leurs inteſtins d'une maniere également gloutonne & impolie, alors de mangeurs, ils deviennent parleurs impitoyables ; ils font retentir de leurs glapiſſemens les voûtes enfumées de ces ſalles à manger, & la confuſion dans les ſujets & les diſcours, répond à l'impropriété des expreſſions & à l'indécence des propos. Ce ſeroit d'ailleurs un miracle, ſi l'on ſortoit de ce lieu ſans avoir attrapé ſur ſes habits quelques éclabouſſures des plats portés en poſte par des mains groſſieres & maladroites.

IL y a enſuite les gargotes, que l'on appelle

Arches de Noé, où l'on donne à manger pour vingt-deux ſols. Là, les perſonnes peu fortunées prennent réguliérement leurs repas, & puis elles ſe répandent aux promenades & dans les ſpectacles, & ſe vantent d'avoir dîner ailleurs; comme s'il étoit honteux de dîner à peu de frais, lorſqu'on n'eſt pas riche.

CHAPITRE LII.

Cafés.

On compte ſix à ſept cents cafés; c'eſt le refuge ordinaire des oiſifs, & l'aſyle des indigens; ils s'y chauffent l'hiver pour épargner le bois chez eux. Dans quelques-uns de ces cafés, on tient bureau académique; on y juge les auteurs, les pieces de theatre; on y aſſigne leur rang & leur valeur; & les poëtes qui vont débuter, y font ordinairement plus de bruit, ainſi que ceux qui, chaſſés de la carriere par les ſifflets, deviennent ordinairement ſatyriques; car le plus impitoyable des critiques eſt toujours un auteur mépriſé.

Les cabales, pour ou contre les ouvrages, s'y forment, & il y a des chefs de parti qui ne laiſſent pas que de ſe rendre redoutables ; car ils vous déchirent un écrivain qu'ils n'aiment pas, du matin au ſoir : ſouvent ils ne l'ont pas compris, mais ils déclament toujours, & il faut que la réputation littéraire eſſuie paiſiblement toutes ces bourraſques.

Dans le plus grand nombre des cafés, le bavardage eſt encore plus ennuyeux : il roule inceſſamment ſur la gazette ; la crédulité pariſienne n'a point de bornes en ce genre ; elle gobe tout ce qu'on lui préſente ; & mille fois abuſée, elle retourne au pamphlet miniſtériel.

Tel homme arrive au café ſur les dix heures du matin, pour n'en ſortir qu'à onze heures du ſoir ; il dîne avec une taſſe de café au lait, & ſoupe avec une bavaroiſe : le ſot riche en rit, au lieu de lui offrir ſa table.

Il n'eſt plus décent de ſéjourner au café, parce que cela annonce une diſette de connoiſſances, & un vuide abſolu dans la fréquentation de la bonne ſociété : un café néanmoins

où ſe raſſembleroient de gens inſtruits & aimables, ſeroit préférable par ſa liberté & ſa gaieté, à tous nos cercles qui ſont par fois ennuyeux.

Nos ancêtres alloient au cabaret, & l'on prétend qu'ils y maintenoient leur belle humeur : nous n'oſons plus guere aller au café ; & l'eau noire qu'on y boit, eſt plus mal-faiſante que le vin généreux dont nos peres s'enivroient : la triſteſſe & la cauſticité regnent dans ces ſallons de glaces, & le ton chagrin s'y manifeſte de toute part : eſt-ce la nouvelle boiſſon qui a opéré cette différence ?

En général, le café qu'on y prend eſt mauvais & trop brûlé ; la limonade dangereuſe, les liqueurs mal-ſaines & à l'eſprit de vin ; mais le bon Pariſien, qui s'arrête aux apparences, boit tout, dévore tout, avale tout.

Chaque café a ſon orateur en chef; tel dans les fauxbourgs eſt préſidé par un garçon tailleur ou par un garçon cordonnier ; & pourquoi pas ? Ne faut-il pas que l'amour-propre de chaque individu ſoit à-peu-près content ?

On courtiſe les cafetieres : toujours environnées d'hommes, il leur faut un plus haut degré de vertu, pour réſiſter aux tentations fréquentes qui les ſollicitent : elles ſont toutes fort coquettes ; mais la coquetterie ſemble un attribut indiſpenſable de leur métier.

CHAPITRE LIII.

L'homme aux cent ſoixante millions.

J'étois dans un café aſſis à côté d'un Ruſſe, qui m'interrogeoit curieuſement ſur Paris. Entre un aſſez gros homme en perruque nouée (ſon habit étoit un peu rapé & le galon uſé), il s'aſſied dans un coin, & hume une bavaroiſe, avec la lenteur de l'ennui & la langueur du déſœuvrement & de l'inocupation.

Vous voyez bien, dis je à mon voiſin, cet homme-là qui bâille, & qui n'aura pas fait dans une heure..... Oui, me dit-il, ... eh bien, c'eſt le ſoutien de l'Etat & du tréſor royal! ---- Comment ? ---- C'eſt lui qui donne au roi de France cent ſoixante millions & plus par an,

pour entretenir ſes troupes, ſa marine & ſa maiſon. Il a affermé les cinq groſſes fermes ; avant hier il en a ſigné le contrat avec le Monarque, les fermiers-généraux ſont ſes agens, ſes commis ; ils travaillent tous ſous lui & ſous ſon nom : ſon nom remplit la France entiere ; il arrête aux barrieres les carroſſes des Princes, ſi bon lui ſemble ; il viſite tout ce qu'il veut viſiter ; il oblige les bourgeois à prendre de ſon ſel contre leur volonté ; il empêche une villageoiſe, ſur le bord de l'océan, de ſaler ſon pot avec l'eau de la mer ; il met ſon timbre ſur tous les papiers de procédure ; il envoie, en ſon propre nom, des aſſignations au plus grand Seigneur, comme au ſimple particulier ; il a un puiſſant crédit, car il gagne tous ſes procès ; & ceux qui lui font quelque tort, ſont envoyés aux galeres, & quelquefois pendus : il a une juriſdiction toute particuliere pour cela, & des Juges qui le ſervent à ravir. Sa perſonne eſt bien précieuſe, car elle répond au Roi de ſa créance ; s'il ne payoit pas, le roi de France ſaiſiroit ſa perſonne pour ſe faire payer ; mais il paie très-bien ; & de plus, il eſt fort déſintéreſſé. Qu'on diſe que la régie ruine le Royau-

me ? C'eſt un conte. Deſabuſez, je vous prie, les Ruſſes, quand vous ſerez à Petersbourg. Cet homme perçoit cent ſoixante millions & plus, pour quatre mille francs par an ; il ne dépenſe pas un ſol au-delà : c'eſt le modele de l'économie la plus ſtricte & la plus ſevere. Il eſt vrai qu'il a des commis un peu infideles dans leurs travaux ; mais les commis exercent toujours un peu de rapine ; ils ſont plus riches que lui, il eſt encore vrai ; mais ſa modération conſtante n'en eſt pas alarmée ; c'eſt toujours à ſa requête que toute perception ſe fait. Avez vous dans votre pays un homme qui vous ramaſſe & vous apporte cent ſoixante millions, pour quatre mille francs d'honoraires ? Il faut avouer que le roi de France eſt ſervi à bon marché, & qu'il a dans ce perſonnage un habile & fidele ſerviteur.

Le Ruſſe ne ſavoit ce que je voulois lui dire, il ouvroit de grands yeux avec étonnement ; il fallut que je lui expliquaſſe ce que c'étoit que *Nicolas Salzard*, ſucceſſeur de *Laurent David* & de *Jean Alaterre* : quand il ſut que c'étoit un valet-de-chambre, jadis portier, qui avoit pris poſſeſſion du bail des fermes générales,

& qui en avoit ſigné le contrat avec le ſouverain, à la face de l'Europe, quoique poli, il ne put s'empêcher de rire au nez de *Nicolas Salzard*.

CELUI-CI n'y fit pas ſeulement attention ; il ſe leva peſamment, paya longuement, & ſortit machinalement, ne ſachant de quel côté tourner ſon exiſtence ſolidaire des revenus de l'Etat.

CHAPITRE LIV.

Faiſeurs de projets.

ENTREZ dans un autre café : un homme vous dit à l'oreille, d'un ton calme & poſé ; „ vous ne ſauriez imaginer, Monſieur, l'in- „ gratitude du gouvernement à mon égard, „ & combien il eſt aveugle ſur ſes intérêts. „ Depuis trente ans j'ai négligé mes propres „ affaires, je me ſuis enfermé dans mon ca- „ binet, méditant, rêvant, calculant ; j'ai „ imaginé un projet admirable, pour payer „ toutes les dettes de l'Etat : enſuite un autre „ pour enrichir le Roi & lui aſſurer un revenu

„ de quatre cents millions ; enſuite un autre ;
„ pour abattre à jamais l'Angleterre , dont le
„ nom ſeul m'indigne , & pour rendre notre
„ commerce le premier de l'univers, ainſi qu'il
„ appartient à la premiere nation de l'Europe :
„ enſuite un autre , pour nous rendre maîtres
„ des Indes orientales ; enſuite un autre , pour
„ tenir en échec cet Empereur , qui tôt ou
„ tard nous jouera quelque mauvais tour ; car
„ j'ai deviné ſon ardente ambition , & ſa ſecrete
„ haine contre nous. L'évidence de ces utiles
„ projets a frappé tous les Miniſtres, car au-
„ cun d'eux n'a pu me faire la moindre objec-
„ tion ; *& qui ne dit mot , approuve ;* mais
„ voyez leur peu de reconnoiſſance, leur in-
„ gratitude affreuſe ; tandis que tout entier à
„ ces opérations vaſtes, & qui demandent toute
„ l'application du génie , j'étois diſtrait ſur des
„ miſeres domeſtiques, quelques créanciers vi-
„ gilans m'ont tenu en priſon pendant trois
„ années ; & celui qui devoit relever la gloire
„ du nom François, n'a pu rien obtenir des
„ Miniſtres qu'un miſérable ſauf conduit : ils
„ attendent ma mort pour s'emparer de toutes
„ mes idées ; mais je proteſte d'avance contre

„ ce vol unique; tout le bien qui ſe fera d'ici à „ cent ans, ſera mon ouvrage, ſoyez en bien „ ſûr; mais, Monſieur, vous voyez à quoi ſert „ le patriotiſme, à mourir inconnu, & le mar- „ tyr de la patrie „.

AINSI il y a dans Paris de fort honnêtes gens, économiſtes & anti-économiſtes, qui ont le cœur chaud, ardent pour le bien public; mais qui malheureuſement ont la *tête fêlée*, c'eſt-à-dire, des vues courtes, qui ne connoiſſent ni le ſiecle où ils ſont, ni les hommes auxquels ils ont affaire; plus inſupportables que les ſots, parce qu'avec des demies & fauſſes lumieres, ils partent d'un principe impoſſible, & déraiſonnent enſuite conſéquemment: l'un part de l'évidence morale, qui doit avoir une force phyſique; celui-ci n'admet qu'un ſyſtême immuable, tandis que la politique eſt mobile par ſa nature; chacun d'eux s'étonne que tout aille encore ſi mal, après les magnifiques plans qu'il a conçus. Le méchanicien leur dira pourquoi leurs projets ne ſont que rêves; c'eſt que lui, lorſqu'il veut reſſerrer une fleuve, élever une digue, faire tourner une roue, il eſtime, & la force d'impulſion, & la force de reſiſ-

tance, & la loi des frottemens, qui détruit la plus belle machine ; & que, pour vaincre une puiſſance phyſique, il appelle conſtamment à ſon ſecours une force phyſique.

CHAPITRE LV.

La Douane.

LA douane, ſous les ordres de Nicolas Salzard, eſt un pays peuplé de commis ſourds, de porte-faix au viſage rouge, au corps enviné, courant ſur des ballots confuſément épars ; là, un pauvre étranger ſe perd, ne ſait à qui s'adreſſer : il implore en vain tous ceux qui paſſent, on ne l'écoute pas ; il eſt réduit à n'avoir ni bas, ni chemiſes, pendant huit jours ; il faut qu'il déterre ſa valiſe ou ſa malle, enſevelie ſous trois à quatre mille caiſſes, qui portent les unes ſur les autres. On diroit que le feu a pris dans la ville, & qu'on a entaſſé, pêle-mêle, tout ce qu'on a pu ſauver : à peine pourra-t il la reconnoître ; elle aura changé de phyſionomie ; elle ſera déchirée & entr'ouverte couverte de boue & ſans adreſſe : il reſte de

bout, du matin jusqu'au soir, avant de la revoir & de la posséder; & il risque encore de la perdre sur les épaules du porte-faix agile & robuste qui, dans le labyrinthe des rues, court, & oblige l'étranger à le suivre, au lieu de marcher sur ses traces.

Il faut donner dix fois sa signature, & payer dans six bureaux, avant de tenir son justaucorps & son bonnet de nuit. Votre garde-robe est soumise à l'inspection la plus sévere, & le commis de Nicolas Salzard saura combien vous avez de culottes.

C'est la mort du commerce, que cette redoutable douane; on diroit que tous les effets de l'univers lui appartiennent, & qu'elle vous fait grace, en vous rendant vos coffres & vos balles.

C'est un grand plaisir que celui de voyager en France! Votre valise est ouverte à la frontiere de chaque province; on la retourne sans-dessus-dessous dès que vous avez fait trente lieues, & le tout pour satisfaire l'infatigable curiosité de Nicolas Salzard.

CHAPITRE LVI.

Tréſor royal.

COMME tout eſt aujourd'hui dans la main du Roi, c'eſt-là que vient tout l'argent du royaume ; & d'après la multiplicité des impoſitions, tout écu de ſix livres doit s'y rendre par une pente invincible, dans le court eſpace de cinq ou ſix ans ; la loi de l'attraction n'a pas une force plus active, ni plus victorieuſe : c'eſt un fleuve qui baigne inceſſamment le pied du trône, & où l'on puiſe de maniere à le deſſécher quelquefois ſubitement ; là, aboutit le denier de la veuve, l'obole cachée des journaliers ; & que de larmes répandues pour former ce fleuve immenſe, ce fleuve d'or !

UNE multitude de tréſoriers, comme de vaſtes ſeaux qui deſcendent alternativement dans un puits, tirent les ſommes qu'il faut pour la guerre, pour la marine, pour l'artillerie, pour les fortifications, pour les rentes de la maiſon de ville, pour toutes les dépenſes enfin

enfin que le Roi fait dans le royaume par raiſon ou par caprice.

La facilité prompte avec laquelle on enleve les groſſes ſommes qui y ſont dépoſées, fait contraſte avec l'effort perpétuel & pénible d'une armée de cent cinquante mille commis, qui, l'épée dans une main, la plume dans l'autre, exigent avec violence les parcelles qui doivent compoſer ce prodigieux amas d'eſpeces, leſquelles ſe fondent ou s'envolent, dès quelles ont touché le baſſin du réſervoir.

Il eſt preſque toujours à ſec, malgré la pompe aſpirante & foulante dont le jeu terrible ne ſauroit être interrompu; mais qui fatigue à l'excès le corps politique, juſqu'à ce qu'il tombe de laſſitude & d'épuiſement.

A cette époque, la France eſt en nage; la ſueur lui découle du front: ſupportera-t-elle encore long-tems ce violent exercice? A-t-on bien calculé le degré de ſes forces réelles. Le jeu qui les met en action ne ſe ralentit pas, je le ſais; mais pour me ſervir d'une expreſſion populaire (car je les aime beaucoup), *ira-t-elle toujours auſſi vîte que le violon.*

CHAPITRE LVII.

Rentiers.

ON appelle ainſi ceux qui ont accumulé leurs capitaux ſur leur tête, ont fait le roi leur légataire univerſel, & lui ont vendu leur poſtérité, à raiſon de dix pour cent. Ils ont déshérité freres, neveux, couſins, amis, & quelquefois leurs propres enfans : ils ne ſe marient point, & végetent en attendant leur quartier, & ſe diſant avec volupté chaque matin, qu'ils ne ſont pas encore mort. Tous les ſix mois ils vont ſigner leur quittance chez le notaire du coin, qui certifie qu'ils ſont en vie.

CE qui leur revient, ils le replacent ſur-le-champ ; & cet argent, fait pour alimenter le commerce & ſoutenir l'induſtrie, va ſe perdre éternellement dans les coffres royaux.

CES coffres attirent tout ce qu'ils peuvent attirer ; ils ſont toujours ouverts pour les em-

prunts ; ils ne ſe laſſent point d'aſpirer tout l'or qu'on leur préſente.

La ſoif de l'hydrolique, comme on ſait, redouble en buvant : on prend toujours ; on ſait que les maladies épidémiques ſoulageront les paiemens de l'hôtel-de-ville ; on ſait qu'il y a à gagner beaucoup en jouant, pour ainſi dire, de concert avec la mort, & que ſa faux rapide moiſſonne dans tel intervalle plus de têtes, que n'en comportent les tables des probabilités, dreſſée par des calculateurs qui ne ſont pas financiers. Les payeurs de rentes ſavent ce que rapportent au trône les hivers humides & longs ; & les Princes, non moins affamés d'argent, voudroient bien imiter le Monarque, qui ne chaſſera jamais les médecins de ſes Etats, ainſi que fit jadis le Sénat de Rome.

Mais comment un gouvernement ſage a-t-il pu ouvrir la porte aux nombreux & incroyables déſordres qui naiſſent des rentes viageres ? Les liens de la parenté rompus, l'oiſiveté penſionnée, le célibat autoriſé, l'égoïſme triomphant, la dureté réduite en ſyſtême & en pratique, voilà les moindres inconvéniens qui en réſultent. Un

rentier n'apperçoit plus que l'hôtel de-ville, & pourvu qu'il ne ſe ferme point, peut lui importe ce qui l'environne ; il eſt néceſſité à raiſonner faux toute ſa vie, parce qu'il veut que ſon débiteur poſſede tout, envahiſſe tout, afin que ſa petite rente par là même lui ſoit plus aſſurée. N'eſt-ce point cet appas donné trop facilement à l'amour de ſoi-même, & aux jouiſſances perſonnelles & excluſives, qui fait qu'il n'y a plus de parens, plus d'amis, plus de citoyens ; tout à fonds perdu ! amitié, amour, parenté, tendreſſe, vous êtes auſſi à fonds perdu. Neuf, dix pour cent ; & *apres moi le déluge :* voilà l'axiome meurtrier & triomphant !

Je conſeille aux rentiers d'aller manger leur penſion dans l'air pur & libre de la campagne ; on vit moins dans les capitales, c'eſt un fait conſtaté par l'expérience ; on y ſuit un genre de vie qui renverſe l'ordre journalier des heures & l'ordre des ſaiſons : l'état des morts l'emporte toujours ſur celui des naiſſances. Je leur conſeille d'attraper leur royal débiteur, en vivant le plus long-tems qu'ils pourront ; mais ce n'eſt qu'en s'éloignant de ſa capitale, qu'ils réaliſeront le projet de gagner ſur lui.

LE nombre des filles qui ont passé l'âge de se marier, est innombrable à Paris : elles ont signé des contrats de rente viagere, ce qui les empêche de signer un contrat de mariage ; car la premiere réflexion que l'on fait, roule sur l'inévitable misere des enfans, qui seroient issus d'un tel nœud.

UN contrat viager isole toujours un particulier, & l'empêche de remplir les devoirs de citoyen.

CHAPITRE LVIII.

De l'habit noir.

AVEC un habit noir on est vêtu, on est dispensé de suivre les modes, & d'avoir des habits de couleur ; on est censé être en deuil ; &, quoique ce deuil soit éternel, on passe par-tout avec cet habillement.

IL annonce : il est vrai, peu d'aisance ; & par-là même il est affecté aux solliciteurs, aux officiers réformés, aux rentiers sans accroiſ-

ſement, aux auteurs, &c. Ceux-ci le portent quelquefois pour intéreſſer en leur faveur, ſe faire remarquer, & demander des penſions; ce ſtratagême a réuſſi à quelques-uns : il ſeroit très-incivil d'en faire tout haut la remarque.

Les deuils de cour, qui ſurviennent aſſez fréquemment, épargnent de l'argent aux bons Pariſiens : ces deuils mettent dans la ſociété le plus grand nombre fort à ſon aiſe, & l'on diroit alors que les fortunes ſont égales.

La chûte des têtes couronnées n'eſt donc pas déſagréable à Paris ; ces morts-là arrangent tout le monde ; car l'habit noir s'accorde merveilleuſement avec les boues, l'intempérie des ſaiſons, l'économie, & la répugnance à faire une longue toilette : *J'hérite de tel Roi*, s'écrioit un poëte de ma connoiſſance. --- *Comment ?* --- *Comment ! Il m'en eût coûté ce printems, pour un habit, vingt piſtoles que je remets en poche, & je porterai volontiers le deuil de ſa Majeſté bienfaiſante.*

Il eſt aſſez plaiſant de voir un bijoutier porter le deuil d'une tête couronnée, dont il eſtropie

le nom ; mais l'uſage a prévalu, & ce n'eſt plus un ridicule pour les claſſes les plus humbles de la ſociété. Lorſque le petit deuil arrive, ceux qui ne ſont pas riches, ou qui ne ſavent pas ſe mettre, trahiſſent leur état ; & les gens du monde reparoiſſent brillans, & ſe moquent de l'indigence, qui ne ſait que ſe mettre tout en noir, des pieds à la tête.

Le coup-d'œil le plus brillant au ſpectacle, eſt dans ces jours de petit deuil : c'eſt alors que les femmes & leurs dimans paroiſſent dans tout leur éclat.

CHAPITRE LIX.

Les Égrefins.

Des jeunes gens qui arrivent des bords de la Garonne, des fils de tailleurs, d'aubergiſtes, &c. prennent un nom aux barrieres, arborent le plumet, ſe qualifient gentilshommes ; & avec un peu d'eſprit & beaucoup de front, mentent aux bons Pariſiens de la maniere la plus hardie : ils prennent à crédit de tout côtés, en attendant les revenus de leurs terres.

Le marchand à Paris aime mieux perdre que de ne point ſe défaire de ſa marchandiſe. On laiſſe ces jeunes gens prendre les noms de Chevaliers, de Comtes, de Marquis, &c. Ces Marquis, ces Comtes, ces Chevaliers, ſont en chambres garnies : tant qu'ils ne ſont que fats & avantageux, qu'ils ſe contentent de mettre à contribution quelques femmes extravagantes, quelques vieilles douairieres, la police ne s'en inquiete pas, on les tolere encore ; mais à la moindre friponnerie, on les démarquiſe au château de Bicêtre.

Le moindre gentilhomme ſe qualifie, dans le plus petit contrat, *de haut & puiſſant Seigneur* : le garde-note écrit tout ce qu'on lui dicte ; de-là l'incroyable facilité de ſe donner des noms & des titres uſurpés.

Les hommes nouveaux cherchent de leur côté à grimper ſur un gradin un peu plus élevé ; ils tâchent de faire oublier leur origine, & on les voit tous poſſédés de la fureur de faire ériger leurs terres en marquiſat.

Cette exceſſive vanité tourne une infinité

de têtes, ce qui fait qu'on s'accoutume aujourd'hui à ne regarder, comme vraie nobleſſe, que quatre à cinq maiſons, & l'on fait très-ſagement. Car ſi de tous les préjugés qui nous rendent ſtupides, le plus déraiſonnable & le plus inſolent eſt celui de la nobleſſe (l'éducation & les lumieres ayant rangé preſque tous les hommes bien nés ſur la même ligne), il eſt juſte qu'on frappe de ridicule cette foule d'hommes qui voudroient au nom de leurs aïeux, vrais ou faux, ſe ſéparer de leurs concitoyens, plus honnêtes, plus utiles & plus recommandables que ces nobles gentilshommes ou gentilâtres, quelques noms qu'ils prennent ou qu'ils uſurpent, ou qu'ils aient reçu par le haſard de la naiſſance.

CHAPITRE LX.

Batteur de pavé.

C'EST ordinairement un Gaſcon qui mange ſes cents piſtoles de rente, tant qu'elles peuvent s'étendre; qui dîne à la gargote, ſoupe avec une bavaroiſe; & plein de vanité, ſe carre aux promenades, comme s'il avoit dix mille écus de

rente : il ſort dès le matin de ſa chambre garnie, & le voilà errant dans tous les quartiers juſqu'à onze heures du ſoir ; il entre dans toutes les égliſes ſans dévotion, fait des viſites à des perſonnes qui ne ſe ſoucient point de lui, eſt aſſidu aux tribunaux ſans avoir de procès ; il voit tout ce qui ſe paſſe dans la ville, aſſiſte à toutes les cérémonies publiques, ne manque rien de ce qui fait ſpectacle, & uſe plus de ſouliers qu'un eſpion, ou qu'un agent de change.

QUAND un de ces batteurs de pavé décede, on pourroit lui mettre pour épitaphe : *Curſum conſummavit.*

UNE loi du grand Amaſis, roi d'Egypte, preſcrivoit à chaque particulier de rendre compte tous les ans à un Magiſtrat de la maniere dont il ſubſiſtoit : ſi cette loi étoit en vigueur parmi nous, il y auroit beaucoup de gens fort embarraſſés à répondre.

CHAPITRE LXI.

Pays Latin.

On nomme pays latin, le quartier de la rue S. Jacques, de la montagne Ste. Genevieve & de la rue de la Harpe : là, ſont les colleges de l'univerſité, & l'on y voit monter & deſcendre une nuée de ſorboniſtes, en ſoutane de précepteurs, en rabat d'écoliers en droit, & d'étudians en chirurgie & en médecine : leur indigence néceſſite leur vocation.

Quand la comédie françoiſe étoit dans le pays latin, le parterre étoit beaucoup mieux compoſé qu'il ne l'eſt aujourd'hui : ce parterre ſavoit former des acteurs ; ceux-ci, privés de l'utile cenſure que les étudians exerçoient, ſe pervertiſſent devant un parterre groſſier, parce qu'on n'y voit plus que les courtauts de boutique de la rue St. Honoré, ou les petits commis de la douane & des fermes. Ainſi la perfection d'un art tient à des rapports preſque inſenſibles, & rarement apperçus.

CHAPITRE LXII.

Colleges, &c.

LES colleges & les écoles gratuites de deſſin propagent l'abus de ce reflux éternel de tant de jeunes gens ſur les arts de pur agrément, pour leſquels ſouvent ils ne ſont pas nés. Cette pernicieuſe routine des petits bourgeois de Paris, dépeuple les atteliers des profeſſions méchaniques, bien plus importantes à l'ordre de la ſociété. Ces écoles de deſſin ne ſont que des barbouilleurs, & ces colleges de plein exercice (pour ceux qui n'ont point de fortune), répandent dans le monde une foule de ſcribes qui n'ont que leur plume pour toute reſſource, & qui portent par-tout leur indigence & leur inaptitude à des travaux fructueux.

LE plan actuel des études eſt très-vicieux, & le meilleur écolier remporte au bout de dix années bien peu de connoiſſances en tout genre. On doit être vraiment étonné de voir des gens de lettres, mais ils ſe forment d'eux-mêmes.

CENT pédans veulent apprendre à des enfans la langue latine, avant qu'ils ſachent leur propre langue, tandis qu'il faut d'abord en ſavoir une à fond pour en bien apprendre une autre. Comme on s'eſt lourdement mépris dans tous les ſyſtêmes d'étude !

IL y a dix colleges de plein exercice, l'on y emploie ſept ou huit ans pour apprendre la langue latine, & ſur cent écoliers, quatre-vingt-dix en ſortent ſans la ſavoir.

TOUS ces régens ont une couche épaiſſe de pédanterie, qu'il leur eſt impoſſible de ſecouer; on la reconnoît, même après qu'ils ont renoncé au métier. Leur ton eſt ce qu'il y a de plus ridicule & de plus inſupportable au monde.

LE nom de Rome eſt le premier nom qui ait frappé mon oreille. Dès que j'ai pu tenir un rudiment, on m'a entretenu de *Romulus* & de ſa louve : on m'a parlé du Capitole & du Tibre. Les noms de Brutus, de Caton & de Scipion me pourſuivoient dans mon ſommeil; on entaſſoit dans ma mémoire les épîtres familieres de Cicéron; tandis que d'un autre côté, le

cathéchiſte venoit le dimanche, & me parloit encore de Rome, comme de la capitale du monde, où réſidoit le trône pontifical, ſur les débris du trône impérial; de ſorte que j'étois loin de Paris, étranger à ſes murailles, & que je vivois à Rome, que je n'ai jamais vue, & que probablement je ne verrai jamais.

Les Décades de Tite-live ont tellement occupé mon cerveau pendant mes études, qu'il m'a fallu dans la ſuite beaucoup de tems pour redevenir citoyen de mon propre pays, tant j'avois épouſé les fortunes de ces anciens Romains.

J'étois républicain avec tous les défenſeurs de la république; je faiſois la guerre avec le Sénat, contre le redoutable Annibal; je raſois Carthage la ſuperbe; je ſuivois la marche des généraux Romains, & le vol triomphant de leurs aigles dans les Gaules; je les voyois ſans terreur conquérir le pays où je ſuis né; je voulois faire des tragédies de toutes les ſtations de Céſar; & ce n'eſt que depuis quelques années, que je ne ſais quelle lueur de bon ſens m'a rendu François, & habitant de Paris.

Il eſt ſûr qu'on rapporte de l'étude de la langue latine, un certain goût pour les républiques, & qu'on voudroit pouvoir reſſuſciter celle dont on lit la grande & vaſte hiſtoire : il eſt ſûr qu'en attendant parler du Sénat, de la liberté, de la majeſté du peuple Romain, de ſes victoires, de la juſte mort de Céſar, du poignard de Caton, qui ne put ſurvivre à la deſtruction des loix, il en coûte pour ſortir de Rome, & pour ſe trouver bourgeois de la rue des Noyers.

C'est cependant dans une monarchie que l'on entretient perpétuellement les jeunes gens de ces idées étrangeres, qu'ils doivent perdre & oublier bien vîte, pour leur ſûreté, pour leur avancement & pour leur bonheur ; & c'eſt un Roi abſolu qui paie les Profeſſeurs qui vous expliquent gravement toutes les éloquentes déclamations lancées contre le pouvoir des Rois ; de ſorte qu'un éleve de l'univerſité, quand il ſe trouve à Verſailles, & qu'il a un peu de bons ſens, ſonge malgré lui à Tarquin, à Brutus, à tous les fiers ennemis de la royauté. Alors ſa pauvre tête ne ſait plus où elle en eſt : il eſt un ſot & un eſclave né, ou il lui faut du tems

pour se familiariser avec un pays qui n'a ni tributs, ni décemvirs, ni sénateurs, ni consuls.

CHAPITRE LXIII.

Anatomie.

J'AI toujours été révolté de voir dans les colleges un professeur qui, à la fin d'une année de physique, la couronne par une barbarie expérimentale : on cloue un chien vivant par les quatre pattes, on lui enfonce le scalpel dans les chairs, malgré ses hurlemens douloureux, on lui ouvre les entrailles, & le professeur manie un cœur palpitant. La cruauté doit-elle accompagner la science ? Et les écoliers ne sauroient-ils apprendre un peu d'anatomie, sans être préalablement des bourreaux ?

L'ART des Winflow a des accessoires bien repoussans ; il faut que l'anatomiste s'associe avec des hommes de la lie du peuple, qu'il ouvre un marché avec des fossoyeurs (1),

(1) Notez que les fossoyeurs n'achete jamais de bois l'hyver ; ils se chauffent avec les morceaux de bierre qu'ils coupent & emportent des cimetieres : par la même raison, ils n'ont pas besoin de dépenser de l'argent pour avoir des chemises.

c'est

c'eſt ainſi que l'on a des cadavres. Les éleves, au défaut d'argent, eſcaladent la nuit les murs d'un cimetiere, volent le corps dépoſé & enſeveli la veille, & le dépouillent de ſon linceul. Après qu'on a briſé la bierre & violé la ſépulture des morts, on plie le cadavre en deux; on le porte dans une hotte chez l'anatomiſte; enſuite, quand le corps a été haché, diſſéqué, l'anatomiſte ne ſait plus comment le replacer au lieu où il l'a pris: il en jette & en diſperſe les morceaux où il peut, ſoit dans la riviere, ſoit dans les égoûts, ſoit dans les latrines; des os humains ſe trouvent mêlés avec les os des animaux qu'on a dévorés, & il n'eſt pas rare de trouver dans des tas de fumier des débris de l'eſpece humaine.

Tous ceux qui manient le ſcalpel, aiment donc de préférence la capitale, à cauſe de l'extrême facilité qu'ils ont pour y ſuivre les études anatomiques. Les cadavres y abondent & ſont à bon marché; en hiver on ne les paie qu'au rabais; l'anatomiſte en chef achete ces corps dix à douze francs, & les revend à ſes éleves un louis ou dix écus; il y a un commerce ſuivi entre les corbeaux des cimetieres & les diſci-

ples des maîtres en chirurgie. En allant prendre une leçon gratuite d'anatomie, on pourroit (ce qui eſt horrible à penſer) rencontrer ſur le marbre noir ſon pere, ſon frere, ſon ami, qu'on auroit enterré & pleuré la veille.

PUISQUE la perfection de la médecine & de la chirurgie dépend de l'anatomie, le gouvernement n'auroit-il pas dû épargner aux gens de l'art ce trafic clandeſtin & honteux, & prévenir les ſcenes ſcandaleuſes & dégoûtantes qui en réſultent ?

QUI croiroit que les Winſlow & les Ferreins ſont, au terme de la loi, des profanateurs ſacrileges, des violateurs des tombeaux, & qu'ils ont encouru les peines les plus graves ? Tout ſera donc éternellement en contradiction, nos loix, nos mœurs & nos uſages.

SI un ancien revenoit au monde, de quel étonnement ne ſeroit-il pas frappé dans l'amphithéatre de l'académie royale, qu'aucune loi n'autoriſe à avoir des cadavres ? Un mort étoit pour les anciens un objet ſacré qu'on dépoſoit avec reſpect ſur un bûcher ; & celui-là

étoit déclaré impur, qui osoit y porter la main. Que diroit-il en voyant ce corps horriblement coupé, mutilé, & tous ces jeunes chirurgiens, les bras nuds & ensanglantés, folâtrer & rire au milieu de ces épouvantables opérations ?

L'HÔTEL-DIEU refuse de livrer des cadavres ; on a recours à l'adresse ; on les vole à Clamart, ou bien on les achete de la Salpêtriere & de Bicêtre. Les corps de ceux qui sont morts en passant les grands remedes, servent ordinairement à la dissection publique dans les amphithéatres.

L'ANATOMIE n'a fait aucun progrès depuis quarante ans, ni aucune découverte conséquente : le corps humain est aujourd'hui parfaitement connu dans toutes ses parties, & il sera difficile d'ajouter à ce qu'on sait, tant les recherches ont été profondes. Mais l'anatomie n'est cependant encore qu'une vraie nomenclature, & rien de plus : il reste à connoître le jeu de la machine, à apprécier ses rapports & les principes des forces vitales. *Hic labor, hoc opus :* la patience méchanique de l'anatomiste doit céder la place au génie qui généralise, qui

ſcrute, qui ſe trompe en cherchant à deviner; mais qui à force de tourmenter pluſieurs ſyſtêmes, découvrira peut-être une ſeule & importante vérité, d'où jailliront toutes les autres.

L'ACADÉMIE royale de chirurgie eſt un monument d'architecture très-remarquable. Louis XV, qui préféroit l'art de la chirurgie à toutes les autres ſciences, a fait pour ſon école des dépenſes que les autres arts ont enviées.

CHAPITRE LXIV.

La Sorbonne.

ELLE rit elle-même de ſa théologie, & connoît très-bien le vuide & le ridicule de ſes theſes & de ſes cenſures : elle haſarde de dire que Moïſe étoit meilleur naturaliſte que Buffon; mais elle n'en croit rien.

LA théologie a tout gâté dans le monde ; elle a redoublé les terreurs de l'homme au lieu de les calmer ; elle l'a rendu ſuperſtitieux, au lieu de le rendre raiſonnable.

La Sorbonne a dû briller dans les ſiecles de ténebres, parce qu'elle avoit des connoiſſances fort au-deſſus du commun des hommes; mais dans les ſiecles de lumiere elle a voulu répondre à tout, & delà ſont nés les ſophiſmes les plus extravagans. Elle a defiguré toutes les ſciences, en voulant aſſervir à ſes déciſions la morale, l'hiſtoire, la phyſique; elle a voulu tout arranger, comme la légiſlatrice de toutes les idées; & ſes travaux biſarres ont enfanté les contradictions les plus étonnantes.

Ce ſeroit un livre curieux que le rapprochement de tout ce qu'elle a dit & imprimé depuis trois ſiecles; jamais le déraiſonnement, chez les peuples les plus ignorans & les plus ſuperſtitieux, n'a déployé le tableau d'une plus grande & d'une plus inſigne folie: c'eſt qu'elle a voulu perpétuellement ſubtiliſer, & qu'elle a voulu même en ſavoir plus que les autres docteurs chrétiens. Ainſi l'on a vu l'extravagance combattre l'extravagance; qu'on juge du réſultat d'une pareille lutte.

Elle auroit entiérement dénaturé dans l'homme la faculté de penſer, ſi quelques

ſages ne fuſſent venus rectifier ces viles erreurs & ſe moquer de ſa théologie, autant que les membres de la Sorbonne s'en moquent intérieurement eux-mêmes. Mais comme ce ſont des places lucratives, les argumens de toutes couleurs, les theſes & les cenſures iront leur train. Si tant de gens ſe font tuer pour quelqu'argent, faut-il s'étonner que d'autres déraiſonnent ſciemment à un plus haut prix?

TOUT ce qu'il y a de remarquable aujourd'hui en Sorbonne, c'eſt le mauſolée du Cardinal de Richelieu, qui forma la Sorbonne & l'Académie françoiſe; deux corps qui penſent aujourd'hui à-peu-près de même, & qui ſe combattent; le tout pour fixer les regards & pour exiſter.

LES docteurs Muſulmans ſont plus raiſonnables que les nôtres. Ils prétendent que Mahomet a déclaré que de douze mille paroles contenues dans l'Alcoran, il n'y en a que quatre mille de véritables. Quand ils rencontrent quelques paſſages extravagans, quelques folies palpables, au lieu de s'entêter à juſtifier ces ineptics, ils les rangent au nombre de huit mille

mots qui renferment des fauſſetés ; par ce moyen ils ſe ſauvent de toute diſpute qui tourneroit à leur confuſion ; & révoquant les contradictions & les incompatibilités, ils conſervent l'honneur de la raiſon humaine.

Si la Sorbonne avoit ſu en agir ainſi, elle n'auroit pas enfanté dans ſon délire les theſes anciennes qui l'ont rendue odieuſe, & les choſes modernes qui l'ont rendue ridicule ; mais elle conſent à paſſer pour abſurde, pourvu qu'on ne diſcontinue pas de la payer.

CHAPITRE LXV.

Les écrivains des Charniers-Innocens.

Il faut qu'ils vivent tout comme les théologiens : plus utiles qu'eux, ils ſont les dépoſitaires des tendres ſecrets des ſervantes ; c'eſt-là qu'elles font écrire leurs déclarations ou leurs réponſes amoureuſes ; elles parlent à l'oreille du ſecretaire public comme à un confeſſeur ;

& la boîte où eſt l'écrivain diſcret, reſſemble à un confeſſionnal tronqué.

Le ſcribe, la lunette ſur le nez, la main tremblante & ſoufflant dans ſes doigts, donne ſon encre, ſon papier, ſa cire à cacheter & ſon ſtyle, pour cinq ſols.

Les placets au Roi & aux Miniſtres coûtent douze ſols, attendu qu'il y entre de la *bâtarde*, & que le ſtyle en eſt plus relevé.

Les écrivains des charniers ſont ceux qui s'entretiennent le plus aſſiduement avec les Miniſtres & les Princes; on ne voit à la cour que leurs écritures.

Au commencement du regne ils étoient menacés de faire fortune; on recevoit tous les placets, on les liſoit, on y répondoit; tout-à-coup cette correſpondance entre le peuple & le Monarque, a été interrompue: les écrivains des charniers, qui avoient déja acheté des perruques neuves & des manchettes, ont vu leur bureau déſert & ſont retombés dans leur antique indigence.

SANS la ſecrete correſpondance des cœurs, qui n'eſt pas ſujette aux viciſſitudes, ils iroient augmenter le nombre déja prodigieux des ſquelettes qui ſont entaſſés au-deſſus de leurs têtes, dans des greniers ſurchargés de leur poids: quand je dis ſurchargés, ce n'eſt pas une figure de rhétorique. Ces oſſemens accumulés frappent les regards; & c'eſt au milieu des débris vermoulus de trente générations qui n'offrent plus que des os en poudre; c'eſt au milieu de l'odeur fétide & cadavéreuſe qui vient offenſer l'odorat, qu'on voit celles-ci acheter des modes, des rubans, & celles-là dicter des lettres amoureuſes.

Le Régent avoit, pour ainſi dire, compoſé ſon ſerrail des marchandes de modes & des filles lingeres, dont les boutiques environnent & ceignent dans ſa forme quarrée ce cimetiere vaſte & hideux.

CHAPITRE LXVI.

Le fauxbourg St. Marcel.

C'EST le quartier où habite la populace de Paris la plus pauvre, la plus remuante & la plus indiſciplinable. Il y a plus d'argent dans une ſeule maiſon du fauxbourg Saint-Honoré, que dans tout le fauxbourg Saint-Marcel ou Saint-Marceau, pris collectivement.

C'EST dans ces habitations, éloignées du mouvement central de la ville, que ſe cachent les hommes ruinés, les miſanthropes, les alchymiſtes, les maniaques, les rentiers bornés, & auſſi quelques ſages ſtudieux, qui cherchent réellement la ſolitude & qui veulent vivre abſolument ignorés & ſéparés des quartiers bruyans des ſpectacles. Jamais perſonne n'ira les chercher à cette extrêmité de la ville : ſi l'on fait un voyage dans ce pays-là, c'eſt par curioſité ; rien ne vous y appelle ; il n'y a pas un ſeul monument à y voir ; c'eſt un peuple qui n'a aucun

rapport avec les Parisiens, habitans polis des bords de la Seine.

Ce fut dans ce quartier que l'on dansa sur le cercueil du diacre Pâris, & qu'on mangea de la terre de son tombeau, jusqu'à ce qu'on eût fermé le cimetiere.

De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les séditions & les mutineries ont leur origine cachée dans ce foyer de la misere obscure.

Les maisons n'y ont point d'autre horloge que le cours du soleil; ce sont des hommes reculés de trois siecles, par rapport aux arts & aux mœurs régnantes. Tous les débats particuliers y deviennent publics, & une femme mécontente de son mari plaide sa cause dans la rue, le cite au tribunal de la populace, attroupe tous les voisins & récite la confession scandaleuse de *son homme*: les discussions de toute nature finissent par de grands coups de poings; & le soir on est raccommodé, quand l'un des deux a eu le visage couvert d'égratignures.

LA, tel homme enfoncé dans un galetas, ſe dérobe à la police & aux cent yeux de ſes argus, à-peu-près comme un inſecte imperceptible ſe dérobe aux forces réunies de l'optique.

Une famille entiere occupe une ſeule chambre, où l'on voit les quatre murailles, où les grabats ſont ſans rideaux, où les uſtenſiles de cuiſine roulent avec les vaſes de nuit. Les meubles en totalité ne valent pas vingt écus, & tous les trois mois les habitans changent de trou, parce qu'on les chaſſe faute de paiement du loyer. Ils errent ainſi, & promenent leurs miſérables meubles d'aſyle en aſyle: on ne voit point de ſouliers dans ces demeures; on n'entend le long des eſcaliers que le bruit des ſabots. Les enfans y ſont nuds & couchent pêle-mêle.

C'EST ce fauxbourg qui, le dimanche, peuple Vaugirard & ſes nombreux cabarets; car il faut que l'homme s'étourdiſſe ſur ſes maux: c'eſt lui ſur-tout qui remplit le fameux *ſallon des gueux*. Là, danſent ſans ſouliers & tournent ſans ceſſe, des hommes & des femmes

qui, au bout d'une heure, ſoulevent tant de pouſſiere, qu'à la fin on ne les apperçoit plus.

UNE rumeur épouvantable & confuſe, une odeur infecte, tout vous éloigne de ce ſallon horriblement peuplé, & où, dans des plaiſirs faits pour elle, la populace boit un vin auſſi déſagréable que tout le reſte.

Ce fauxbourg eſt entiérement déſert les fêtes & les dimanches. Mais quand Vaugirard eſt plein, ſon peuple reflue aux Porcherons & à la Courtille : on voit le lendemain devant les boutiques de marchands de vin, les tonneaux vuides, & par douzaine. Ce peuple boit pour huit jours.

IL eſt dans ce fauxbourg plus méchant, plus inflammable, plus querelleur & plus diſpoſé à la mutinerie, que dans les autres quartiers. La police craint de pouſſer à bout cette populace; on la ménage, parce qu'elle eſt capable de ſe porter aux plus grands excès.

CHAPITRE LXVII.

Le Marais.

Ici vous retrouvez du moins le ſiecle de Louis XIII, tant pour les mœurs que pour les opinions ſurannées. Le marais eſt au quartier brillant du Palais-Royal, ce que Vienne eſt à Londres. Là regne, non la miſere, mais l'amas complet de tous les vieux préjugés; les demi-fortunes s'y réfugient. Là ſe voient les vieillards grondeurs, ſombres, ennemis de toutes les idées nouvelles, & des conſeilleres bien impérieuſes y frondent, ſans ſavoir lire, les auteurs dont les noms parviennent juſqu'à elles: on y appelle, les philoſophes des *gens à brûler*. Si on a le malheur d'y ſouper, on n'y rencontre que des ſots, & l'on y cherche en vain ces hommes aimables qui ornent leurs idées du brillant de l'eſprit & du charme du ſentiment: tel homme aſſis dans un cercle eſt un fauteuil de plus qui embarraſſe un ſallon. On y voit des meubles antiques, qui ſemblent concentrer les préventions & les uſages ridicules.

LES jolies femmes même, qu'un aſtre fatal a reléguées dans ce triſte quartier, n'oſent recevoir d'autre monde que de vieux militaires ou de vieux robins, & le tout par décence; mais ce qu'il y a de curieux pour l'obſervateur, c'eſt que tous ces ſots réunis ſe déplaiſent & s'ennuient réciproquement. Ils n'apperçoivent que de loin la lumiere des arts; & réduits au Mercure de France (1), pour toute nourriture, ils ne connoiſſent rien au-delà.

SI cependant un homme d'eſprit, égaré par haſard dans ces faſtidieuſes ſociétés, s'aviſe de faire jaillir quelques étincelles, vous les verrez au bout d'une heure ſortir de leur lourde apathie & ſourire niaiſement au feu qui les étonne; mais les cartes bientôt prennent le deſſus, & ils n'apprendront que dans une année révolue, la nouvelle du lendemain.

J'AI peu vu ces maiſons preſque cloîtrées, où l'on ſe livre, faute d'amuſement, à l'éternelle

(1) Dans ces maiſons ce Mercure eſt mis ſur la dépenſe avec les balais, & ce compte regarde le portier.

occupation de battre & rebattre les cartes, pendant les plus belles heures du jour, & même dans les plus belles saisons de l'année.

Je ne blâme les goûts de personne; mais il y a dans ce canton de terribles douairieres, qui se sont incorporées aux coussins d'un fauteuil, & qui ne s'en détachent plus: souvent au milieu d'un jardin agréable qui invite à la promenade, on a beau regarder à travers les fenêtres la lumiere brillante qui dore les arbres, on a beau bâiller & puis prêter l'oreille aux chants des oiseaux, on a beau contempler d'un œil d'envie la porte, on vous fixe malgré vous sur un siege, & l'on vous oblige à filer ennuyeusement des cartes jusques bien avant dans la nuit; & vous ne pouvez pas plus jouir de la douce clarté de la lune que des rayons du soleil.

On ne m'y rattrapera plus. J'aime mieux relire nos longs romans, *l'Astrée*, *Clélie*, *Artamene*, pendant les longues soirées de l'hiver; je suivrai les mœurs, les vertus de l'antique chevalerie; je verrai passer sous mes regards nos bons aïeux, faisant l'amour un peu différemment

remment de nous ; mais ils étoient heureux à leur maniere, & ils savouroient plus l'amour dans leurs soupirs longuement prolongés aux pieds de l'inhumaine, que nous dans nos rapides jouissances. Avons-nous gagné en abrégeant ?

CHAPITRE LXVIII.

Portrait d'une dévote du Marais.

CETTE dévote au regard oblique, que vous vous figurez tenant toujours les yeux baissés, est à peine assise qu'elle a déjà tout vu, tout observé : elle vous a examiné de la tête aux pieds ; elle a deviné de plus, si vous teniez *pour la bonne cause ;* elle sait si les femmes qui l'environnent ont du rouge, si la hauteur de leur coëffure peut entrer dans le confessionnal : elle restera silencieuse, si dans le cercle elle apperçoit un profane ; elle n'ouvrira la bouche qu'en cas qu'elle puisse parler sans exposer ses paroles à la dérision *des impies ;* c'est ainsi qu'on appelle quiconque n'a pas un *directeur connu.*

Si ſa voiſine a une robe garnie avec une certaine élégance, tout-à-coup ſon front muet devient un ſermon contre le danger des parures ; elle ne répondra que par des monoſyllabes ſéveres au mondain ; mais elle jetera un regard de complaiſance ſur un petit rabat, & récompenſera ſon attention en lui adreſſant la parole.

Peu-a-peu elle s'échauffe, parle de l'horrible dépravation des autres quartiers, de l'irréligion qui marche le front levé dans le fauxbourg Saint-Germain, & de la damnation éternelle qui attend tous ceux qui n'entendent pas la meſſe aux capucins du marais.

CHAPITRE LXIX.

On bâtit de tous côtés.

Les trois états qui font aujourd'hui fortune dans Paris, ſont les banquiers, les notaires & les maçons, ou entrepreneurs de bâtimens. L'on n'a de l'argent que pour bâtir : des corps de logis immenſes ſortent de la terre, comme par

enchantement, & des quartiers nouveaux ne ſont compoſés que d'hôtels de la plus grande magnificence. La fureur pour la bâtiſſe eſt bien préférable à celle des tableaux, à celle des filles; elle imprime à la ville un air de grandeur & de majeſté.

L'ARCHITECTURE, depuis vingt années ſeulement, a repris un très-bon ſtyle, ſur-tout quant aux ornemens.

LE comte de Caylus a reſſuſcité parmi nous le goût grec, & nous avons enfin renoncé à nos formes gothiques. L'intérieur des maiſons eſt diſtribué avec une commodité charmante, abſolument inconnue à tous les peuples de la terre.

ON a régénéré deux arts preſque en même tems, la muſique & l'architecture: la peinture n'a point fait les mêmes progrès; la couleur de l'école françoiſe ſera toujours un peu fauſſe, ſoit que ce vice appartienne au climat, ſoit que le ton des maîtres s'oppoſe à cet égard à une plus grande perfection.

LES remparts ſe hériſſent d'édifices, qui ont

fait reculer les anciennes limites : de jolies maiſons s'élevent vers la chauſſée d'Antin, & vers la porte Saint-Antoine qu'on a abbatue. Il étoit queſtion de renverſer l'infernale Baſtille, mais ce monument odieux en tout ſens choque encore nos regards.

Il eſt écrit qu'on ne pourra jamais achever le Louvre. Depuis trente années on y travaille, mais avec une lenteur qui atteſte que les fonds manquent. Le prince de Condé à dépenſé douze million pour ſon palais Bourbon, & les échaffauds du Louvre ont pourri ſur pied.

L'Hôtel-Dieu n'a rien gagné à ſon incendie, non plus que le Palais. Le dôme ou la coupole de l'égliſe de Sainte-Genevieve s'écroulera-t-il ſur nos têtes, ou bien bravera-t-il, ſur une baſe inébranlable, les clameurs & les alarmes de M. Patte ? Il a annoncé le danger, n'eſt-il qu'imaginaire ? S'il arrivoit, il ne nous reſteroit donc que la majeſtueuſe façade de ce monument ; morceau qui mérite les plus grands éloges.

On va procurer aux particuliers de l'eau,

comme à Londres, par le moyen d'une pompe à feu.

ON ne ſauroit diſconvenir que pluſieurs incendies n'aient été utiles à l'embelliſſement de la ville.

QUAND les déſaſtres qu'occaſione la fureur ſoudaine des élémens, ne laiſſent plus que les traces de leur paſſage, le génie réparateur accourt, fixe l'œil ſur les débris fumans; & le pied ſur les ruines, médite la reconſtruction des monumens diſparus, ou plutôt il les conçoit ſur des plans nouveaux, & plus majeſtueux que ceux qui exiſtoient.

AINSI, par une marche conſtante dans la Nature, tout ce qu'il y a de grand ne s'eſt fait qu'à la ſuite des accidens; & l'on peut dire, c'eſt le mal qui engendre le bien.

EN effet, l'homme ſemble attendre le renverſement des plus minces édifices, pour y porter enfin la main: le courroux des élémens eſt le ſignal qui l'avertit de ſa force & de ſa puiſſance.

SANS les coups du tems & la rage des incendies, les maſſes difformes de la barbarie la plus révoltante, régneroient encore dans nos villes ; & nous n'avons appris à élever, à ennoblir notre imagination, que quand, au milieu d'une place déſerte, nous n'avons perdu l'aſpect des objets gothiques & de mauvais goût, avec leſquels nous étions familiariſés.

C'EST quand les flammes ont dévoré, que l'on voit paroître la main hardie & créatrice : elle ſemble timide & inanimée devant ces antiques maſures, que l'habitude ſuperſtitieuſe reſpecte, & l'on diroit qu'il lui en coûte plus pour enlever de miſérables décombres, que pour édifier les monumens les plus ſuperbes.

L'EMBRASEMENT du Palais, qui a été ſi funeſte, & qui pouvoit l'être à un point qui effraie l'imagination, ordonneroit aujourd'hui une autre forme au temple de la juſtice. Dépoſitaire des annales & des archives de la nation, ſanctuaire des loix, ſiege des aſſemblées les plus auguſtes, cet édifice devroit avoir ce caractere de majeſté, de grandeur, qui annonce tout-à-coup à l'œil des citoyens, que là ſont les

juges ; les défenseurs, les oracles des droits du peuple.

Le moral de l'homme, par un lien inconnu, tient au physique des objets ; & si les Rois ont soin d'étendre autour d'eux une enceinte immense, de s'environner d'un grand appareil ; si les prêtres ont appellé les adorateurs de la divinité dans des temples où regne une obscurité sombre & majestueuse, ce qu'il y a de plus auguste sur la terre, après le séjour où l'homme se prosterne devant Dieu, c'est le lieu où la Justice, sous un glaive nud, tient en respect l'homme puissant & rassure le foible.

Le front d'un semblable édifice, imposant & grave par tous ses attributs, devroit parler de maniere que le coupable pâlit en montant les degrés qui le conduiront au tribunal où l'attend la vengeance des loix. Et pourquoi le temple où elles regnent, ne rappelleroit-il pas à tous les Magistrats qu'ils entrent dans un sanctuaire où ils doivent déposer les passions humaines, prendre une ame élevée & digne des fonctions redoutables qu'ils vont exercer ?

On n'a rien fait de tout cela. On a suivi la

forme irréguliere, petite & miſquine, qui annonçoit plutôt l'antre de la chicane, que le temple de la juſtice. On n'a point voulu ennoblir le ſanctuaire des loix.

CHAPITRE LXX.

Ameublemens.

QUAND une maiſon eſt bâtie, rien n'eſt fait encore ; on n'eſt pas au quart de la dépenſe ; arrive le menuiſier, le tapiſſier, le peintre, le doreur, le ſculpteur, l'ébéniſte, &c. Il faut enſuite des glaces & poſer des ſonnettes par-tout ; le dedans occupe trois fois plus de tems que la conſtruction de l'hôtel ; les antichambres, les eſcaliers dérobés, les dégagemens, les commodités, tout cela eſt à l'infini.

ON a donné aux ameublemens une magnificence ſurabondante & déplacée ; un lit ſuperbe qui a l'air d'un trône, une ſalle à manger ciſelée, des chenets travaillés comme un bijou, une toilette d'or & de dentelles, ſont aſſurément d'une oſtentation puérile. Je ſais

qu'un palais où l'on ne voit que glaces, or & azur, m'attriſte puiſſamment.

On place enſuite en ſentinelle le Suiſſe, qui repouſſe ceux qui ne ſont ni veloutés, ni dorés. Il eſt mis là encore pour écarter les hommes dont le mérite fait tout le patrimoine.

La magnificence de la nation eſt toute dans l'intérieur des maiſons : le Louvre n'eſt pas achevé, & ne le ſera jamais. On a bâti ſi cents hôtels, dont le dedans ſemble l'ouvrage des fées ; car l'imagination ne va guere au-delà d'un luxe auſſi recherché ; mais en même tems, gardez-vous bien de chercher ailleurs rien de grand, rien pour le public, rien pour ſes plaiſirs, ou même pour ſes beſoins. Ne cherchez pas des bains, un hôpital vaſte & ordonné, des réſervoirs, des galeries, des promenades couvertes, des ſalles de ſpectacle, dignes des pieces qu'on y repréſente ; n'y cherchez pas de ces commodités qui entretiennent la ſanté & la joie, ou qui les font naître : un luxe particulier & clandeſtin fait toute la jouiſſance des riches, mais non leur félicité.

Tel homme à ſon aiſe, qui n'a ni enfans

ni neveux, a la folie de courir tous les jours dans ces hôtels, chez des Seigneurs qui le regardent à peine; il paſſe ſa vie à frapper aux portes, à jouer le complaiſant, & cela pour dîner une fois la ſemaine dans le palais de l'orgueil, entre l'étiquette & l'ennui. Il eſt bon d'entrer dans ces hôtels pour en voir l'ameublement; mais ſi l'on veut en courtiſer le maître, on ſe dévoue à une vie triſte, uniforme & déſagréable.

CHAPITRE LXXI.

Abbés.

PARIS eſt rempli d'abbés, clercs tonſurés, qui ne ſervent ni l'égliſe, ni l'état, qui vivent dans l'oiſiveté la plus ſuivie, & qui ne font que des inutilités & des fadaiſes.

ROBINSON CRUSOÉ dit qu'on gâte ſouvent un excellent corps de crocheteur, en maſquant d'un habit eccléſiaſtique ſes membres ſouples & nerveux. Mais c'eſt un ſauvage qui parle.

DANS plusieurs maisons, on trouve un abbé à qui l'on donne le nom d'*ami*, & qui n'est qu'un honnête valet, qui commande la livrée; il est le complaisant soumis de madame, assiste à sa toilette, surveille la maison, & dirige au-dehors les affaires de *Monsieur*. Ces personnages à rabat se rendent plus ou moins utiles, carressent leur protecteur pendant plusieurs années, afin d'être mis sur la feuille.

ILS y parviennent, & en attendant ils jouissent d'une bonne table, & des petits avantages qui se rencontrent toujours dans une maison opulente.

LA femme de chambre leur dit tout ce qui se passe; ils sont instruits des secrets du maître, de la maîtresse & des valets.

ENSUITE viennent les précepteurs, qui sont aussi des abbés. Dans les maisons de quelqu'importance, on ne les distingue guere des domestiques. Pendant le cours de l'éducation, on les ménage un peu : dès qu'elle est finie, on leur donne une pension modique, ou on leur fait avoir un bénéfice; puis on les con-

gédie. Le peu d'eſtime qu'on leur accorde, eſt cauſe qu'ils négligent leurs éleves ; mais comment s'eſt-on imaginé qu'un mercenaire, pour douze cents francs par an, vous formera un homme, tandis qu'il a là la tache la plus difficile & la plus incertaine ? D'ailleurs, *nemo dat quod non habet ;* il n'y a qu'un homme ſupérieur qui puiſſe réellement donner des ſentimens à un autre être, & réformer ſon ingrate ou perverſe nature.

On voit ſous le nom d'abbés, beaucoup de petits houſſards, ſans rabat ni calotte, avec un petit habit à la Pruſſienne, des boutons d'or, & chapeau ſous le bras, étaler une friſure impertinente & des airs efféminés. Piliers de ſpectacles & de cafés, ou mauvais compilateurs de futiles brochures, ou faiſeurs d'extraits ſatyriques, on ſe demande comment ils appartiennent à l'égliſe ; car on ne devroit appeller eccléſiaſtiques, que ceux qui ſervent les autels. Ils n'en uſurpent pas moins ce nom, parce que de tems en tems ils en portent l'habit.

Au grand ſcandale de la religion, tout cela ſe ſouffre ; & pourquoi ? Je n'en ſais rien.

Prend l'habit eccléſiaſtique qui veut, & même ſans tonſure.

On ne leur permettoit pas, il y a vingt-cinq ans, d'aller voir des Laïs; la courtiſanne qui les dénonçoit au Commiſſaire, avoit cinquante francs, qui lui étoient payés par *****. Cette odieuſe inquiſition, qui réuniſſoit le double vice de la perfidie & du ſcandale, a ceſſé.

CHAPITRE LXXII.

Évêques.

Les évêques violent facilement & ſans remords la loi de la réſidance, en quittant le poſte qui leur eſt aſſigné par les canons. L'ennui les chaſſe de leurs dioceſes, qu'ils regardent comme un exil : ils viennent preſque tous à Paris, pour y jouir de leurs richeſſes; &, mêlés dans la foule, y trouver cette liberté qu'ils n'ont pas dans le ſéjour où la bienſéance les force à la gêne de la repréſentation.

On leur en fait un crime : mais à quoi ſer-

viroit l'opulence, ſi elle n'ouvroit à chacun la carriere de ſes goûts ? Remettez-les à la fortune des apôtres, & vous les verrez ſédentaires. On dira, comment le paſteur quitte-t-il ſon troupeau ? Cette vieille image ne forme plus aucun ſens ; rien n'eſt d'un poids ſi leſte que la charge paſtorale. Les maîtres de la morale n'enſeignent point la morale ; ils bravent les anathêmes des anciens conciles, & conſomment dans l'oiſiveté & les délices de la capitale, des biens qui leur ont été confiés pour le ſoulagement de leurs ouailles infortunées. Mais toutes ces expreſſions, encore un coup, ſont devenues gothiques.

L'AMBITION, qui s'alimente par ce qu'elle a déjà obtenu, les pouſſe à la cour & dans les bureaux des Miniſtres ; là, ils attendent le fruit de leurs intrigues & de leurs complaiſances, & ils tentent de porter ſourdement la main à l'adminiſtration.

ILS travaillent inceſſamment derriere la tapiſſerie, & reſtent ſans effroi au milieu de la nouvelle Babylone, non moins criminelle que celle qui enflamma jadis le zele des prophetes.

AINSI le ſacerdoce a des occupations purement terreſtres, & ſonge peu à entretenir la pure morale, & à donner l'exemple de l'infatigable charité, dite apoſtolique.

DÈS le ſeizieme ſiecle, on adreſſoit de pareils reproches, & de plus vifs encore, aux Peres du concile de Trente. " Les égliſes ſe „ plaignent qu'elles ſont deſtituées de la pré„ ſence de leurs époux, dont pluſieurs ſe com„ portent mal à leur égard, & plutôt comme „ des voleurs qui ne les voient qu'en paſſant, „ pour prendre leurs biens & s'en aller, que „ comme des peres & paſteurs qui doivent „ demeurer avec elles pour les nourrir, les „ conduire & les conſoler „.

MAIS on a remarqué que les évêques qui accompliſſent inviolablement la loi de la réſidance (ce qui forme le petit nombre), avoient une piété minutieuſe, inquiete, turbulente, toujours prête à dégénérer en fanatiſme, qu'ils vexoient les habitans de leur dioceſe, par un zele aveugle & inconſidéré, tandis que les autres non-réſidans avoient des lumieres, de la tolérance, aimoient la paix, & ne perſécutoient

perſonne ; de ſorte que tout le mal peut-être qui réſulte de leur éloignement, c'eſt que l'argent qui leur vient des provinces, ne ſe conſomme pas dans le ſein des provinces mêmes.

Ils publient de tems en tems des mandemens, ouvrages de leurs ſecretaires. Le ſtyle & les idées en ſont preſcrits d'avance. Le meilleur mot de Piron eſt celui-ci : *Avez-vous lu mon mandement*, lui dit un évêque ? --- *Oui, Monſeigneur, & vous* ?

CHAPITRE LXXIII.

Succeſſion des modes.

POUR voir la ſucceſſion des modes, il n'eſt pas beſoin de s'attacher aux militaires, aux financiers, aux hommes de robe ; il ſuffit de comparer en portraits la ſuite des évêques. Les premiers ont dans l'extérieur la ſimplicité évangélique, & la gravité de leur miniſtere ; au ſecond âge, le viſage auſtere, l'ample barbe, l'habit groſſier, ont déjà diſparu ; au troiſieme, les évêques n'offrent plus qu'un air riant, des cheveux

cheveux qui flottent avec élégance, une parure recherchée : voyez un de nos prélats peint au fallon, il a des joues couleur de rose, des levres purpurines, des yeux qui vous carressent ; un jeune prélat est presque une beauté.

CHAPITRE LXXIV.

Notaires.

Les notaires sont devenus de véritables protées dans les affaires : ils font plier la coutume, les loix, les contrats précédens aux intérêts de leurs parties. Remueurs d'argent, agioteurs, ils étudient tous les moyens d'emprunter à ceux-ci, de prêter à ceux-là. Ils sont intéressés dans tous les prêts un peu considérables ; leurs fortunes sont rapides, & à trente-cinq ans, on les voit riches, abandonner leurs études, & vendre leurs charges, dont le prix a triplé depuis dix années.

Courtiers officieux des opérations de finance, ils ont des prête-noms pour reproduire les especes, selon les offres qui se pré-

ſentent ; ils ſont devenus précieux au miniſtere, parce qu'ils diſpoſent les particuliers à prêter leur argent au Roi ; ils ont même un bénéfice dans chaque emprunt.

Beaucoup plus financiers que juriſconſultes, ils ſavent ſe gliſſer à travers les entraves de la loi, l'annullent ou la modifient ; ils évitent par ce moyen beaucoup de procès à la génération actuelle, mais pour en préparer ſans doute à la génération ſuivante.

Les Magiſtrats ſont exceſſivement jaloux de leur crédit & de leur opulence, & furieux ſur-tout de ce qu'ils rétréciſſent l'empire de la chicane ; avec leurs tranſactions, ils tranchent en effet une foule de diſcuſſions embrouillées, qui ſeroient fort avantageuſes à la rapine des gens de palais.

Les notaires, ſous leur robe, forment un corps ſéparé & étranger à la robe, qui en général les déteſte. Leur influence doit s'étendre encore plus loin, vu le mouvement incroyable que l'on imprime de nos jours à l'argent ; les maximes de la vieille probité ſur les dépôts, ſont parfaitement miſes en oubli.

Je ne parle pas de leurs actes, qui deviennent d'une cherté affreuſe, parce qu'on ne laiſſe pas que d'avoir le droit de les marchander & de faire ſon prix d'avance.

Ils font quelquefois banqueroute, ainſi que les marchands. Mais la banqueroute d'un notaire devroit être très-ſoigneuſement examinée, à raiſon de la confiance qu'on leur accorde, & qu'on eſt forcé de leur accorder.

Les notaires traitent leurs clercs avec un peu de morgue, oubliant que ceux-ci deviendront dans peu leurs confreres.

On rapporte qu'un notaire diſoit, qu'il faudroit que tous les clercs de Paris fuſſent *bâtards*, *athées & eunuques*; bâtards, ils n'auroient pas de parens; athées, ils n'iroient pas à la meſſe; eunuques, ils n'iroient point voir de filles; par conſéquent point de prétexte pour ſortir, & tout ce tems (ſelon lui ſi mal employé au-dehors) tourneroit au profit de l'étude.

Le métier eſt devenu ſi bon, que depuis le premier bourgeois juſqu'au dernier, c'eſt à qui

enfermera ſon enfant dans l'étude d'un notaire. D'un coup de pied ſur le pavé, on fait ſortir un régiment de clercs.

Les moindres places ſont avidement courues ; plus de quatre mille jeunes gens aſpirent à acheter cette charge, & il n'y en a que *cent treize à vendre*. La concurrence les fait hauſſer à chaque mutation, les mutations deviennent rapides. On étoit autrefois notaire pendant quarante années ; aujourd'hui, au bout de huit ans, on a amaſſé de quoi jouir, & la fortune eſt faite. Le public a payé l'opulence précoce de ces notaires encore imberbes.

Quand un moribond fait ſon teſtament, il n'a pas la conſolation de parler à des vieillards qui doivent bientôt le ſuivre : médecins, notaires, tous lui préſentent de jeunes viſages, & il ſent plus de regret à mourir.

Les notaires, il y a cinquante ans, faiſoient payer le dépôt d'argent ; aujourd'hui ils l'empruntent à ſix pour cent. Le prix exceſſif des charges cauſera quelque révolution dans ce corps ſorti de ſes limites, & que le luxe de l'opulence perdra.

Ils commencent ainsi tous leurs actes : *pardevant les conseillers - notaires*, &c. ; & il n'y en a jamais qu'un qui reçoit l'acte ; l'autre signe sans lire, dès qu'il voit la signature de son confrere ; ainsi, un seul homme atteste un fait, & dicte une loi de famille très-importante. Quand on met ensuite *deniers nombrés & délivrés*, c'est le plus souvent une fiction ; *fait & signé en l'étude*, autre fiction. La plupart des parties signent dans leur hôtel.

CHAPITRE LXXV.

Échevins.

Un bourgeois est au terme de la gloire, quand il devient échevin ; il est rassasié d'honneur, quand il voit une rue porter son propre nom.

La fatuité est le rôle habituel de tous les hommes opulens ; les courtisans, les évêques, les abbés, les hommes de robe & de finance, & les échevins, ne different que par des nuances ; au fond, c'est la fatuité en présence de

leurs inférieurs ; mais la morgue la plus risible est assurément celle d'un échevin.

Il faut être né à Paris, pour pouvoir parvenir à l'échevinage : on commence par être dizenier, quartenier. On a supprimé à l'hôtel-de-ville le feu d'artifice, mais non les festins. Tout le corps de ville tient invinciblement à l'ancien usage des banquets.

L'AUTORITÉ municipale est nulle. Le prévôt des marchands, le procureur du Roi, les échevins, ont des places lucratives, honorifiques ; mais ce sont des fantômes du côté du pouvoir. Tout est entre les mains de la police, jusqu'à l'approvisionnement de la ville ; de sorte qu'elle n'a plus, dans ses propres & anciens magistrats municipaux, le principe de sa sûreté, & le gage de sa subsistance ; perte immense, & à laquelle le Parisien ne songe seulement pas.

L'HÔTEL-DE-VILLE n'a donc rien à voir sur l'approvisionnement d'une ville où l'on consomme dans un jour, ce que d'autres villes consomme en une année ; d'une ville environnée de villes du troisieme ordre, & de villages peuplés comme des villes de province.

LE Parisien ne réfléchit pas que le même moyen qui lui apporte la subsistance, pourroit la lui enlever avec la même facilité, & sans qu'il en fût même informé.

LA police municipale veille à la réparation des ponts & des quais, à l'entretien des fontaines publiques, à la direction des fêtes & réjouissances publiques. Elle a perdu ses autres privileges ; & ce qu'on appelle l'hôtel-de-ville, est devenu, pour ainsi dire, un objet de dérision, tant ce corps est étranger aux citoyens. Ils ne le connoissent plus, que sous le rapport d'un lieu où l'on paie les rentes perpétuelles & viageres, & où les criminels montent avant d'aller au supplice, pour y faire leur testament de mort.

QUELLE distance du gouverneur de Paris, au lord maire de la cité de Londres! Le gouverneur paroît de tems en tems avec de beaux carrosses, une suite de valets loués pour porter sa livrée, & il jette à la populace (mais avec une grande modération) des pieces de douze sols. Le lendemain de cette vaine représentation, il entre dans la nullité la plus absolue.

LE prévôt des marchands fait lever la capitation, & il n'eſt guere connu que par l'exercice de cette impoſition, tout à la fois meſquine, onéreuſe & aviliſſante.

LE procureur du Roi fait lever la main aux membres des différentes communautés, & tire d'elles beaucoup d'argent. On voit un ſavetier qui fait ſerment devant lui, *d'être fidele au Roi, & aux loix de l'Etat :* & le ſavetier, tout étourdi de ces grands mots, paie le procureur du Roi, pour la peine qu'il a priſe d'écouter ſon ſerment.

LES échevins tuméfiés du poids de leur grandeur, & dont les noms attachés ſur le marbre des monumens publics, doivent éternellement figurer au-deſſous du nom des Rois régnans, ſont jaloux de tranſmettre leurs traits à la poſtérité. Ils font en conſéquence peindre leur figure & leur perruque dans de grands tableaux. On les y voit en robe rouge, agenouillés devant le Monarque.

ON peut contempler dans l'hôtel-de-ville les inutiles portraits de tous ces échevins de

Paris en *Badaudois ;* mais l'on y chercheroit vainement le portrait de l'homme utile, qui a imaginé le flottage du bois. J'aimerois néanmoins tout autant connoître ſon nom & ſa figure, que celle de Jérôme Bignon.

L'ÉCHEVINAGE donne la nobleſſe ; on s'en moque amplement, parce qu'elle eſt de nouvelle date : mais elle me paroît préférable à celle que l'on achete comme un meuble. Ces repréſentans de la cité pourront un jour, dans certaines circonſtances que le tems amene, faire entendre comme autrefois, une voix patriotique ; mais un *ſecretaire du Roi* ne ſera jamais bon à rien.

CHAPITRE LXXVI.

Avocats.

LUCIEN nous peint quelque part un homme qui va réciter ſa cauſe à un avocat : celui-ci écoute froidement ; il eſt d'abord incertain, chancelant, dans un état douteux, inhabile à ſe décider, à-peu-près comme *l'âne de l'école.*

Vous croyez qu'il ne pourra ſortir de cette indifférence où le tient un cas vraiment problématique. Le conſultant tire une bourſe, alors l'équilibre ceſſe dans l'entendement du patron. Il conçoit, il s'échauffe, il découvre de nouvelles lumieres. Sa volonté eſt toute entiere de votre bord; il apperçoit une vérité inconteſtable, pour laquelle il va écrire ſix mois, & s'enrhumer dix fois; il épouſe avec chaleur cette même cauſe qu'il ne voyoit qu'avec indifférence.

TEL eſt l'avocat de Paris; l'incertitude des loix l'a rendu pyrrhonien ſur l'iſſue de tous les procès, & il entreprend tous ceux qui ſe préſentent: celui qui l'aborde le premier, détermine la ſérie de ſes raiſonnemens, & commande à ſon éloquence.

UNE légere teinte de pédantiſme, toujours inſéparable de la robe, le place entre l'homme de lettres, & un profeſſeur de l'univerſité.

EN général, tous les corps en France ſont en arriere de leur ſiecle. Le corps des avocats mérite, plus que tout autre, ce reproche: ils

tiennent à des formules biſarres ; & ce corps qui ſe dit libre, eſt aſſervi à une foule de préjugés. Elevez quelques doutes ſur l'infaillibilité du *droit Romain*, & un torrent de paroles ſans idées, vont étouffer votre timide objection.

Les avocats de Paris ſont ennemis nés des gens de lettres ; parce que ceux-ci, plus philoſophes, remontent aux principes, & tendent à ſimplifier toutes les queſtions ; & que d'ailleurs ils immolent toutes les autorités des vieux livres à l'autorité de la raiſon.

Comme en général les avocats écrivent fort mal, qu'ils ſurchargent leur ſtyle d'une foule de mots inutiles, dans l'habitude où ils ſont de trop parler, & ſur-tout de parler à vuide, on les a vus très-jaloux des plumes un peu diſtinguées, & ils l'ont fait ſentir à M. Linguet.

Je voudrois pouvoir diſſimuler qu'ils ſont dévorés entr'eux d'une jalouſie ardente, & plus forte encore, que celle qui anime les gens de lettres. Les écrivains ſe battent pour la gloire ; les avocats ſe battent pour la gloire & pour la ſoupe.

RAREMENT ſavent-ils imprimer à leur cauſe cet intérêt qui détermine l'attention générale ; il leur manque l'éloquence. Il eſt vrai qu'elle devient inutile, dans des cauſes vulgaires ou obſcures : en ce cas, qu'ils ſe renferment dans le métier de juriſconſultes, & qu'ils n'aſpirent pas au titre d'orateurs, ainſi qu'ils en ont la prétention ſecrete, ou plutôt indiſcrete.

IL n'y a rien de plus ennuyeux que tel avocat célebre, quand on n'a plus beſoin de ſa juriſprudence.

LES factums d'avocats ſont ordinairement des ouvrages remplis d'invectives groſſieres : on ne fait plus d'attention à ces groſſes injures, parce qu'on ſait que des injures d'avocats ne ſont pas des raiſons ; & ne prouvent rien.

ILS ont occaſionné toutes les fougues & tous les malheurs du célebre Linguet, en le rayant de leur tableau. Ne devoient-ils pas, en faveur de ſes talens, l'abſoudre, au lieu de l'irriter en lui enlevant ſon état ? Ils ont fait grace à des confreres beaucoup plus coupables ; mais l'hypocrite eſt lâche, & il ſe ſauve. L'homme

passionné se livre à son feu, & il se perd. Je regretterai avec tous les hommes justes & impartiaux, de n'avoir pas entendu plus long-tems la voix du seul orateur que le barreau possédoit; & son exclusion, sa radiation, feront une tache éternelle pour l'*ordre*.

La bigarrure des loix & la variété des coutumes, font que l'avocat le plus savant devient un ignare, dès qu'ils se trouve en Gascogne ou en Normandie. Il perd à Vernon un procès qu'il auroit gagné à Poissy. Prenez le plus habile pour la consultation & la plaidoierie; eh bien! Il sera obligé d'avoir son avocat & son procureur, si on lui intente un procès dans le ressort de la plupart des autres Parlemens.

CHAPITRE LXXVII.

Banquiers.

Les viremens & reviremens, les déplacemens, les emprunts multipliés, la manutention de la banque, ont remplacé, depuis plus

d'un demi-ſiecle, les projets d'une légiſlation ſage, raiſonnée & circonſpecte. On n'a plus beſoin que de calculateurs : l'adminiſtration devient un agiotage perpétuel. Les banquiers ſont les dominateurs de la France ; il font venir & diſparoître l'argent ; ils l'appellent du bout de l'Europe, & puis le rendent inviſible. Magiciens dangereux, coſmopolites hardis, qu'elle ſera la ſuite de ce jeu ſouple & effrayant, qui rend l'or ſemblable au vif-argent, & peut diſſoudre la fortune des Etats en un tour de main ?

C'EST un remede auſſi incompréhenſible que le mal : cependant la circulation rapide donne du moins une apparence de vie ; & c'eſt toujours beaucoup, ſi cette illuſion ſe prolonge ; mais elle nous ſemble toucher bientôt à ſon terme.

IL y a des *billets noirs*, papier-monnoie, qui nous annoncent un ſyſtême à-peu-près ſemblable à celui de Laws : s'il doit venir, qu'il vienne le plutôt poſſible ; pourquoi attendre à la derniere extrémité ? Il auroit peut-être fallu commencer par-là, & ſe modeler ſur la banque de Londres ; mais ce n'eſt pas la richeſſe

du peuple que l'on cherche, c'eſt celle du Monarque; il englobe tout, & repréſente tout.

C'EST à l'aide des banquiers, & par leur intervention, que ſe font ces emprunts & ces aliénations des revenus publics. Ces facilités ruineuſes donnent lieu à des entrepriſes exceſſivement coûteuſes, & qui, bien conſidérées, ne ſont que des ſacrifices du préſent, pour un avenir incertain. On a pompé l'argent juſques dans les tuyaux capillaires; mais il n'eſt pas bon que les tuyaux capillaires ſoient deſſéchés. Quoi! faire remonter inceſſamment l'argent vers le trône! Les particuliers n'en ont-ils plus beſoin pour alimenter le commerce, l'induſtrie & les arts? Pourquoi toute la maſſe d'eſpeces monnoyées dans une ſeule main?

LA politique, qui, au lieu d'être journaliere, ſe jette dans un tems qui n'exiſte pas encore, eſt une politique fautive, parce qu'il eſt impoſſible au génie le plus profond, de calculer les événemens futurs; parce que le champ des révolutions étranges eſt immenſe; parce que la guerre eſt un mal préſent & affreux, tandis que le bien qui en peut réſulter eſt évidemment éloigné & incertain.

CE n'eſt pas que la dette nationale doive effrayer l'œil de l'homme d'état : car l'emprunt en lui-même n'eſt point un mal. Mais c'eſt l'application de ces fonds précieux à une guerre abſorbante, comme l'élément qui la porte, ou à des édifices d'une pompe ſtérile, ou à des efforts ſuperflus, &c., qui fait le mal, & un mal irréparable.

ASPIRER des ſommes effrayantes, pour les jetter enſuite dans l'océan ! Quel eſt donc ce nouveau calcul, & pourquoi des moyens ingénieux, vaſtes & habiles, ſont-ils ſéparés du but ou de l'emploi, par un abyme où l'on ne découvre rien ? Sans une communication intime & éclairée, entre les moyens & l'emploi, les ſuccès mêmes peuvent devenir ſemblables à des pertes, &c, &c, &c.

MAIS les cures palliatives ſont peut-être les ſeules qui conviennent à un Etat infecté de vices anciens, & peu propres à recevoir une entiere guériſon. Les maux précédens interdiſent des plans ſages, ſur-tout lorſque la nation ſe prête au délire. C'eſt un axiome reçu, *que la victoire eſt à celui qui aura le dernier écu.*

Comment

Comment après cela renoncer au jeu de la banque ?

SULLY, économe ſévere, embraſſant l'avenir, comme le préſent, ne faiſoit point de cas de ces banques de crédit. Il regardoit le beſoin d'emprunter comme un beſoin dangereux, & l'opulence qui en réſultoit comme factice. Il auroit l'air aujourd'hui d'un vrai pédagogue, & le fauxbourg Saint-Honoré le ſiffleroit en chorus. Les Villeroy & les Jeannin, qui lui ſuccéderent, brouillerent tout ſon travail. Ils furent des hommes de finance, & prouverent que les hommes de ce nom ne ſont pas des hommes d'Etat.

ON ne veut donner à ces réflexions rien d'amer ni de ſatyrique ; c'eſt au tems à prouver ſi la banque ſeroit devenue par haſard la ſauvegarde de l'Etat, & le principe réel de ſes forces. En fait d'adminiſtration, les moyens les plus décriés par les ſimples ſpéculateurs, peuvent, à l'appui des circonſtances & de la pente générale, devenir les meilleurs. Nous embraſſons le doute ; car il ſeroit téméraire aujourd'hui d'affirmer pour ou contre. Les banquiers tien-

nent le gouvernail ; laiſſons leur faire la manœuvre, puiſqu'elle eſt déjà fort avancée ; & puiſſent-ils nous conduire à bon port !

CHAPITRE LXXVIII.

Médecins.

SI Moliere revenoit au monde, il ne reconnoîtroit plus un ſeul de ſes médecins : où ſont-ils les *Guenaud*, montés ſur une mule ? Où ſont MM. *Purgon* & *Diafoirus ?* Au lieu d'un homme grave, au front ſévere & pâle, ayant une marche méthodique, peſant ſes paroles & grondant quand on n'a point obſervé ſes ordonnances, il appercevroit un agréable, parlant de tout autre choſe que de la médecine, ſouvent étendant une main blanche, jettant une dentelle avec ſymmétrie, parlant par ſaillies, & jaloux d'étaler au doigt un gros brillant.

S'IL tâte le pouls, c'eſt avec une grace particuliere ; il trouve par-tout la ſanté ; il ne voit jamais de danger. Au lit d'un moribond, il a l'air de l'eſpérance ; il diſtribue des paroles

consolantes, part, plaisante encore sur l'escalier; & dans la nuit même, la mort emporte son malade.

QUAND un médecin tue dix mercenaires par ignorance ou par indifférence, il ne s'en afflige pas; mais si un homme en place meurt entre ses mains, il en devient inconsolable; & pendant quinze jours, il a l'air de demander grace à tous ceux qu'il rencontre.

Passez-moi l'émétique, je vous passerai le séné, a dit le bon Moliere: telle est encore de nos jours, la politique des membres de la faculté.

UN certain nombre de médecins se sont partagés, pour ainsi dire, les malades de la capitale. Quand l'un d'eux a commis une faute grave dans le traitement, comme son confrere tombera dans le même cas, la faute homicide est passée sous silence, palliée, justifiée même; aucun n'ose contredire les ordonnances du confrere, & le malade meurt au milieu de dix médecins, qui voient très-bien ce qu'il faudroit faire pour le sauver; mais qui, *par esprit de*

corps, laiſſent le premier appellé achever dans toutes les regles ſon méthodique aſſaſſinat.

Les complices diſcrets retrouvent en tems & lieu la même condeſcendance ; ils donnent pour excuſe l'incertitude de l'art, la maniere aveugle dont le plus habile procede ; mais pourquoi, avec ces notions, ſe renferment-ils opiniâtrement dans une routine meurtriere, dont ils ne veulent pas ſortir ? Pourquoi s'oppoſent-ils avec fureur à tout ce qui ſimplifie l'art ? Pourquoi, enivrés de leur doctrine homicide, ne changent-ils point leur ancienne & déteſtable pratique, lorſque leur propre expérience leur en a démontré l'inſuffiſance & le danger.

C'est qu'ils veulent traiter la médecine d'une maniere tout à la fois obſcure & lucrative : faire des viſites nombreuſes, ne rendre compte de rien, ne point communiquer avec tout *profane*, & s'envelopper dans leurs theſes barbares, ouvrage des ſiecles les plus oppoſés à la ſaine phyſique.

La ſéparation qu'ils ont établie entre celui

qui écrit l'ordonance, & celui qui compose le remede, est déja un préjugé bien défavorable pour la guérison ; ils se refusent de même à l'analyse chymique des médicamens ; & n'ayant aucune idée nette sur l'étrange composition & décomposition de toutes ces drogues, ils n'en mettent pas moins en usage ces poisons terribles, qui sortent de la boutique des apothicaires ; de sorte que le malade a deux fléaux à combattre ; l'ordonnateur audacieux, & le manipulateur infidele.

La médecine est donc de nos jours un charlatanisme hardi & accrédité, dont ceux qui l'exercent sentent le vuide, l'incertitude & la confusion ; mais qu'ils n'abandonnent pas pour cela, parce que ce charlatanisme produit de l'argent.

La faculté de médecine traîne encore dans notre siecle les préjugés & les erreurs des siecles les plus barbares. Tandis que la physique a fait des progrès qui ne lui sont pas dus, elle semble se complaire dans les ténébres épaisses de ses vieilles formules, & craindre les traits de lumière, qui décomposeroient tout-à-coup,

ce fantôme qui en impoſe à la crédulité humaine.

LES médecins, grace à Moliere & à d'autres écrivains, ennemis de ces impoſteurs fourrés, ont reçu tant de ſarcaſmes, qu'ils ont renoncé enfin à la coutume de ſaigner un pauvre homme vingt-cinq fois, comme ils faiſoient encore il y a trente ans. A force de les ridiculiſer ſur leurs autres pratiques meurtrieres, on les obligera peut-être à ſuivre la méthode d'Hypocrate, qui ne preſcrivoit preſque aucun remede, mais étudoit la Nature, & ne lui ôtoit rien de ſes reſſources.

COMBIEN les médecins ne doivent-ils pas aux empiriques! Tandis qu'ils ſe conſument en ſyſtêmes, ceux-ci, par la tradition & l'expérience, ont des remedes qui, en guériſſant, déconcertent la vaine érudition des facultés.

ILS ont láché le pied devant le défi ſolemnel que leur a porté le docteur *Meſmer*. Après ce refus, ils auront du moins la pudeur de garder le ſilence, ſur les opérations inconnues de leur adverſaire, & d'attendre du tems, ce

qu'il doit prononcer à cet égard. Mais qu'elle que ſoit l'iſſue, ils auront toujours à ſe reprocher de n'avoir pas été au-devant d'une découverte utile, ou de n'avoir pas démontré l'erreur, lorſque le cri général les y invitoit; & lorſque leurs invectives, leur emportement, & leur fureur contre l'auteur de la découverte, exigeoient une ſorte de juſtification publique.

Ils ont mieux aimé perſécuter un de leurs confreres, qui leur diſoit modeſtement; *j'ai vu, examinons : nous ne ſavons rien, point de précipitation : rappellons-nous l'hiſtoire de toutes les découvertes*, &c.

Il y a à parier dix contre un, que le confrere a raiſon contre la faculté, & que le magnétiſme animal a vraiment quelque choſe d'extraordinaire & de mervilleux : je ſuis porté à le croire, par tout ce qui eſt parvenu à ma connoiſſance. Si je ſuis plus inſtruit, j'en parlerai encore avec plus d'aſſurance, ſoit dans cet ouvrage, ſoit ailleurs; car je me ſuis voué à la défenſe de la vérité, autant qu'il eſt en moi de l'appercevoir, & de militer pour elle.

On s'eſt expliqué, dira-t-on, un peu vivement

contre les médecins ; mais ils s'attaquent à nos ſantés & à nos vies. Quoi de plus funeſte ?

CHAPITRE LXXIX.

Société royale de médecine.

LA faculté de médecine, digne ſœur ou digne fille de l'univerſité de Paris, réunie en corps depuis tant de ſiecles, n'avoit rien fait, & ne vouloit rien tenter pour la perfection de l'art : elle ne traitoit jamais des maladies régnantes, ne publioit aucune obſervation, ne lioit aucune correſpondance avec les médecins de l'Europe, & dédaignoit tout ce qui étoit & tout ce qui ſe paſſoit hors de ſon ſein. Enveloppés ſtupidement dans leurs antiques uſages, livrés à un égoïſme fatal, ſes membres ne ſongeoient qu'à tirer de l'argent des malades pour rouler équipage, & ſe refuſoient à un régime plus utile à l'humanité, lorſqu'il plut au Roi régnant d'établir une *ſociété royale de médecine*, qui embraſſoit toutes les connoiſſances analogues à ce grand art. Cet établiſſement eſt de la plus haute ſageſſe ; &, quand il ne feroit

que jetter un germe d'émulation entre deux corps diviſés, il ſeroit encore infiniment utile.

LA collection des mémoires & diſſertations de cette ſociété, qui ne vient que de naître, eſt déjà précieuſe, & tous les médecins de l'Europe concourront avec joie à former un dépôt qui ne choquera que la pareſſe, l'orgueil hautain, & l'ignorance des médecins de la capitale.

RIEN n'eſt ſi dangereux & ſi méchant qu'un mauvais médecin : quand ils ſont en foule, jugez de leurs clameurs ! Mais il eſt tems que l'inſuffiſance de cette vieille faculté, ainſi que ſon formulaire meurtrier, ſoit mis dans tout ſon jour.

LA médecine eſt l'art le moins avancé, & conſéquemment celui qui mérite le plus d'être régénéré ; il eſt bien étonnant qu'un homme de génie, pareil à Hypocrate, ne ſe ſoit pas encore offert, depuis ce grand homme, pour pénétrer cet art de la lumiere qui lui manque. Le comble de l'extravagance n'eſt-il pas d'avoir mis l'ordonnance dans une main, & le remede

dans une autre ? Ce procédé n'annonce-t-il pas une marche aveugle, & cette séparation n'eſt-elle pas ſujette aux plus terribles inconvéniens ?

Les miracles modernes de la chymie, qui marche de découvertes en découvertes, ne doivent-ils pas arrêter le médecin, qui ordonne une potion compoſée de ſept à huit ſortes d'ingrédiens ? S'il n'eſt pas le plus inſenſible, & tout à la fois le plus audacieux des hommes, ne doit-il pas connoître avant tout, les élémens chymiques du remede qu'il adminiſtre ? Quoi ! parce que la terre enſevelit ſes fautes, il ſe croira quitte envers la ſociété & envers ſa conſcience ! Faiſant le meilleur, le plus lucratif & le plus commode de tous les métiers, les médecins ont décidé, & pour cauſe, que qui ne portoit pas l'habit fourré, la robe ſcholaſtique, ſeroit inhabile à faire aucune découverte, & qu'on la lui conteſteroit *per fas & nefas* ; ainſi, ils immolent l'humanité entiere aux vils intérêts de leurs honoraires ; & comme les morts n'ont jamais intenté procès aux médecins, non plus que les héritiers, ils continuent à tracer leur aveugle ordonnance,

& à diſtribuer les vieux poiſons de la pharmacie.

QUAND viendra l'homme généreux & éclairé, qui renverſera les temples du vieil Eſculape, qui briſera la lancette dangereuſe du chirurgien, qui fermera la boutique des apothicaires, qui détruira cette médecine conjecturable, eſcortée de drogues, de jeûnes, de dietes ? Quel ami des hommes annoncera enfin une nouvelle médecine, puiſque l'ancienne tue & dépeuple ?

LE refrain des médecins eſt de crier au *charlatan*, *à l'empirique*, dès qu'on n'eſt pas de leur corps; mais la thériaque, l'émétique, le quinquina, la plupart des ſpécifiques & l'inoculation, doivent leur origine à l'empiriſme. Je ne le crois pas au fond plus dangereux que la médecine actuelle, avec ſes formules & ſes theſes.

CHAPITRE LXXX.

Auteurs.

À PARIS ſont ces écrivains qui moiſſonnent & qui vendangent avec leur plume, qui ont dans leurs écritoires toutes leurs terres & toutes leurs rentes : tels ont été les deux Corneille, leur neveu Fontenelle, Crébillon, les deux Rouſſeau (1), & preſque tous les hommes illuſtres qu'a produit la France ; le plus grand des anciens poëtes a été le plus pauvre.

Profanes ! à genoux, ce pauvre, c'eſt Homere.

ON met encenſoirs & caſſolettes ſur leurs tombeaux : de leur vivant, on les laiſſe dans l'indigence ; mais cette indigence eſt honorable, & ceux qui ſe conſervent ſans tache, au milieu

(1) Il y a un troiſieme Rouſſeau fort riche ; il n'a fait ni Emile, ni l'Ode à la fortune : il a fait exploiter un journal à ſon profit ; il a gagné beaucoup d'argent à ce métier. Il ſe nomme Pierre Rouſſeau.

de cet abandon général, ſont les plus vertueux des hommes.

LES penſions que le gouvernement accorde aux gens de lettres, ne ſe donnent ni aux plus pauvres, ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé : les plus ſouples, les plus intrigans, les plus importuns, enlevent ce que d'autres ſe contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

LA pauvreté de l'homme de lettres eſt à coup ſûr un titre de vertu, & une preuve du moins qu'il n'a jamais avili ni ſa perſonne ni ſa plume. Ceux qui ont ſollicité & obtenu des penſions n'en peuvent pas dire autant devant leur conſcience : leurs écrits peuvent être irréprochables ; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

BREBEUF a dit :

Si les Cieux m'étoient favorables,
Et le deſtin moins rigoureux,
Je voudrois faire des heureux,
Où je verrois des miſérables.
Ce ſeroient mes plus doux plaiſirs

De prévenir juſqu'aux deſirs
De ceux où brille un haut mérite ;
J'en ferois ma félicité ;
Et ſouvent mon eſprit s'irrite
De les voir dans l'adverſité.

AH ! ſi les gens de lettres riches venoient au ſecours des gens de lettres pauvres .....: le beau rêve ! Pluſieurs ont dû leur élévation à la culture des lettres, aux avis des gens de lettres, à la recommandation des gens de lettres ; & une fois dans les hautes places, ils ont oublié leurs amis, leurs confreres, leurs bienfaiteurs.

LES gens de lettres emploient ordinairement la matinée au travail, & ils ont tort ; la compoſition du ſoir a beaucoup plus de feu ; mais les ſpectacles & les diſſipations journalieres tuent le génie, & l'empêchent de ſuivre de grands travaux.

UN défaut aſſez commun aux gens d'eſprit de la capitale, c'eſt de ne pas s'occuper aſſez de celui des autres ; c'eſt de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeſte

& ſimple, qui n'ayant pas la langue agile & ſouple, a tardé quelquefois à donner ſon apperçu; c'eſt encore de n'être pas aſſez indulgens, & de placer le mérite unique dans la facture d'un livre; c'eſt enfin de ne pas ſavoir écouter; mais l'homme qui écoute à Paris, eſt un être très-rare.

C'EST par les gens de lettres, que l'eſprit de la capitale eſt devenu diamétralement oppoſé à l'eſprit de la cour : le premier cherchant à rétablir les droits de l'homme, ne veut plus laiſſer qu'un foible empire à l'opinion des grands, qui jadis humilioient le peuple en tout ſens; les gens de lettres font aujourd'hui tous leurs efforts, pour rabaiſſer la vanité des titres à ſon néant réel, & pour élever à leur place les travaux utiles & recommandables de l'homme célebre en tout genre. Maîtres de l'opinion, ils en font une arme offenſive & défenſive. Auſſi la guerre la plus vive eſt-elle déclarée entre les gens de lettres & les grands; mais ceux-ci, à coup ſûr, perdront la bataille.

ON a attribué à la liberté d'écrire, les vices que le luxe a enfantés, tandis que les écrivains

ont combattu de toutes leurs forces, les exceſſifs abus du pouvoir. On a voulu les rendre reſponſables des mœurs des grands, qui ne liſent point, ou qui ſont ennemis nés des écrivains. On a voulu rejetter ſur eux tous les déſaſtres qu'ils avoient, pour ainſi dire, prévus & annoncés, & auxquels ils s'étoient oppoſés. Leurs adverſaires ne ſe ſont jamais piqués de logique.

La ruine de la morale a pris naiſſance dans les cours & non dans les livres. Le crime des gens de lettres eſt d'avoir répandu la lumiere ſur cette foule de délits qui vouloient s'envelopper de ténebres. Les puiſſans n'ont pas vu, ſans frémir, tous ces ſecrets honteux, à jamais dévoilés ; ils ont déteſté le flambeau, & celui qui le portoit.

On connoit le mot de Duclos ; *les brigands n'aiment point les réverberes.* La nation elle-même ne ſait pas tout ce qu'elle doit aux gens de lettres. Quoique peu unis entr'eux, ils ſont d'accord ſur les principes eſſentiels ; ils flétriſſent tous les ſuppôts du pouvoir arbitraire, les reconnoiſſent ſous leurs enveloppes, les dénoncent & les puniſſent. Ils devinent l'Adminiſtrateur

niſtrateur inepte & le ridiculiſent ; ils intimident, par une cenſure vigilante & exacte, juſqu'aux oppreſſeurs ſubalternes qui, dans l'ombre, ſe croient à l'abri de leur juſtice. Ils ſavent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux. Ils forment très-ſouvent un cri unanime, qui devient l'expreſſion de la raiſon univerſelle. Que fera l'autorité contre cette voix puiſſante qui, au défaut de l'impreſſion, parle & ſubjugue par la force de l'évidence ? Rien. Elle n'a plus d'autre parti à prendre que d'être juſte & modérée, ſans quoi toutes ſes fautes ſeront gravées d'un burin fidele. Elle fait tout pour diviſer ce corps qui, ſans un point de ralliement, a cependant un même eſprit. Elle ſoudoie des mercenaires pour ſouffler le feu de la diſcorde, pour mettre en mouvement l'amour propre irraſcible ; mais au milieu de ces débats, leurs armes ſe tournent ſubitement contre l'ennemi de la liberté & des loix. Ils ſavent très-bien diſtinguer une querelle littéraire d'une guerre patriotique, & tous leurs traits ſe confondent ſur le fauteur de la tyrannie, comme s'ils étoient tous d'accord & amis.

C'EST par eux enfin, que chaque caractere

eſt connu aujourd'hui & mis à ſa place. L'arrêt qu'ils rendent en premiere inſtance eſt ordinairement proclamé par la voix des nations. On ne peut ni ſéduire ce corps ni l'anéantir ; on briſeroit toutes les preſſes, qu'il n'auroit beſoin que de ſon ſilence, pour décider encore l'opinion publique.

CHAPITRE LXXXI.

Des demi-Auteurs, quarts-d'Auteurs ; enfin, métis, quarterons, &c.

TELS ſont ceux qui verſent dans les mercures & dans les journaux, ou de petits vers innocens, ou des morceaux de proſe niais, ou des critiques ſans lumiere & ſans ſel, & qui s'arrogent enſuite dans les ſociétés, le titre d'*hommes de lettres :* l'un a fait quatre héroïdes, & l'autre deux opéra comiques. Tantôt ils diſent qu'ils ne ſont pas auteurs, & ils ont la rage de faire imprimer tous les mois leurs petites rapſodies : tantôt ils vous diſent qu'ils n'écrivent que pour s'amuſer ; mais le public ne s'amuſe pas de leurs *amuſemens*.

LEUR amour-propre eſt encore plus plaiſant que celui des auteurs de profeſſion, parce qu'ils ſont tout prétention, des pieds à la tête, à raiſon de leur profonde nullité.

L'UN ſe fait *Comte* au bas d'un Madrigal; celui-ci *Marquis* dans un almanach : tous déclament fort haut contre *la médiocrité orgueilleuſe*, & tous ſont *orgueilleux & médiocres*. Pluſieurs font parade de leur naiſſance, non moins équivoque que leurs talens : ils alongent tant qu'ils peuvent les ſyllabes de leur nom, & prennent un journal pour le *Nobiliaire de France*. Ils ſoutiennent encore qu'ils n'impriment pas *pour de l'argent*; ce qu'ils prouvent ſi bien à chaque ligne qu'ils écrivent, qu'on voit aſſez qu'ils n'en auroient jamais pu faire leur métier; mais s'ils ne prétendent pas au titre d'auteur, pourquoi ſe faire imprimer? *Ce n'eſt point une excuſe de dire qu'on ne travaille que pour ſon plaiſir*, diſoit Rouſſeau le poëte.

ON pourroit les comparer à ces guêpes qui tournent à l'entrée d'une ruche, ſans pouvoir y entrer : jamais ils ne feront de miel, & ils

ne parlent que de la fabrique du miel : c'eſt bien pis encore, quand ils ſe donnent les tons de protecteurs; quand ils arborent le drapeau de tel parti contre tel autre, loueurs impertinens ou cenſeurs téméraires, voilà leur deviſe.

ENSUITE viennent les maîtres journaliſtes, feuilliſtes, folliculaires, compagnons, apprentifs ſatyriques, qui attendent pour écrire qu'un autre ait écrit, ſans quoi leur plume ſeroit à jamais oiſive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques, dont nous ſommes inondés dans les arſenaux de la haine, de l'ignorance & de l'envie ; ils ſentent par inſtinct que le métier de *jugeur* eſt le plus aiſé de tous, & ils ſoulagent à la fois le double ſentiment de leur impuiſſance & de leur jalouſie.

AU nom du *goût*, ils mordent ou déchirent; tous frappent & ſont frappés : on croit voir des écoliers qui ont dérobé une lourde férule qu'ils s'arrachent tour-à-tour, & dont ils ſe donnent des coups violens. Des écrivains imberbes font la leçon aux anciens, & ne ſe la font jamais à eux-mêmes.

QUAND ils ont démontré le vice d'une pé-

riode, décompoſé une hémiſtiche, & ſouligné quatre à cinq mots, ils ſe croient les reſtaurateurs de la poéſie & de l'éloquence ; ils vont d'une injuſtice à une injuſtice plus grande ; d'une méchanceté à une méchanceté plus injurieuſe. Voués au *journaliſme*, ce mêlange abſurde du pédantiſme & de la tyrannie, ils ne ſeront bientôt plus que ſatyriques, & ils perdront avec l'image de l'honnête, le moral des idées ſaines.

CETTE tourbe ſubalterne donne ſeule au public ce ſcandale renaiſſant dont il s'amuſe, & qu'il voudroit mâlignement rejeter ſur les gens de lettres honnêtes & ſilencieux ; mais le public ſait bien qu'il y a autant de diſtance entre ces *aboyeurs* & les écrivains, qu'entre des recors & des Juges aſſis ſur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à l'inſatiable voracité de ce public, pour tout ce qui reſpire la critique, la ſatyre & la dériſion. Il n'y a des auteurs méchans que parce qu'ils aiment cette guerre inteſtine, & qu'ils s'ennuient de la paix.

CHAPITRE LXXXII.

Secretaires.

CE ſont les hommes qui donnent l'eſprit aux grands & aux gens en place ; eſprit aſſez mal payé, & ſans lequel néanmoins ils ne pourroient ni agir ni ouvrir la bouche.

UN avocat général diſoit à ſon ſecretaire : *Monſieur, faites-moi parler plus long-tems cette année ; l'an paſſé on m'a trouvé trop court. Donnez-m'en pour deux heures :* & le ſecretaire fidele à la leçon, lui en donna pour deux grandes heures.

CE qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'au bout d'un certain tems, tous ces inſpirés croient réellement avoir enfanté les diſcours qu'ils n'ont fait que réciter.

AINSI les gens de lettres font preſque tout. Leur plume ſert la judicature, la finance & le miniſtere ; elle trace ſucceſſivement un plai-

doyer, un livre économique ou anti-économique ; un mémoire, un manifeſte ; & tout ce qui va au public eſt compoſé ou revu par eux. Dans la machine du gouvernement, comme dans la boîte d'une montre, c'eſt toujours une roue de cuivre qui fait tourner une aiguille d'or.

CHAPITRE LXXXIII.

Commis.

LES petits commis forment une claſſe innombrable : ils ne ſont pas chers ; leurs appointemens ſont de huit, douze & quinze cents livres : vous en trouverez trente pour un.

DES commis qui ont douze cents livres d'appointemens ont des habits de velours & des dentelles ; ils jeûnent pour avoir du galon ; delà ce proverbe : *habit doré, ventre de ſon.*

TOUT ſe fait la plume à la main : dans le plus petit état, il faut ſavoir écrire & chiffrer : on conſtate ſur un *auguſte regiſtre* l'entrée d'une bouteille de vin & d'un chapon, ainſi

que celle d'un tonneau & d'un troupeau de bœufs. On vous en donne quittance : toute la ſcience des ſcribes conſiſte à ſavoir faire des bordereaux. Ces commis ne ſavent rien, ne connoiſſent rien, n'ont idée de rien ; ils nivellent des chiffres avec une routine journaliere.

UN particulier revenant d'Egypte, avoit acheté une momie à Baſſora. Comme la caiſſe étoit longue, il ne jugea pas à propos de la faire voyager avec ſa chaiſe de poſte ; il la fit tranſporter au coche d'Auxerre. La caiſſe arrivée, les commis des barrieres l'ouvrent, trouvent un corps noirci, & décident que c'eſt un homme qu'on a rôti dans un four ; ils prennent les bandelettes antiques pour des morceaux de ſa chemiſe brûlée, dreſſent un procès-verbal, & l'on fait tranſporter la momie à la *Morgue*. Perſonne dans le bureau n'eſt aſſez initié dans l'hiſtoire pour empêcher cette bévue, digne des perſonnages qui le compoſent.

LE propriétaire arrive, va droit au bureau, pour réclamer ſa piece curieuſe ; on l'écoute, on le regarde avec étonnement ; il ſe fâche, il s'emporte ; un commis lui conſeille à l'oreille

de prendre la fuite pour éviter la corde. Le curieux ſtupéfait eſt obligé de s'adreſſer au Lieutenant de police, afin de retirer de la *Morgue* le prince ou la princeſſe Egyptienne qui, après avoir dormi deux mille ans dans les tombeaux des pyramides, alloit paſſer dans un cimetiere catholique, au lieu de figurer ſous glace dans un cabinet. Il obtint ce qu'il demandoit, après trois jours entiers d'allées & de venues.

Les commis qui ont mille écus d'appointemens ſe donnent des airs & font les importans. Rien n'eſt ſi curieux que de les voir retrouſſer leurs manchettes pour tailler une plume, & l'eſſayer à pluſieurs repriſes; on diroit que cette plume va écrire des choſes merveilleuſes. Si Vaucanſon, au lieu de faire un flûteur, avoit fait un commis, automate pour automate, on y auroit gagné.

Le balancier de l'horloge détermine exactement la minute où ils rentrent & ſortent de chez eux : leurs femmes connoiſſent ces heures là fort au juſte.

Les grands commis, qui n'ont rien de com-

mun avec les autres que le nom, ſont à Verſailles. Ces commis qui tiennent les bureaux, ſont des eſpeces de miniſtres qui guident & endoctrinent ceux qui en portent le titre ; & l'on peut affirmer que la monarchie eſt diviſée en bureaux, & régie par eux. Les femmes & les intrigans aſſiegent ces commis avec une conſtance opiniâtre & dont on n'a pas d'idée : c'eſt la *manivelle* qui fait jouer la machine, dont les mouvemens nous étonnent, & c'eſt à qui s'emparera de la *manivelle ;* mais n'anticipons point ici ſur l'article *Verſailles*, que je ferai ou ne ferai point.

CHAPITRE LXXXIV.

Maîtres.

Il y en a de toute eſpece, pour le latin, pour le grec, pour l'hébreu, pour l'anglois, pour l'italien, pour la théologie, pour l'écriture, pour la muſique, pour le bon ton, pour tous les jeux poſſibles. Ils courent le matin, battent tous les quartiers & ſont contens quand ils trouvent leurs éleves endormis, abſens, pa-

reſſeux ou malades. Ils gliſſent joyeuſement leur *cachet*, & c'eſt autant de gagné. Le maître à danſer vole comme un éclair dans un cabriolet; mais celui qui enſeigne le grec ou les mathématiques, marche à pied.

CETTE claſſe d'hommes eſt très-nombreuſe. Etonnés quelquefois de ſe trouver enſemble, chacun ne comprend pas de ſon côté, comment on peut en appeller un autre que lui: delà vient qu'ils n'eſtiment que leur profeſſion, & mépriſent ſouverainement celle d'autrui, comme abſurde ou inutile.

C'EST un ſpectacle aſſez plaiſant, que de voir dans le même anti-chambre un maître d'échecs & de trictrac, & un maître d'hiſtoire, attendre vis-à-vis l'un de l'autre, le réveil de M. le Marquis. Entrez dans ſon cabinet, l'un parle de Cyrus & d'Hérodote, tandis que l'autre arrange avec un peu d'impatience les pions ſur le damier: le muſicien qui doit leur ſuccéder, fait crier le violon, qu'il accorde ſur le perron de l'eſcalier. Le valet-de-chambre qui ſourit, ſait mieux qu'eux tous, que M. le Marquis n'apprendra rien de tout ce qu'on lui en-

ſeignera, ſi l'on en excepte la marche des jeux & le menuet paſſablement.

MAIS un ſot opulent, qui a quinze louis à dépenſer par mois, croit bonnement que ſon fils va poſſéder la muſique, le blaſon, la danſe, le deſſin, l'anglois & les mathématiques, à tant la leçon. Il a envoyé chercher des maîtres, qui ſont accourus avec leurs cachets; on les leur paie à la fin du mois: l'éleve, non moins ignorant que le premier jour, & qui aura ſaiſi quelques termes à la volée, ſe pavanera le reſte de ſa vie de ſon prétendu ſavoir, n'imaginant pas même qu'on puiſſe ſe moquer de lui, lorſqu'il ſera en état de citer les maîtres fameux qui ſont venus dans ſon hôtel le ſaluer avec gravité, prendre ſon argent & ſe ſauver, pour aller ailleurs vendre à un autre riche le nom ſeul des ſciences. Eh! que leur faut-il de plus?

PARMI tant de maîtres, on ne s'eſt jamais aviſé, même en plaiſantant, de chercher ou de demander *un maître de morale*; c'eſt que tous les hommes croient poſſéder cette ſcience-là, ou plutôt qu'ils n'en ont aucune idée; auſſi aime-t-on mieux appeller un figurant dans un

ballet qu'un moraliſte. La jambe & les pas du premier diſent quelque choſe, & le langage de l'autre ſeroit inintelligible. Auſſi n'y a-t-il jamais eu en France, depuis la fondation de la monarchie, un *maître de morale*.

CHAPITRE LXXXV.

Libraires.

Les libraires ſe croient des hommes de conſéquence, parce qu'ils ont l'eſprit d'autrui dans leur boutique, & qu'ils ſe mêlent quelquefois de juger ceux qu'ils impriment.

Il n'y a rien de plus comique que le début timide & avantageux d'un poëte qui grille d'être mis au jour, & qui aborde pour la premiere fois un typographe de la rue Saint-Jacques, lequel ſe rengorge & ſe rend appréciateur du mérite littéraire. Il reçoit un chef-d'œuvre avec un froid accueil, & ſouvent il eſt plus terrible & plus cruel envers l'auteur débutant, que la meute des journaliſtes & l'inexorable public.

COMME cette branche de commerce eſt à Paris dans la dependance la plus humiliante, les libraires ſont devenus des marchands de papiers noircis : ils chériſſent de préférence les auteurs féconds, grands manufacturiers du Parnaſſe, qui font des compilations critiques, hiſtoriques, des extraits de voyages, &c. & quelques académiciens ſavent que ce produit l'emporte encore ſur celui des jetons.

On emploie à Paris, année commune, environ cent ſoixante mille rames de papier pour l'impreſſion ; la raiſon philoſophique ne ſauroit en obtenir *une page* pour ſe faire entendre. Les gênes, les entraves, les réglemens de toute eſpece, ont effarouché le commerce, qui demande à être libre pour proſpérer : tout le monde s'eſt plaint & ſe dit ruiné ; imprimeurs, libraires, auteurs. Les premiers ne veulent rien acheter ; & quand ceux-ci impriment à leurs frais, les libraires ne donnent aucun cours au livre : les contrefacteurs (race indeſtructible), pendant ce tems s'emparent de l'ouvrage & l'auteur a perdu ſon ſalaire, & de plus, ſes avances. Voilà l'état de la librairie.

UN libraire de Paris diſoit fort naïvement :

Je voudrois bien tenir dans mon grenier, Voltaire, Jean-Jacques Rouſſeau & Diderot, tous trois ſans culotte; je les nourrirois bien, mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un eſt-il riche, & pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille ?

CHAPITRE LXXXVI.

Livres.

PRESQUE tous les livres ſe font à Paris, s'ils ne s'y impriment pas. Tout jaillit de ce grand foyer de lumiere. Mais, dira-t-on, comment fait-on encore des livres : il y en a tant ? Oui, mais c'eſt que preſque tous ſont à refaire, & ce n'eſt qu'en refondant les idées d'un ſiecle que l'on parvient à trouver la vérité, toujours ſi lente à luire ſur le genre humain.

ON peut imprimer beaucoup de livres, à condition qu'on ne les liſe pas: les livres ſont une branche de commerce très-importante: combien d'ouvriers en tirent leur ſubſiſtance! Sous ce point de vue de commerce, on ne

fait pas trop de livres : ce petit inconvénient se rachete avec de grandes salles. D'ailleurs, il peut en résulter un grand bien ; au milieu de ces matériaux immenses, il viendra peut-être un homme à qui tout cela sera utile.

CHAPITRE LXXXVII.

Bouquiniſte.

On appelle ainsi un homme qui arpente tous les coins de Paris pour déterrer les vieux livres & les ouvrages rares, & celui qui les vend. Le premier visite les quais, les petites échoppes, tous ceux qui étalent des brochures ; il en remue les piles qui sont à terre ; il s'attache aux volumes les plus poudreux, & qui ont la physionomie antique.

Ce n'est que de cette maniere que l'on trouve à bas prix les anciens ouvrages & les plus curieux. Les bibliotheques les plus précieuses n'ont point eu d'autres fondemens que le zele assidu & opiniâtre des *Bouquiniſtes*.

Au

Au décès de tel homme ignoré, ſe rencontre quelquefois le livre qu'on cherchoit depuis pluſieurs années ; mais les libraires matineux ont ſi bien fait depuis quelque tems, qu'ils ont enlevé aux *Bouquiniſtes* de profeſſion, toutes les découvertes que ceux-ci pouvoient faire ; il n'y a plus rien à glaner après eux. Les livres rares ſont devenus introuvables ; ce n'eſt que par le plus grand coup du haſard, que l'on peut tromper la vigilance des argus modernes de la librairie ; & puis la ſcience des livres eſt devenue aſſez commune : les petits vendeurs en ſavent aſſez pour faire la ſéparation, avant que de les crier à quatre ſols, comme ils faiſoient il y a vingt-cinq ans.

La bibliotheque du Roi a peu de livres rares, en comparaiſon de quelques bibliotheques particulieres, qui, chacune dans ſon genre, offrent des ouvrages dont la collection eſt vraiment unique. Le Roi eſt mal ſervi en cette partie, ainſi qu'en pluſieurs autres ; il n'y a pas grand mal à cela. Une bibliotheque curieuſe en ce genre, eſt celle de M. le Duc de la Valliere. Celle de M. Paulmi d'Argenſon à l'arſenal, préſente encore des collections rares & choiſies.

La meilleure bibliotheque eſt celle qui n'eſt compoſée que de livres philoſophiques ; les autres appartiennent à l'opulence, à l'oſtentation ou à la curioſité. Nous devons néanmoins des éloges à ceux qui raſſemblent des ouvrages qui périroient, ſans leurs recherches attentives. On ne ſait pas ce que tel livre peut produire un jour, ſur telle tête humaine. Les mauvais inſtruiſent comme les bons, parce qu'ils marquent l'écueil.

Tel financier, & tel épais magiſtrat, au ſortir de table, & tout en digérant, diſent d'un ton capable ; *mais on ne fait plus de chef-d'œuvres aujourd'hui :* ils voudroient chaque jour trouver ſur leur bureau, un livre comme *l'Eſprit des Loix*, ou l'*Emile :* & quand un ouvrage ſupérieur vient à paroître, ils ne ſavent pas le lire, ou ils lui font la guerre.

L'humeur & l'envie rétrogradent dans les tems paſſés, & amenent les tréſors de tous les ſiecles pour objet de comparaiſon avec la brochure nouvelle : le mérite qui s'y trouve, n'eſt jamais ſenti le premier jour ; on a plutôt fait de ſe livrer à une petite déclamation ſatyri-

que, que de peſer exactement la ſomme des idées renfermées dans le livre nouveau. On commence par le dédaigner, mauvaiſe diſpoſition pour le bien juger : l'habitude de ne louer que les talens qui ne ſont plus, s'accorde trop avec la pareſſe, pour qu'elle y renonce.

On ne lit preſque point à Paris un ouvrage qui a plus de deux volumes. Jugez de celui qui en fait douze de ſix cents pages, pour prouver la religion chrétienne ! Un ſi long plaidoyer eſt plus aſſommant que convaincant.

Nos bons aïeux liſoient des romans en ſeize tomes, & ils n'étoient pas encore trop longs pour leurs ſoirées. Ils ſuivoient avec tranſport les mœurs, les vertus, les combats de l'antique chevalerie : pour nous bientôt, nous ne lirons plus que ſur des écrans.

On ne hait pas la ſcience, a dit quelqu'un ; on ne hait que la peine qu'il en coûte pour l'acquérir. Il faut être court & précis, ſi l'on veut être lu aujourd'hui.

CHAPITRE LXXXVIII.

Brochures.

Il faut beaucoup de livres, puiſqu'il y a beaucoup de lecteurs ; il en faut pour toutes les conditions, qui ont un droit égal à ſortir de l'ignorance. Il vaut mieux lire un ouvrage médiocre ; que de ne point lire du tout : toute lecture eſt utile, parce qu'elle exerce l'eſprit, & prête à la réflexion. S'il n'y avoit que les ouvrages des *La Bruyere*, des *Monteſquieu*, des *Boullanger*, des *Buffon*, des *Rouſſeau*, la multitude ne pourroit être éclairée. Ces livres ſont trop ſubſtanciels, il lui faut une nourriture plus légere & plus détaillée : ôtez les livres médiocres, & l'on ne ſaura bientôt plus lire ni diſtinguer les bons. Les lettres *fictives* du pape Ganganelli ont eu un ſuccès prodigieux ; toutes les idées qu'elles renferment ſont communes ; mais ces idées ſont bonnes, claires, facilement exprimées ; la multitude a été enchantée de l'ouvrage, & a dû l'être. C'eſt toujours un échelon de monté ; & d'après ce ſuccès, que les ſots

journaliſtes n'ont pas aſſez remarqué, il ſera plus facile de la conduire à quelque ouvrage relevé.

LES romans, que les gens de lettres, qui font les ſuperbes, jugent frivoles, & qu'ils ne ſavent point faire (1), ſont plus utiles que toutes les hiſtoires. Le cœur humain, vu, analyſé, peint ſous toutes ſes formes, la variété des caracteres & des événemens, tout cela eſt une ſource inépuiſable de plaiſirs & de réflexions : voyez ce qu'on lit à la campagne. Reviendra-t-on ſur une *éternelle* tragédie de Racine ? Non, il faudra ſe plonger dans les compoſitions vaſtes & intéreſſantes, dans les romans anglois, dans les romans de l'abbé Prevoſt, dans ceux de l'admirable Rétif de la Bretone, grand peintre, homme éloquent, à qui je me plais à rendre une juſtice que mes confreres les gens de lettres, ſoi-diſant hommes de goût, lui refuſent ſi injuſtement. On cherche alors un horiſon littéraire, étendu, vaſte comme l'horiſon qui nous

(1) Je connois vingt hommes de lettres, ayant une eſpece de nom, qui ſont incapables de faire un roman médiocre. L'imagination qui invente des événemens & des caracteres, leur manque abſolument.

environne ; on a recours aux romans de chevalerie, plutôt que de se dessécher l'esprit & l'imagination dans une maigre épître de Boileau, ou dans ces ouvrages arides & contournés, que le Sanhédrin littéraire vante tout seul, & que le reste de la France dédaigne. On demande des faits, de l'action, du mouvement ; on aime à suivre tous ces caracteres mêlangés. Et pourquoi ne lirois-je pas avec transport ce que de beaux esprits paresseux, uniquement occupés de mots, refusent de lire ? Faut-il que je ne prennent du plaisir, que d'après leurs décisions ? Arrangeurs de mots, que m'importe vos arides hémistiches ? Si ma physionomie est différente d'un autre homme, pourquoi mon goût ne le seroit-il pas ? Et pourquoi ne pas donner à la librairie le droit de satisfaire tous les goûts ? Or c'est un attentat aux plaisirs d'une nation vive, naturellement curieuse & gaie, de borner l'imprimerie, en gênant les presses, en créant des censeurs absurdes, en établissant des entraves, en retardant la publication des écrits.

Mais le projet est formé (à ce qu'il paroît) d'étouffer les écrivains de la capitale ; parce que selon l'expression nouvellement accréditée, ce

ſont des *réverberes* qui éclairent trop les prévarications, & le caractere des hommes en place.

Le goût académique ſe joint à ce fléau, pour proſcrire tout ce qui porte l'empreinte de l'invention, du génie, de l'éloquence; & l'ont veut nous aſſujettir à cette ſervitude de mots, couleur dominante d'une école ſeche, aride, & qui aiguiſe des phraſes, ne pouvant concevoir ni un plan étendu, ni la libre audace d'un écrivain, maître de ſa maniere, & produiſant ſa penſée ſans détours & ſans grimaces. Il faut que notre talent paroiſſent ce qu'il eſt; & s'il ſe modele ſur autrui, il perd ce qu'il a d'original, & tombe non dans la bonté, mais dans la ſottiſe de celui qu'il veut imiter. Voyez les prétendus copiſtes de la Fontaine, Racine, La Bruyere, Fontenelle, Voltaire, & méme de Dorat. O Rétif de la Bretone! tu ne ſeras apprécié que fort tard; mais je m'honores de t'offrir ici mon ſuffrage, duſſé-je être le ſeul à ſentir ton mérite.

CHAPITRE LXXXIX.

Équilibre.

MAIS l'infatigable main des épiciers, des droguiſtes, des marchandes de beurre, &c., détruit journellement autant de livres & de brochures, qu'on en imprime. Les papetiers-colleurs viennent enſuite ; & toutes ces mains heureuſement deſtructives, mettant la Harpe & conſorts au pilon, entretiennent l'équilibre. Sans elles la maſſe du papier imprimé s'accroîtroit à un point incommode, & chaſſeroit à la fin tous les propriétaires & locataires de leurs maiſons.

ON remarque la même proportion entre la fabrication des livres & leur décompoſition, qu'entre la vie & la mort ; conſolation que j'adreſſe à ceux que la multitude des livres ennuie ou chagrine.

ON a trouvé chez les épiciers les titres les plus anciens & les plus importans. Il eſt de fait,

que le contrat de mariage de Louis XIII fut retrouvé entre les mains d'un apothicaire, qui alloit le tailler, pour en couvrir un bocal.

CHAPITRE XC.

La Courtille

ON ne ſait ici-bas à qui la renommée promet ſes faveurs éclatantes. Elle tire de la plus profonde obſcurité, des noms qu'elle proclame tout-à-coup, & rend illuſtres. Ces noms paſſent dans toutes les bouches, s'attachent à la langue nationale, & deviennent immortels. Tel eſt le fameux nom de *Ramponeau*, plus connu mille fois de la multitude, que celui de *Voltaire* & de *Buffon*. Il a mérité de devenir célebre aux yeux du peuple, & le peuple n'eſt jamais ingrat. Il abreuvoit la populace altérée de tous les fauxbourgs, à trois ſols & demi la pinte : modération étonnante dans un cabaretier, & qu'on n'avoit point encore vue juſqu'alors !

SA réputation fut auſſi rapide qu'étendue.

Une affluence extraordinaire, rendit ſon cabaret trop étroit ; & l'emplacement s'élargit bientôt avec ſa fortune Je ne parlerai point ici des Princes qui le viſiterent. *Le ſourire du peuple*, a dit Marmontel, *vaut mieux que la faveur des Rois.*

Il fut queſtion de le faire monter ſur un théâtre, pour le livrer tout entier aux avides regards du public, qui ne vouloit voir que lui. Il avoit ſigné un engagement avec l'entrepreneur d'un ſpectacle ; mais il ſe rétracta, allégant ſa *conſcience*, qui lui reprochoit d'avoir voulu monter ſur un théâtre. Il en naquit un procès ; mais Ramponeau triompha, & ſes avocats adverſes furent vertement chapitrés par leur ordre, tant le génie prédominant de ſes heureux deſtins terraſſoit tous ſes ennemis.

La fortune vint à la ſuite de la renommée : il enrichit la langue d'un mot nouveau, & comme c'eſt le peuple qui fait les langues, ce mot reſtera ; on dit *ramponer*, pour dire boire à la guinguette hors de la ville, & un peu plus qu'il ne faut.

La réputation du pere Elyſée (depuis prédi-

cateur du Roi) commença vers le même tems, comme il le dit lui-même ; mais le pere Elyſée ne fut pas ſuivi comme Ramponeau. Le pere Elyſée eſt retombé dans l'obſcurité ; mais le nom de Ramponeau eſt vivant ; & tant que le peuple aimera à boire du vin à ſi ſols, ils ſe ſouviendra avec une tendre reconnoiſſance, que Ramponeau le donnoit à trois & demi.

C'EST à la Courtille que s'agite le dimanche, un peuple qui conſacre ce jour-là à la boiſſon & au libertinage, que dans un étage au-deſſus on appelle galanterie : il eſt preſque ſans voile dans ces tavernes, où cette populace étourdit ſa raiſon ſur le profond ſentiment de ſa miſere. C'eſt la brutalité de la paſſion, qui, dans ce qu'on appelle le bas peuple, fait le grand nombre d'enfans ; & le philoſophe, après s'être promené à la Courtille avec ſes yeux obſervateurs, ne pourra s'empêcher de dire ; c'eſt-là, où la nature gagne, car elle perd avec les claſſes ſupérieures ; & ce ſont les inférieures qui la dédommagent des pertes qu'elle fait chez les grands, & chez le bourgeois trop aiſés.

TANDIS que Ramponeau augmentoit en célé-

brité ; celle d'un contrôleur général des finances, monté à cette place avec la plus haute réputation, tomba précipitamment. Il fit plusieurs *écoles*, quoique doué d'esprit & de connoissances. Dès-lors tout paru à la *Silhouette*, & son nom ne tarda point à devenir ridicule. Les modes porterent à dessein une empreinte de sécheresse & de mesquinerie. Les surtouts n'avoient point de plis, les culottes point de poches, les tabatieres étoient de bois brut, les portraits furent des visages tirés de profil sur du papier noir, d'après l'ombre de la chandelle, sur une feuille de papier blanc. Ainsi se vengea la nation. Quelque tems auparavant étoit tombée de même une grande réputation ; celle du Maréchal de Belle-Isle, grand *papetaffeur*, qui, par un ton hardi & une grande suffisance, avoit fait accroire à tout le monde qu'il étoit un homme d'Etat.

L'HISTOIRE du regne de Louis XIV & de Louis XV, seroit toute entiere dans l'histoire des contrôleurs généraux. Fouquet, Colbert, Desmarets, Laws, Orry, Silhouette, Bertin, Laverdi, l'abbé Terray (sans parler des autres), fourniroient des observations exactes & curieu-

ſes.....; mais nous ſommes loin de la Courtille; rentrons dans notre ſujet, malgré la pente qui nous porte inceſſamment à nous en écarter.

CHAPITRE XCI.

De différens obſervateurs.

TEL obſervateur ſuit tous les matins, avec une exactitude qui paroît minutieuſe, les variations qu'éprouve l'athmoſphere, pendant le cours d'une année : tel calcule la quantité d'eau qui tombe ſur la terre : un autre tient un regiſtre fidele de toutes les maladies, & du nombre d'hommes qui naiſſent & qui meurent ; il compare la mortalité d'une année à la mortalité d'une année précédente.

LES obſervations ſur la phyſique & la médecine ſe multiplient, tandis que le philoſophe examine de ſon côté, la marche des gouvernemens, leur progrès, les cauſes morales & politiques, qui influent ſur le bonheur & ſur le malheur des peuples ; il obſerve les fautes

qui viennent de l'homme, & les fautes qui viennent des loix.

AINSI, lorſque les ſavans ſe regardent entr'eux avec une eſpece de dédain, que le mécanicien ne conçoit rien à la célébrité du poëte, & que celui-ci en revanche le regarde à peine, l'obſervateur impérial voit les arts & les ſciences marcher de front, ſe perfectionner en prenant des routes qui ſemblent oppoſées, & qui doivent ſe réunir au même point.

IL voit les hommes porter tour-à-tour ſur chaque objet, le flambeau d'une raiſon plus active & plus épurée ; il n'a point de préférences injuſtes. Il voit du même œil les hommes qui tournent leurs efforts reſpectifs vers un but égal, qui pourſuivent la victoire ſur l'erreur, c'eſt-à-dire, ſur la ſource unique du mal.

IL faut donc, dans une capitale, un grand nombre d'hommes qui travaillent à l'édifice des ſciences. Réduit à un petit nombre, ils feroient moins : ce qui échappe à l'un, récompenſe les veilles de l'autre. Ce qu'amene le haſard, ce ſouverain des ſciences humaines, paſſeroit de-

vant des yeux inattentifs & diſtraits ; mais ils ſont ouverts aujourd'hui, & ils guettent inceſſamment la nature.

Les anciens connoiſſoient la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer, & ils ignorerent conſtamment ſa vertu de pointer vers les pôles ; connoiſſance à laquelle on doit les miracles de la navigation. Les anciens connoiſſoient l'art de graver des lettres, & même des lettres mobiles ; puiſque ſur les pains ſortis des ruines d'Herculanum, que le roi de Naples conſerve ſous le verre, on voit la lettre du Boulanger ou du conſommateur ; ainſi ils étoient ſur le bord des plus rares découvertes, & ils ne s'en douterent pas.

De même nous ſerons bien ſurpris un jour, lorſque des choſes de la plus grande ſimplicité, & qui ont échappé entiérement à nos obſervations, à nos académies, viendront accroître le tréſor de nos connoiſſances ; & nous aurons alors peine à imaginer comment nous n'avons pas fait les derniers pas. Songeons toujours qu'au ſiecle de Platon, un philoſophe écrivoit : " Je ne puis „ m'empêcher de rire de ceux qui ont décrit la

„ circonférence de la terre, qui veulent nous „ perſuader que l'océan l'environne de ſes „ eaux, & qui aſſurent que la terre eſt ronde, „ comme ſi elle avoit été fabriquée ſur le tour „. Il répétoit ces paroles d'après la phyſique d'Hérodote, & il ſe moquoit beaucoup de ceux qui avoient entrevu la vraie configuration du globe.

L'ATTENTION journaliere ſuppléera peut-être à toute la profondeur du génie, & l'étonnera lui-même. La ſentinelle, ſous ce point de vue, ne mérite pas nos dédains : avoiſiner un objet, n'eſt pas encore le toucher ; & nous avons ſous les yeux des ſecrets qui ne ſe dévoileront peut-être qu'aux hommes, auxquels nous accordons le moins d'eſtime.

IL faut mettre les talens en ſociété, pour qu'ils fructifient. Quand l'homme eſt iſolé, le génie n'a plus ce foyer, où toutes ſes lumieres ſe réuniſſent pour être dirigées vers un même but. L'eſprit de ſagacité n'eſt ardent que quand pluſieurs regards applaudiſſent à ſon courage, à ſes efforts & à ſon triomphe.

CHAPITRE

CHAPITRE XCII.

Différence des esprits.

MAIS les esprits sont inégaux en forces ; il faut l'avouer & le soutenir contre Helvétius, dont le système en ce point nous paroît faux. La finesse, d'un sens, doit seule apporter un nombre infini de connoissances. Un amateur de la peinture voit la nature tout autrement qu'un homme qui ne sait rien voir dans un tableau : une tête harmonique prête l'oreille au bruit lointain des cloches, & saisit les nuances qui nous échappent. Il y a des hommes qui ont un tact particulier, qui leur révele une multitude d'idées, & qui ont peine à communiquer avec les autres hommes, parce qu'ils sentent, d'une maniere si détaillée, qu'on ne peut les suivre. Deux hommes enfin peuvent avoir autant d'esprit l'un que l'autre ; & par la différence de leurs études ou plutôt de leurs perceptions, ne point s'entendre.

C'EST ce qui se voit à Paris : le musicien,

le géometre, le poëte, le peintre, le moraliſte, le ſtatuaire, le chymiſte, le politique, également hommes de génie, ne peuvent guere communiquer enſemble : auſſi portent-ils les uns des autres des jugemens ordinairement faux, parce qu'ils ſont dans l'impoſſibilité de s'eſtimer ce qu'ils valent réellement.

COMPAREZ enſuite un courſier d'Afrique, léger, ardent, aux jarrets nerveux & ſouples, à l'œil étincelant de fierté, plein de feu, d'agilité & de graces ; comparez-le avec un cheval du Holſtein, aux jambes flaſques, groſſier, peſant, d'une chair molaſſe ; croira-t-on que ces deux animaux ſont de la même eſpece ? Comparez deux hommes, que dis-je, deux écrivains, c'eſt la même différence.

NEWTON voit une pomme tomber d'un arbre : il médite, & conçoit le ſyſtême de la gravitation. Un autre, ſans s'embarraſſer du pouvoir qui enchaîne les planetes dans leurs orbites, voit tomber la pomme, la ramaſſe, & la mange : ainſi dans Paris, l'homme qui a du génie, l'augmente, le fortifie, lui donne un développement extraordinaire, tandis que le

ſot a les yeux ouverts ſans rien voir, mange la pomme ſans ſonger à l'arbre de la ſcience, & devient plus ſot encore.

CHAPITRE XCIII.

Qui paie-t-on?

DANS ce ſiecle dit éclairé, les arts ne ſont jamais récompenſés qu'en raiſon inverſe de leur utilité : tel danſeur de l'opéra gagne tous les ans plus que tous les régens d'un college enſemble : les gages d'un cocher brillant, ou d'un excellent cuiſinier, doublent ceux d'un précepteur, ſe nommât-il J. J. Rouſſeau. Peu de tragédies ont rapporté autant que les *Racoleurs*; les peintres de frivolité ſont les mieux payés de tous, & les ſculpteurs ſont réduits à portraire les phiſionomies communes d'hommes nuls ou vils, mais qui commande la bourſe en main : c'eſt à venir des équipages que l'on parvient à en avoir un : le médecin des chiens a fait une fortune dont ſe féliciteroit un docteur de la faculté. La part d'un comédien rend au moins autant que ſix compagnies d'infanterie.

Nicolet a gagné cinquante mille livres de rente ; & le malheureux *Taconnet*, qui a fait une partie de sa fortune, est mort à la charité. Nicolet a acheté une terre, & a forcé son pasteur qui lui refusoit l'eau bénite, de lui présenter le goupillon ; & les auteurs de l'Encyclopédie n'ont recueilli de leurs longs travaux, que des injures & des anathêmes.

Quand un livre réussit, c'est le libraire qui met l'argent dans sa poche. Un manuscrit n'annonce jamais son succès, & le libraire l'achete toujours, comme ne devant point en avoir. Depuis le généreux *Fouquet*, on n'a point vu d'hommes en place répandre leurs libéralités sur les hommes célebres & pauvres. Prodigues en superfluités, ils ont oublié le mérite peu aisé. Leurs gratifications ont été chercher leurs partisans, leurs créatures, & non l'artiste qui se distingue dans sa profession.

Il en est un très-habile, nommé *Dellebare*, qui a perfectionné le *microscope* à un point que l'ont peut regarder comme le dernier terme de l'industrie & de la sagacité humaine. Il a *réellement découvert un nouveau monde à nos yeux*

étonnés. On doute que l'on puiſſe jamais y ajouter. Eh bien ! cet artiſte recommandable vit dans une pauvreté voiſine de l'indigence. Tandis que *Dollon*, à Londres, a recueilli le fruit de ſes travaux, *Dellebare* qui le ſurpaſſe infiniment, reçoit de ſtériles louanges. Quand il ſera mort, les *microſcopes* qu'il donne pour quinze louis (prix modique, ſi l'on en conſidere la ſtructure), ſe vendront peut-être mille écus ; & il n'aura pas joui de ſon ſalaire légitime. On honorera ſa mémoire, & de ſon vivant l'auteur n'aura pas été récompenſé.

Puisse ma patrie rougir de cette ingratitude, & connoître le prix d'un inſtrument qui a coûté vingt années de travaux, & dont les combinaiſons variées ſont le chef-d'œuvre de l'intelligence attentive & patiente !

Le même artiſte a préparé les inſectes les plus imperceptibles, avec un ſoin qui excite l'admiration. Puiſſe cette annonce être utile à un homme que je n'ai jamais vu, mais dont je connois l'ouvrage ! Il a étendu les miracles de l'optique, & nous a donné la plus haute idée de la profondeur infinie de la nature & de la

majeſté de ſon Créateur, dans des objets juſqu'alors voilés à nos regards.

CHAPITRE XCIV.

Affaires.

C'EST le terme générique pour déſigner toute eſpece de brocante ; les bagues, les étuis, les bijoux, les montres circulent en place d'argent. Celui qui en a beſoin, commence par ſe faire une boutique toute formée ; il perd, il eſt vrai, la moitié & plus, quand il veut réaliſer ; mais tout cela s'appelle *affaires*.

LES jeunes gens en font beaucoup. Les robes, les jupes, les déshabillés, les toiles, les dentelles, les chapeaux, les bas de ſoie entrent auſſi dans ces échanges. On ſait qu'on ſera trompé ; mais le beſoin l'emporte, & l'on prend toutes ſortes de marchandiſes. Une foule d'hommes excitent cette induſtrie deſtructive, & les gens de qualité ne s'y montrent pas les moins inhabiles.

CHAPITRE XCV.

Gens d'affaires.

LES ſolliciteurs de procès, ceux qui les achetent ; les intéreſſés dans les finances, les receveurs à la ville, dits grippe-ſols, les partiſans qui afferment quelque revenu particulier des Rois & des Princes, reçoivent tous également ce nom, & le maſquent le plus ſouvent du titre *d'avocat en Parlement*, qu'ils vont acheter à Rheims, moyennant cinq cents livres.

CE titre prouve que le particulier ſait lire & écrire. On ſe moque aujourd'hui de cette ſcience ; on a tort : elle n'étoit pas ſi commune il y a quatre cents ans, il s'en faut ; on ſe rachetoit de la corde, dès qu'on ſavoit lire dans un livre ; il n'y a guere ſur le globe que la trois centieme partie du genre-humain qui ſache lire, & l'on pourra encore rabattre ſur mon calcul.

CHAPITRE XCVI.

Vacations.

LES procureurs, les notaires, les huiſſiers-priſeurs, les commiſſaires, les greffiers, &c. connoiſſent très-bien la valeur de ce mot, & il ſonne agréablement à leurs oreilles. La vénalité des charges a entrainé des abus ſi biſarres, qu'ils vous ôtent la force de les combattre. On demeure muet d'étonnement.

LA robe ſubalterne vit de *vacations*. Elles durent deux heures, & ces deux heures ſont fort mal employées : on les multiplie le même jour, & on les remplit mal, parce qu'on les a multipliées ſans cauſe : on les paie ridiculement cher. Comment le peuple ſuffit-il à fournir tout l'argent que l'on pompe ſur lui journellement ? On ne revient point de ſa ſurpriſe, quand on y réfléchit un peu.

CHAPITRE XCVII.

États indéfinissables.

Il y a dans Paris une foule d'états indéfinissables, qui ne tiennent ni à la bourgeoisie, ni à la finance, ni au militaire, ni aux arts : ils circulent entre les bourgeois, les financiers, les gens de robe & les grands Seigneurs ; on ne peut dire ce que sont ces hommes-là.

Leurs femmes sont encore plus indéfinissables ; elles tiennent le rang de leur invisible amant, & non de leur mari : ceux-ci visitent la bourgeoisie, tandis que celles-là, plus fieres, plus hautaines, ne veulent voir que la classe où est l'homme qui soutient leur maison ; on les appelle *de très-honnêtes femmes* ; car la main qui les enrichit est cachée.

Le mot de Galba à son esclave qui le voloit, *mon ami, je ne dors pas pour tout le monde*, est aussi applicable à Paris, que le mot fameux de Moliere, *vous êtes orfevre, monsieur Josse,*

Ce Galba fermoit les yeux pendant que le favori de l'empereur, l'auguſte Mécene, carreſſoit ſa femme ; mais lorſqu'un eſclave en prenoit occaſion de voler ſa bouteille chérie, il ouvroit l'œil, qu'il ne fermoit que par complaiſance.

CHAPITRE XCVIII.

L'indolent.

TANDIS que l'un ſe fatigue, travaille du matin au ſoir, cet autre vit dans l'inaction la plus abſolue. Point d'affaires, point de ſervices, point d'occupations, pas même de lectures. Tout ſon tems lui échappe ; il ne ſait ce qu'il en fait. Qu'a produit ſa matinée ? Rien. Il s'eſt levé tard, il s'eſt habillé lentement, il a fait pluſieurs tours, il attend le dîner : le dîner eſt venu ; l'après-dînée ſe paſſera comme le matin, & toute ſa vie reſſemblera à cette journée.

MÉRITE-T-IL le nom d'homme, quand il vit dans un état ſi indigne de l'homme ?..... Mais, que dis-je ? Il a une charge conſidérable, une belle femme, vingt laquais ; il lui eſt permis d'avoir la tête & le cœur vuide.

CHAPITRE XCIX.

Les Élégans.

Il n'y a plus d'hommes à *bonnes fortunes*; c'eſt-à-dire, de ces hommes qui ſe faiſoient une gloire d'alarmer un pere, un mari, de porter le trouble dans une famille, de ſe faire bannir d'une maiſon avec grand bruit, d'être toujours mêlés dans les nouvelles des femmes : ce ridicule eſt paſſé, nous n'avons plus même de *petits-maîtres*; mais nous avons l'*élégant*.

L'ÉLÉGANT n'exhale point l'ambre, ſon corps ne paroît pas dans un inſtant, ſous je ne ſais combien d'attitudes; ſon eſprit ne s'évapore point dans les complimens à perte d'haleine; ſa fatuité eſt calme, tranquille, étudiée; il ſourit au lieu de répondre; il ne ſe contemple point dans un miroir; il a les yeux inceſſamment fixés ſur lui-même, comme pour faire admirer les proportions de ſa taille, & la préciſion de ſon habillement.

Il ne fait des viſites que d'un quart-d'heure.

Il ne ſe dit plus *l'ami des Ducs*, *l'amant des Ducheſſes*, *l'homme des ſoupers*. Il parle de la retraite où il vit, de la chymie qu'il étudie, de l'ennui où il eſt du grand monde. Il laiſſe parler les autres ; la dériſion imperceptible réſide ſur ſes levres ; il a l'air de rêver, & il vous écoute : il ne ſort pas bruſquement, il s'évade ; il vous quitte, & vous écrit un quart-d'heure après, pour jouer l'homme diſtrait.

Les femmes, de leur côté, n'épuiſent plus les ſuperlatifs, n'emploient plus les mots de *délicieux*, *d'étonnant*, *d'incompréhenſible* ; elles parlent avec une ſimplicité affectée, & n'expriment plus ſur aucune choſe, ni leur admiration, ni leurs tranſports : les événemens les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légere exclamation ; les nouvelles du jour, narrées ſans réflexion, & les expériences chymiques, fourniſſent à l'entretien.

L'accommodage des hommes eſt redevenu très-ſimple ; on ne porte plus des cheveux en eſcalade. Ces hauts toupets, ſi juſtement ridiculiſés, ont diſparu.

Les femmes, même les bourgeoiſes, ne diſent

plus qu'elles ſont laides à faire peur ; qu'il n'y a rien de plus pitoyable que la maniere dont elles ſont ajuſtées : tous ces propos ne ſont plus de mode, & nous en avertiſſons charitablement les dames provinciales qui les emploient encore.

La dame qui ne vouloit jouer qu'avec des cartes parfumées, qui exigeoit que ſes femmes fuſſent à la bergamotte, n'offriroit aujourd'hui qu'une fantaiſie biſarre & particuliere.

L'esprit eſt toujours commun ; mais le bon ſens eſt encore plus rare. On prend à la volée les connoiſſances dont on ſe pare ; on raiſonne à perte de vue, mais l'on ſe donne rarement la peine d'approfondir.

Le plus difficile pour un homme de lettres, aujourd'hui, n'eſt pas de parler d'érudition avec les ſavans, de guerre avec les militaires, de chiens & de chevaux avec les Seigneurs ; mais de *riens* avec *pluſieurs femmes*, qui ne veulent plus parler, à l'exemple *des élégans*.

CHAPITRE C.

L'homme décidément ſuperficiel.

C'EST un titre dont il ſe glorifie & qu'il affiche ; c'eſt un homme d'un *très-bon ton*, parce qu'il traite avec importance ces *riens* dont nous parlions.

L'OPÉRA comique, le grand opéra ont droit, avant toutes les autres ſpéculations, d'intéreſſer ſon eſprit. Comme on ne parle à Londres que de l'ordre public, des intérêts de l'Europe & du commerce des Nations, il ne parle lui, que des comédiens, des farceurs, & des petits vers qui courent ; ce qui eſt très-néceſſaire, toutefois dans certaines maiſons, où il doit parler ſans rien dire.

C'EST ainſi que l'homme *décidément* ſuperficiel, & qui ſe donne à deſſein un nombre *incroyable* de petits ridicules, vit à Paris : il ſait ce qui ſe paſſe dans les foyers, dans les petites loges ; il connoît les aventures de toutes les

actrices ; il fait ce qui s'eſt dit myſtérieuſement dans les ſoupers. On le voit aux trois ſpectacles. S'il paroît dans une promenade, tout le monde le ſalue ; il parle à l'un, ſourit à l'autre, aborde un troiſieme, annonce tout haut la diſtribution de ſa journée, & parle de ſon oiſiveté avec le ſérieux que pourroit prendre l'homme ſenſé, qui annonceroit une occupation utile. Il exagere les modes ; il a des enthouſiaſmes ſans chaleur, des enjouemens ſans motifs : il ouvre la frivolité nationale, mais il cache quelquefois, ſous ces dehors empruntés, la marche fine d'une ambition ardente : il donne le change à ſes rivaux, fait tout-à-coup un excellent mariage, & ſe trouve revêtu d'une charge importante.

CHAPITRE CI.

Indépendans, Contempteurs.

Les indépendans ſont des jeunes gens qui affectent de rompre en viſiere aux regles établies : ils ne s'habillent point ; ils vont à la campagne l'hiver, battent les remparts, fuient l'opéra & les autres ſpectacles, peuplent les tré-

teaux, laiſſent-là les femmes de qualité, font le contraire des autres, ſe moquent de tout, & finiſſent par ſe laſſer de leur rôle, & par revenir à la ſociété.

IL y a enſuite *les contempteurs du genre-humain*, mais ceux-ci ſont en petit nombre à Paris; parce qu'on y aime trop la vie libre & agréable, pour les écouter long-tems.

CES contempteurs vraiment curieux (& toujours dans la claſſe des jeunes gens) ont décidé qu'ils étoient ſupérieurs à tout ce qui exiſtoit, qu'eux ſeuls avoient cette pénétration exquiſe, extraordinaire, qui découvre ce qui échappe à tous les yeux; ils croient vous faire grace quand ils vous parlent; ils n'écoutent que la moitié de ce qu'on leur dit; ils mépriſent tout ce qui ſort des preſſes. Ils ont le tact ſi fin, le goût ſi exquis, l'eſprit ſi pénétrant qu'aucun homme, aucun livre ne les contente; ils regardent comme *déteſtable*, ce que les autres regardent comme *merveilleux*; mais ils ont ſoin de ne point compromettre leur prétention au plus haut degré du génie, en gardant *le ſilence prudent de feu Conrat*, dont parle Boileau.

QUELQUEFOIS

QUELQUEFOIS cet orgueil en impose par sa hauteur & par son jargon ; car ils ne se familiarisent pas, de peur de se laisser voir tout entiers. Ces jeunes gens ne veulent jouer que le rôle d'hommes supérieurs, & le plus souvent ils n'ont (tout bien considéré) que de l'esprit & de la politique.

CHAPITRE CII.

Nouvellistes.

UN groupe de nouvellistes differtant sur les interêts politiques de l'Europe, forment sous les ombrages du Luxembourg un tableau curieux. Ils arrangent les royaumes, reglent les finances des potentats, font voler les armées du nord au midi.

CHACUN affirme la nouvelle qu'il brûle de divulguer, lorsque le dernier venu dément d'une maniere brusque, tout ce qu'on a débité ; & le vainqueur du matin se trouve battu à platte couture à sept heures du soir ; mais le lendemain, au réveil des nouvellistes, le conteur de la veille restitue à son Héros une pleine

victoire. Tous les jeux ſanglans de la guerre deviennent un objet d'amuſement pour cette vieilleſſe oiſive & imbécille, & ſervent à leurs entretiens.

Ce qui a droit d'étonner un eſprit ſenſé, c'eſt l'ignorance honteuſe où ſont plongés tous ces faiſeurs de nouvelles, tant ſur le caractere que les forces, & la ſituation politique de la nation angloiſe.

On ne raiſonne pas mieux, il faut l'avouer, dans les ſallons dorés. Les François en général traitent l'Anglois, quand il n'eſt pas préſent, avec un ton de ſupériorité, un ton hautain, un ton de mépris, qui fait déplorer l'aveuglement des détracteurs : rien ne prouve mieux qu'aucun peuple n'eſt plus ſoumis aux préjugés nationaux que le Pariſien. Il croit comme article de foi tout ce que lui dit la *gazette de France ;* & quoique cette gazette mente impudemment à l'Europe par ſes éternelles omiſſions, le bourgeois de Paris ne croit aucune autre gazette, & il ſoutiendra toujours qu'il ne tient qu'à la France de ſubjuguer l'Angleterre ; il affirmera que ſi l'on ne fait pas une deſcente à Lon-

dres, c'eſt qu'on ne le veut pas, & que nous pouvons interdire à cette nation la navigation, même ſur la Tamiſe : il faut écouter toutes ces impertinences qui ſe trouvent dans la bouche des hommes les moins faits pour les prononcer. On les entend raiſonner aſſez juſte ſur d'autres objets ; mais quand il eſt queſtion de l'Angleterre, ils ſemblent n'avoir ni jugement, ni connoiſſance, ni lecture. Ils n'ont pas la moindre idée de la conſtitution de cette république, & ils en parlent à-peu-près comme un feuilliſte, qui ne ſait pas un mot d'anglois, parle de Shakeſpear. Ces aſſertions gratuites ne méritent que la riſée des hommes inſtruits ; cependant les premiers de la nation, les gens de lettres eux-mêmes, ſont peuple à cet égard.

Un bourgeois de la rue des Cordeliers écoutoit aſſiduement un abbé, grand ennemi des Anglois : cet abbé l'enchantoit par ſes récits véhémens ; il avoit toujours à la bouche cette formule, *il faut lever trente mille hommes*, *il faut embarquer trente mille hommes*, *il faut débarquer trente mille hommes ; il en coûtera peut-être trente mille hommes pour s'emparer de Londres ; bagatelle.*

LE bourgeois tombe malade, penſe à ſon cher abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée des Carmes, & qui lui avoit infailliblement prédit la deſtruction prochaine de l'Angleterre, au moyen *de trente mille hommes.* Pour lui marquer ſa tendre reconnoiſſance (car ce bon bourgeois haïſſoit les Anglois ſans ſavoir pourquoi), il lui laiſſa un legs, & mit ſur ſon teſtament : *Je laiſſe à monſieur l'abbé trente mille hommes, douze cents livres de rente ; je ne le connois pas ſous un autre nom ; mais c'eſt un bon citoyen, qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglois, ce peuple féroce qui détrône ſes ſouverains, ſeroient bientôt détruits.*

SUR la dépoſition de pluſieurs témoins, qui atteſterent que tel étoit le ſurnom de l'abbé, qu'il fréquentoit le Luxembourg depuis un tems immémorial, & qu'il s'étoit montré fidele antagoniſte de ces fiers républicains ; le legs lui fut délivré.

S'IL étoit poſſible d'imprimer tout ce qui ſe dit dans Paris dans le cours d'un ſeul jour, ſur les affaires courantes, il faut avouer que ce ſeroit une collection bien étrange. Quel amas de contradictions ! L'idée ſeule en eſt groteſque.

CHAPITRE CIII.

Sort d'un bourgeois.

CEPENDANT un ſot bourgeois de cette eſpece, qui jouit de cinquante mille livres de rente, peut ſe regarder comme le centre de plus de trois cents mille hommes, qui agiſſent & travaillent pour lui nuit & jour.

AU moyen de tous les arts enchaînés l'un à l'autre, la condition de ce particulier devient preſque égale à celle des Rois; & en effet, il a toutes les commodités réelles & voluptueuſes dont peuvent jouir les Monarques.

AINSI, pour que le luxe ſoit moins meurtrier, & que, ſemblable à la lance d'Achille, il guériſſe d'un côté les maux qu'il a faits de l'autre, il faut qu'il n'admette pas d'interruption. Dès qu'une branche tombe ou ceſſe, voilà tout-à-coup des déſœuvrés & des néceſſiteux. Il eſt très-ſûr que ſi les riches interrompoient pendant une année les cours de leurs folles dépen-

ſes, il y auroit la moitié de la capitale qui, tout-à-coup, ne pourroit plus ſubſiſter.

Le riche la prefere à tout autre ſéjour, parce que tout y vient d'un bout du royaume à l'autre. Elle jouit plus abondamment des denrées qu'elle ne produit point, que les contrées même qui les produiſent.

Mais les impitoyables voluptés des riches avec leurs arts de ſenſualités & de frivolités, immolent des générations entieres à un luxe fou & cruel.

CHAPITRE CIV.

Les Lorgneurs.

Paris eſt plein de ces lorgneurs impitoyables qui ſe plantent devant vous & fixent ſur votre perſonne des yeux immobiles & aſſurés: cette coutume ne paſſe plus pour indécente à force d'être commune. Les femmes ne s'en offenſent pas, pourvu que cela arrive aux ſpectacles & aux promenades; mais ſi l'on s'aviſoit

de les regarder ainſi dans un cercle, le lorgneur ſeroit taxé d'inſolence, & traité comme un impoli.

Il ne faut pas confondre ces lorgneurs avec les *phyſionomiſtes*, qui trouvent à exercer leur ſagacité au milieu d'une foule auſſi immenſe, & qui, à la longue, acquierent un certain tact. Ils obſervent toute l'habitude du corps encore plus que la phyſionomie.

Un peintre, un poëte ſont nés phyſionomiſtes. Voilà pourquoi ils ſe plaiſent où eſt la multitude. Voyez au ſallon cette foule de portraits; ils aſſigneront le caractere d'après la figure : il ne faut pas nier la révélation de la phyſionomie; elle ne trompe guere : la probité donne un air ouvert; le front d'un ſot eſt reconnoiſſable entre mille. Celui qui a l'air vil ou méchant juſtifie preſque toujours ſon viſage. Les vieillards, dont l'ame eſt glacée, n'ont plus de phyſionomie; le ſentiment eſt éteint chez eux; l'empreinte de l'ame l'eſt auſſi. *La Tour*, peintre célebre, dont les portraits ont une vérité frappante, diſoit : *Ils croient que je ne ſaiſis que les traits de leur viſage; mais je deſcends*

au fond d'eux-mêmes à leur insu, & je les remporte tout entiers.

Une femme d'esprit apprenant qu'un certain homme alloit se faire peindre, dit : *Il est bien hardi, ce coquin-là ; il osera regarder en face un homme qui tient le pinceau.* Si je pouvois nommer le personnage, on verroit combien le mot a de justesse ; mais j'abhore trop la satyre & ne veux tracer que des peintures générales.

CHAPITRE CV.

Palais-Royal.

Oque M. Lavater, docteur Allemand, qui a tant écrit sur la science de la physionomie, n'est-il pas au Palais-Royal le vendredi, pour lire sur les visages tout ce qu'on cache dans l'abyme des cœurs.

Il verroit, je crois, que l'habitant de Paris n'est ni cruel, ni farouche, ni porté à la révolte ; mais n'y découvriroit-il pas un mélange d'astuce, de finesse, de présomption, de suffi-

ſance & de *hauteur :* il n'eſt pas né pour les ſentimens extrêmes, & il a beau aſpirer à l'extrême licence des mœurs, il n'y parviendra même pas.

LA, ſont les filles, les courtiſannes, les ducheſſes & les honnêtes femmes, & perſonne ne s'y trompe : il s'y tromperoit peut-être lui-même, ce grand docteur, avec toute ſa ſcience : car ces notions dépendent des nuances qu'il eſt très-facile de ſaiſir; mais il faut les étudier ſur les lieux ; or, je ſoutiens que M. Lavater auroit peine à diſtinguer une femme de condition, d'une fille entretenue ; & le moindre clerc de procureur échappé de l'étude, ſans avoir tant médité ſur cet objet, en ſauroit plus que lui.

POURSUIVONS : là on ſe regarde avec une intrépidité qui n'eſt en uſage dans le monde entier qu'à Paris, & à Paris même, que dans le Palais-Royal : on parle haut, on ſe coudoie, on s'appelle, on nomme les femmes qui paſſent, leurs maris, leurs amans ; on les caractériſe d'un mot, on ſe rit preſqu'au nez, & tout cela ſe fait ſans offenſer, ſans vouloir humilier perſonne. On roule dans le tourbillon, on ſe prodigue les regards avec un abandon qui laiſſe

toujours aux femmes *le dernier :* un peintre auroit tout le tems de saisir une figure, & de l'exprimer à l'aide du crayon.

Je ne me pique pas d'être physionomiste ; j'ai fait mon tour d'allée plusieurs fois ; je n'ai songé alors qu'à voir les beautés qui y circuloient : mon esprit d'observation s'est trouvé en défaut ; mais voici ce que je pense sur la physionomie.

Les bonnes qualités du cœur impriment toujours à la physionomie un caractere touchant. Jamais un excellent homme n'a paru d'une figure désagréable ; l'humanité empreint sur les traits du visage une sorte de sérénité & de douceur.

Si l'innocence & la modestie brillent sur le front d'une jeune personne à son insu, & indépendamment de la beauté, la sensibilité, l'honneur, la compassion habituelle, la bienfaisance généreuse, peuvent donner à une figure humaine une dignité qui l'ennoblit & la distingue.

Ce sont les inclinations basses & mauvaises,

qui font toutes ces figures révoltantes & mesquines ; la beauté est moins un don de la nature qu'un attribut secret de l'ame & de ses dispositions habituelles. Un homme sensible se reconnoît à ses attitudes, à ses regards, à sa voix. Couvrez son visage de cicatrices : coupez-lui un bras, ni l'œil, ni l'accent n'auront perdu leur expression.

Il est presque impossible de dissimuler l'envie, la malice, la cruauté, l'avarice, la colere, & les passions généreuses ou viles ont des nuances qui se révelent à l'œil attentif.

Avec une ame égale, franche & ouverte, le visage est toujours beau : voilà ce que j'ai cru remarquer, sans avoir lu M. Lavater. Puisque la joie pure, libre & facile déploie tous les traits & les rend gracieux, pourquoi la beauté personnelle ne dépendroit-elle pas à la longue de la noblesse & de la pureté des sentimens ?

Telle femme devant son miroir s'est dite à elle-même : *En vain je m'étudie, je ne jouerai jamais la pudeur :* quel cri de la conscience ! Voyez le frippon, qui baisse les yeux en vous

parlant, & n'oſe rencontrer vos regards : voyez celui qui vous flatte, & qui cherche vos yeux pour voir s'il vous a trompé. J'abandonne ces réflexions étrangeres à mon ſujet : je dis ſeulement que c'eſt à Paris & au Palais-Royal que M. Lavater auroit dû faire ſes nombreuſes expériences : il auroit vu ce que je n'ai pu appercevoir qu'imparfaitement.

CHAPITRE CVI.

Du perſiflage.

LE perſiflage eſt une raillerie continue, ſous le voile trompeur de l'approbation : on s'en ſert pour conduire la victime dans toutes les embuſcades qu'on lui dreſſe ; & l'on amuſe ainſi une ſociété entiere aux dépens de la perſonne qui ignore qu'on la traduit en ridicule, abuſée qu'elle eſt par les dehors ordinaires de la politeſſe.

CE n'eſt point-là de la bonne plaiſanterie.

LA BRUYERE a dit : *Railler heureuſement*,

c'eſt créer. Mais quel eſprit y a-t-il à abuſer de la ſimplicité ou de la confiance d'un homme qui s'offre aux coups ſans le ſavoir, & qui tombe d'autant plus profondément dans le piege, qu'il le ſoupçonne moins?

Le perſifleur eſt un homme froid & fatigant à la longue. Cette maniere de railler eſt donc pitoyable, parce qu'il n'y a point d'égalité. Chaque ſociété a ſon railleur & ſon ton de raillerie; mais il n'y a rien de ſi rare qu'une plaiſanterie légere, fine, enjouée & raiſonnable.

CHAPITRE CVII.

Revendeuſes à la toilette.

Les revendeuſes à la toilette entrent partout; elles vous apportent les étoffes, les dentelles, les bijoux de ceux qui veulent avoir de l'argent comptant pour payer les dettes du jeu. Elles ſont les confidentes des femmes les plus huppées qui les conſultent, & arrangent pluſieurs affaires d'après leurs avis. Elles ont des

ſecrets curieux, & les gardent d'ordinaire aſſez fidélement.

Il faut qu'une revendeuſe à la toilette, a dit quelqu'un, ait un caquet qui ne finiſſe point; & néanmoins, une diſcrétion à toute épreuve, une agilité renaiſſante, une mémoire qui ne confonde pas les objets, une patience que rien ne laſſe, & une ſanté qui réſiſte à tout.

Il n'y a de ces femmes-là qu'à Paris. Elles font leur fortune en très-peu de tems; & elles ne la doivent pas en entier à la vente de leurs marchandiſes. Les phyſionomies les plus rebutantes ſont quelquefois celles qui ont le plus de vogue. Or, devinez pourquoi?

CHAPITRE CVIII.

Les Coëffeurs.

Qui connoît le ſieur Dupain, qui vient d'afficher par-tout *l'art varié des coëffures*? Qui l'a lu? Moi ſeul peut-être. Il célebre avec enthouſiaſme cet ornement léger qui garnit

la tête & accompagne le front de l'homme; & comme il faut idolâtrer ſon talent, pour le pouſſer loin, il s'extaſie devant l'art qui a coupé, tordu, crêpé, façonné, arrangé, papilloté, pommadé, friſé & poudré (de deux ou trois cents façons différentes) les cheveux ſoumis ou rebelles d'un galant homme ou d'une jolie femme. Il creuſe cet art dans toute ſa largeur & ſa profondeur; & quel art, même de nos jours, a été fondé en entier.?

L'ART de la coëffure eſt, ſans contredit, celui qui approche le plus de la perfection. La perruque a eu ſes *Corneille*, ſes *Racine*, ſes *Voltaire;* & (ce qui fait ici exception) ces perruquiers ne ſe ſont pas copiés. La perruque, dans ſon origine, d'un volume exagéré & biſarre, a fini par imiter le naturel des cheveux. Ne pourroit-on pas appercevoir ici la marche & l'emblême de l'*art dramatique*, d'abord pompeuſement & ridiculement factice, puis rentrant, à force de réflexions, dans les limites de la nature & de la vérité. La groſſe & énorme perruque repréſenteroit *la tragédie bouffie & bourſouflée:* une perruque légere, qui rend parfaitement la couleur, & juſqu'à la racine des

cheveux, qui s'implante, pour ainſi dire, & ne ſemble point etrangere ſur la tête qui la porte, repreſentera le *drame vrai*, contre lequel les antiques & groſſes perruques font rage; mais il faut enfin qu'elles cedent à leurs modernes rivales.

QUOIQU'IL en ſoit, (& nous laiſſons la diſcuſſion de ces graves matieres à la ſagacité du ſieur Dupain) grace à ſon art; d'un petit monſtre féminin, on ſait faire aujourd'hui une figure humaine: on lui crée un viſage & un front, par la magie des rapprochemens: & les actrices ne devroient enviſager les coëffures qu'avec une vénération profonde; car après les auteurs qui les font parler, ce ſont les perruquiers qui leur donnent l'exiſtence: mais les ingrates ne ſe doutent pas qu'elles doivent tout à ces heureux créateurs.

LE coëffeur trouve ſa récompenſe dans l'exercice même de ſa profeſſion. Son œil domine inceſſamment les plus rares tréſors de la beauté, voilés pour tout autre regard. Il eſt témoin de tous les mouvemens, de toutes les graces, de toutes les minauderies de l'amour & de la coquetterie.

coquetterie. Il voit les premiers reſſorts de ce jeu, que poſſedent ſi bien les femmes, & qui fait mouvoir par un fil imperceptible *les grands pantins du ſiecle.* Il doit être diſcret, tout voir, & ne rien dire, autrement ce ſeroit un vil profanateur des myſteres auxquels il eſt admis, & l'on ne choiſiroit plus que des femmes qui gardent ordinairement le ſecret de leur ſexe.

Les coëffeurs avoient mis à leur porte, en gros caracteres, *Académie de coëffure.* M. d'Angivillers a trouvé que c'étoit profaner le mot *académie*, & l'on a défendu à tous les coëffeurs de ſe ſervir de ce mot reſpectable & ſacré; car il faut dire qu'à Paris les prohibitions biſarres ſont éternelles. Il s'agit toujours d'une *défenſe*, & jamais d'une *permiſſion.* C'eſt-là ſur-tout qu'on peut dire : *La loi fait le peché.*

CHAPITRE CIX.

Parures.

UN diamant eſt beau par lui-même ; l'artiſte le taille, le polit, le façonne ; il jette alors un éclat plus vif : telle eſt la femme. Rien ne la touche plus vivement que la parure, rien ne lui eſt plus cher que de réparer le tort des années, rien ne la flatte plus enfin, que ce qui peut ſuppléer à ce qui lui manque du côté de la fraîcheur & de la beauté du teint.

NOUS connoiſſons par l'hiſtoire les cinq cents ânesſes qui ſuivoient par-tout l'Impératrice Poppée, pour fournir abondamment à ſes bains de lait & à ſes cosmétiques. Nous ſavons que la reine Cléopatre rehauſſoit l'éclat de ſes charmes, par les ſoins de la parure la plus étudiée, & qu'elle enchaîna de cette maniere le premier & le ſecond des humains, Céſar & Antoine. Nous n'ignorons pas que la reine Bérénice avoit de ſi beaux cheveux, qu'ils donnerent leur nom à une conſtellation céleſte.

Nous avons lu que Sémiramis appaiſa une ſédition furieuſe, en s'arrachant tout-à-coup de ſa toilette, & ſe montrant ſur ſon balcon, le ſein découvert, & dans le deſordre d'une femme à moitié habillée.

On ne nous a pas laiſſé ignorer toute la coquetterie de la belle Hélene, qui alluma tant de feux, & qui occaſionna une guerre qui, fameuſe après trente ſiecles, retentit encore dans l'Univers. On nous a inſtruit que Jézabel mangée par les chiens mettoit du rouge ; mais les poëtes anciens, quoique grands deſcripteurs, ne nous ont point repréſenté les modes de ces tems éloignés avec aſſez de vérité, pour que nous puiſſions nous en former une juſte idée.

Je ſais qu'une Bacchante échevelée, le thyrſe en main, le front couronné de lierre, peut paroître auſſi belle qu'une Marquiſe coëffée en vergette ; je ſais que les tuniques des dames Romaines pouvoient avoir les graces des robes ouvertes de Européennes modernes ; je ſais que leurs ſandales ont pu recevoir l'élégance de nos ſouliers exhauſſés & mignons ; mais enfin qu'en coûtoit-il de nous donner la deſcription

de leur coëffure, de ſes acceſſoires, de ſes variations, & de ſon enſemble brillant ? Pourquoi les écrivains n'ont-ils pas parlé de l'arrangement des cheveux ? Pourquoi ont-ils négligé de nous faire connoître la baſe de l'admirable édifice, où il commençoit, où il finiſſoit ? Où plaçoit-on la topaze & la perle ? De quelle maniere les fleurs étoient-elles entrelacées, &c. ? Qui les a donc empêché de peindre la ſphere mouvante des modes ? ..... Ah ! je le ſens moi-même, en voulant ici prendre le pinceau ; c'eſt qu'il eſt impoſſible de peindre cet art, le plus vaſte, le plus inépuiſable, le plus indépendant des regles communes : il faut voir la beauté donnant à ſon miroir le dernier coup-d'œil de ſatisfaction, & puis admirer & ſe taire.

En effet, ſi je voulois repréſenter une *toque, accompagnée de deux attentions prodigieuſes, un bonnet à la Gertrude, à la Henri IV, un bonnet aux navets, un bonnet aux ceriſes, un bonnet à la fanfan ;* puis parler *du bonnet artiſté, des ſentimens repliés, de l'eſclavage briſé*, j'aurois beau repreſenter le *grattoir* diamen é, le *peigne* en pierreries, faire pencher la *phyſionomie*, offrir les *cordelieres d'un goût inconnu*,

je ne tracerois que des mots, & Homere lui même avec ſon génie, a eu plutôt fait de peindre le bouclier d'Achille, que la coëffure d'Hélene.

TAISONS-NOUS donc, & envoyons à l'opéra l'étranger jaloux de connoître les modifications de nos modes brillantes: qu'il les contemple ſur la tête de nos femmes, & non dans une froide & inintelligible deſcription.

AU commencement de ce ſiecle, les femmes portoient ſur une belle gorge à découvert, des croix & des petits ſaint-Eſprits de diamans. Un prédicateur s'écrioit en chaire: ah! bon Dieu! peut-on plus mal placer la croix qui repréſente la mortification, & le ſaint-Eſprit auteur de toutes bonnes penſées!

LA couleur générale au moment que j'écris, eſt *dos & ventre de puce*; on a raffolé ſur-tout des bonnets au Parc anglois; on a vu ſur la tête des femmes, des *moulins-à-vent*, des *boſquets*, des *ruiſſeaux*, des *moutons*, des *bergers* & des *bergeres*, un *chaſſeur dans un taillis*; mais comme ces coëffures ne pouvoient plus entrer dans un vis-à-vis, on a créé le reſſort

qui les éleve & les abaiſſe ; dernier chef-d'œuvre d'invention & de goût.

Le *tul*, la *gaze* & le *marli* ont occupé cent mille mains ; & l'on a vu des ſoldats valides & invalides faire du marli, le promener, l'offrir & le vendre eux mêmes ? Des ſoldats faire du marli !..... Je vais lire cinquante pages d'Oſſian, pour écarter & chaſſer cette déplorable idée.

CHAPITRE CX.

Économie.

Ou eſt l'économie après les dépenſes qu'occaſionnent ces futiles fantaſies ? Nulle part. On ne connoît plus que l'avarice ou la prodigalité, parce qu'ainſi le commande l'orgueil. Nos peres faiſoient *retourner* leurs habits, & *reſſemeler* leurs ſouliers. Les gens en place ne dédaignoient pas cette épargne. Si quelqu'un parloit aujourd'hui de ſouliers *reſſemelés*, il feroit tomber en ſyncope toutes les femmes de ſimples commis.

Il y a des maiſons de financiers où l'on

paroît dans la plus affreuſe nudité, ſi l'on n'a du velours, des dentelles & du galon.

ENFIN, M. de Buffon lui-même a juſtifié le luxe de la parure, en imprimant *qu'il faiſoit une partie de nous-mêmes*, & l'hiſtorien de la nature a ſemblé ne pas attribuer peu d'eſtime à la richeſſe des habillemens. Comment après cela une femme qui ferme ſa porte aux gens qui n'ont point de dentelles, paroîtra-t-elle ridicule ?

ON tolere en même tems les dentelles jaunes & fort ſales ; poudrez-les à blanc pour cacher leur vétuſté, dût la fraude paroître, n'importe, vous avez des dentelles. Vous êtes bien diſpenſé de la propreté, mais non du luxe.

QU'UN homme bien mis d'ailleurs tire de ſa poche un *mouchoir de couleur*, vous verrez ſoudain dans les yeux des femmes, l'étonnement où elles ſeront de cette groſſiere ignorance.

MAIS ſi vous affectez auſſi de déployer un *mazulipatan*, un *paliakate*, vous vous affichez pour un commis de la compagnie des Indes.

CONNOIT-ON l'hiſtoire de cet honnête homme qui, n'ayant qu'une manchette à dentelle, la montra au Suiſſe à la porte d'un hôtel, comme un paſſe-port aſſuré cachant avec ſoin ſous la baſque de ſa veſte, l'autre manchette qui n'étoit, hélas! que de mouſſeline? Mais dans la chaleur de la converſation, comme on ne ſonge pas à tout, il eut l'imprudence de dévoiler en plein ſallon cette manchette ſcandaleuſe, voilée juſqu'alors & ſans affectation. Cette vue offenſa tellement la maîtreſſe de la maiſon, qu'elle fit monter ſur-le-champ ſon Suiſſe pour le réprimander. Le portier ne comprenoit rien à la verte ſemonce qu'il recevoit, parce que dans l'intervalle l'homme qu'on lui déſignoit avoit caché de nouveau l'humble mouſſeline, & ne geſticuloit plus que de la main à la dentelle. Le lendemain, le portier bien grondé devint ſi inflexible, qu'un officier qui avoit perdu un bras à l'armée s'étant préſenté, le Suiſſe ne voulut pas le laiſſer entrer, exigeant l'apparition de deux manchettes égales, & jurant qu'on n'aborderoit jamais Madame autrement, quand même la gazette auroit annoncé à toute l'Europe, la perte du bras & de la manchette.

CHAPITRE CXI.

Les écriteaux des rues.

LES écriteaux du nom de chaque rue ne datent que de 1728 : avant cet époque, la tradition désignoit chaque rue. On avoit commencé par une plaque de fer-blanc ; le tems & la pluie en effaçoient les caracteres ; aujourd'hui ils sont gravés dans la pierre même.

ON verra à la place de la nouvelle salle de la comédie françoise, les rues de *Corneille*, de *Racine*, de *Moliere*, de *Voltaire*, de *Crébillon*, de *Regnard* ; ce qui scandalisera d'abord les échevins (il faut s'y attendre), comme en possession de la glorieuse & antique prérogative de donner seuls leurs illustres noms à des rues. Mais peu-à-peu ils s'accoutumeront à cette innovation, & à regarder Corneille, Moliere & Voltaire, comme les compagnons de leur gloire. Enfin, la rue *Racine* figurera à côté de la rue *Babille*, sans trop étonner les quarteniers, les dizeniers, & autres officiers de l'hôtel-de-ville.

L'ANNÉE littéraire a fait dernièrement une assez bonne plaisanterie, en disant que derriere la nouvelle salle de spectacle, on trouveroit *le cul-de-sac la Harpe*. Cela est gai, point méchant ! l'auteur des *Barmecides* devroit lui-même en rire : car c'est toujours quelque chose en passant dans ce monde, que de donner son nom à un *cul-de-sac* ou à un *impasse*.

M. de Voltaire a eu beau prêcher pour ce mot *impasse*, on ne s'en est point servi ; & l'on continue à dire *le cul-de-sac du fort aux dames*, *le cul-de-sac des feuillantines*, *le cul-de-sac de Jérusalem*, *le cul-de-sac du petit Jésus*, *le cul-de-sac des quatre vents*, &c.

ON avoit commencé à numéroter les maisons des rues ; on a interrompu, je ne sais pourquoi, cette utile opération. Quel en seroit l'inconvénient ? Il seroit plus commode & plus facile d'aller tout de suite chez M. un Tel, N°. 87, que de trouver M. un Tel au *cordon-bleu*, ou *à la barbe d'argent*, la quinzieme porte cochere à droite ou à gauche après telle rue ; mais les portes cocheres, dit-on, n'ont pas voulu permettre que les inscripteurs les numé-

rotaſſent. En effet, comment ſoumettre l'hôtel de M. le conſeiller, de M. le fermier-général, de Monſeigneur l'évêque à un vil numéro, & à quoi ſerviroit ſon marbre orgueilleux ? Tous reſſemblent à Ceſar, aucun ne veut être le ſecond dans Rome : puis une noble porte cochere ſe trouveroit inſcrite après une boutique roturiere. Cela imprimeroit un air d'égalité qu'il faut bien ſe garder d'établir. Bientôt ſur les petites affiches, le convoi d'un fermier qui ſera décédé, ne ſe trouvera plus à côté de celui d'un marquis ſon voiſin dans la ſépulture. L'on fera une petite barre pour les diſtinguer, & cela a été propoſé !

CHAPITRE CXII.

Penſions.

On a ſenti la néceſſité d'enſeigner aux enfans autre choſe que la langue latine. Pluſieurs penſions où l'éducation eſt complete, ſe ſont formées ſous les auſpices des lumieres nouvelles. Cette éducation eſt purgée de cet alliage pédanteſque, qui ailleurs la déshonore. Il étoit

exceſſivement ridicule de donner la même éducation à un militaire, à un magiſtrat, à un négociant, à un médecin, & d'éloigner l'étude la plus neceſſaire, celle des langues vivantes.

ON trouve donc à Paris des penſions nouvelles, formées ſur un plan raiſonné, où tous les arts ſont admis, où chaque éleve choiſit la ſcience qui doit prédominer dans ſon emploi futur. Ces établiſſemens ſont dus aux progrès des lumieres, & aux plaintes fréquentes & légitimes que les écrivains ont jetées ſur la déplorable routine de notre univerſité.

ELLE ſuit encore aveuglément ces futiles & pernicieux uſages; mais bientôt elle ne recevra plus dans ſon ſein que les enfans de la derniere claſſe de la ſociété, qui par pauvreté ſeront forcés de s'abandonner à ſa vieille déraiſon.

LES petites penſions de l'univerſité offrent un aſpect ridicule & hideux: la nourriture morale y eſt encore au-deſſous de la nourriture phyſique: là, ſe trouvent de malheureux précepteurs, dits *gaſcheux*, dont l'indigence extrême ne ſauroit même atteindre à l'extérieur

d'un abbé, quoiqu'il ſoit peu coûteux. Ils ont un coſtume mixte, les cheveux ronds & gras, les bas noirs, la culotte déchirée, l'habit de couleur, point de poudre, la figure have & famélique.

Ces latiniſtes ſe louent à un plus bas prix que le laquais de la maiſon; les maîtreſſes de penſion leur rognent le pain & la viande, les ſervantes les rebutent; des écoliers qui les voient mépriſés, ſe moquent d'eux & les tourmentent.

Point de loiſir; ils n'ont ni congé ni vacance; ces jours-là ſont pour eux des jours de fatigues; ils menent les écoliers aux promenades, répondent de leurs bras & de leurs jambes, corrigent les devoirs de trois claſſes, ont à faire au maître de penſion, aux profeſſeurs du college, aux parens, n'exercent qu'en tremblant une équivoque autorité ſur une foule d'eſpiegles, les ſurveillent le jour & la nuit, ſe levent avant eux, ſe couchent après, également coupables par l'indulgence & la fermeté, & menacés chaque jour d'être mis à la porte avec leur latin: les cuiſtres & les marmitons de la cuiſine ſont cent fois plus heureux.

Il faut avoir balancé quelque tems entre la riviere & ce triſte emploi, pour avoir le courage d'embraſſer ce dernier parti. Des hommes de merite, connus aujourd'hui dans la republique des lettres, ont néanmoins commencé par-là : tant l'infortune impérieuſe contraint quelquefois le génie naiſſant !

CHAPITRE CXIII.

Domeſtiques, Laquais.

Cette armée de domeſtiques inutiles, & faits uniquement pour la parade, eſt bien la maſſe de corruption la plus dangereuſe qui pût entrer dans une ville, où les débordemens ſans nombre qui en naiſſent, & qui ne vont qu'en s'accroiſſant, menacent d'apporter, tôt ou tard, quelque déſaſtre preſque inévitable.

On croit l'Etat très-puiſſant, quand on enviſage cette foule d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours ; mais que d'hommes avilis ! Quand on en voit un grouppe dans une anti-chambre, il faut ſonger qu'il s'eſt

formé un vuide dans la province, & que cette population floriſſante de Paris, forme de vaſtes déſerts dans le reſte de la monarchie.

DANS telle maiſon de fermier-général, vous trouverez vingt-quatre domeſtiques portant livrée, ſans compter les marmitons, aides-cuiſine, & ſix femmes-de-chambre pour Madame. Vous pouvez ranger hardiment, parmi cette valetaille, l'eſcroc qualifié, qui l'adule du matin au ſoir, parce que cet eſcroc a l'ame d'un laquais, ainſi que cinq à ſix complaiſans ſubalternes, qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de Madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie: après cela, comment Monſieur & Madame dans leur magnifique hôtel, & prenant l'inſolence pour la dignité, n'appelleroient-ils pas *canaille*, tous ceux qui n'ont pas cinq cents mille livres de rente? Ils ne voient autour d'eux que les humbles adorateurs de leur opulence, que des domeſtiques ſous des noms divers, & ils croient que le reſte de la terre eſt ainſi fait. Ces idées & ce langage ne doivent pas étonner dans un traitant; le ton du mépris eſt toujours familier aux êtres mépriſables.

IL eſt bien incroyable que l'on n'ait point encore aſſujetti à une forte taxe, ce nombreux domeſtique, enlevé à l'agriculture, qui propage la corruption, & ſert au luxe le plus inutile & le plus monſtrueux.

MAIS la finance eſt alliée aujourd'hui à la nobleſſe, & voilà ce qui fait la baſe de ſa force réelle. La dot de preſque toutes les épouſes des Seigneurs, eſt ſortie de la caiſſe des fermes. Il eſt aſſez plaiſant de voir un Comte ou un Vicomte, qui n'a qu'un beau nom, rechercher la fille opulente d'un financier ; & le financier qui regorge de richeſſes, aller demander la fille de qualité, nue, mais qui tient à une illuſtre famille.

LA différence eſt, que la fille de condition (qui etoit menacée de paſſer dans un couvent le reſte de ſa vie), ſe lamente, en épouſant un homme qui a cinq cents mille livres de rente, croit lui faire une grace inſigne en lui donnant ſa main, & crie aux portraits de ſes ancêtres, *de fermer les yeux ſur cette méſalliance.* Le ſot époux, tout gonflé de l'avantage de prêter ſon argent aux parens & égrefins de ſa femme, ſe croit

croit fort honoré d'avoir fait la fortune de ſon épouſe altiere, & il pouſſe la complaiſance juſqu'à ſe croire bien inférieur à elle. Quelle miſérable & ſotte logique que celle de la vanité ! Comment la comédie de Georges-Dandin n'a-t-elle pas guéri les hommes ſenſés de cette étrange folie ? Comment peuvent ils conſentir à enrichir une famille, riche en ſyllabes, pour en être tyranniſés ou mépriſés ?

ORDINAIREMENT un laquais du bon ton prend le nom de ſon maître, quand il eſt avec d'autres laquais; il prend auſſi ſes mœurs, ſon geſte, ſes manieres ! il porte la montre d'or, des dentelles ; il eſt impertinent & fat. Chez les jeunes gens, c'eſt le confident de *Monſieur*, quand celui-ci n'a pas d'argent ; c'eſt ſon proxénete, quand il a une fantaiſie ; c'eſt le menteur le plus intrépide, quand il faut congédier des créanciers, & tirer ſon maître d'embarras.

IL eſt paſſé en proverbe, que les laquais les plus grands & les plus inſolens ſont les meilleurs.

ENFIN, un laquais du dernier ton porte deux

montres comme ſon maître, & cette inſigne folie ne ſcandaliſe plus qu'un miſanthrope.

CHAPITRE CXIV.

Les marchandes de modes.

RIEN n'égale la gravité d'une marchande de modes combinant des pouffes, & donnant à des gazes & des fleurs une valeur centuple. Toutes les ſemaines vous voyez naître une forme nouvelle dans l'édifice des bonnets. L'invention en cette partie, fait à ſon auteur un nom célebre. Les femmes ont un reſpect profond & ſenti, pour les génies heureux qui varient les avantages de leur beauté & de leur figure.

LA dépenſe des modes excede aujourd'hui celle de la table & celle des équipages. L'infortuné mari ne peut jamais calculer à quel prix monteront ces fantaiſies changeantes, & il a beſoin de reſſources promptes, pour parer à ces caprices inattendus. Il ſeroit montré au doigt, s'il ne payoit pas ces futilités auſſi exactement que le boucher & le boulanger.

C'EST de Paris que les profondes inventrices en ce genre donnent des loix à l'Univers. La fameuſe poupée, le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles; enfin, le *prototype inſpirateur*, paſſe de Paris à Londres tous les mois, & va delà répandre ſes graces dans toute l'Europe. Il va au nord & au midi, il pénetre à Conſtantinople & à Pétersbourg; & le pli qu'a donné une main françoiſe, ſe répete chez toutes les nations, humbles obſervatrices du goût de la rue Saint-Honoré.

Tout cela eſt bien fou! Mais l'uſage, le ſceptre inébranlable en main, regle tout, ordonne tout: il n'y a point de réponſe à ces mots; *on dit*, *on fait*, *on penſe*, *on s'habille ainſi*.

LES modes ſont une branche de commerce très-étendu. Il n'eſt que le génie fécond des françois, pour rajeunir d'une maniere neuve les choſes les plus communes. Les nations voiſines ont beau vouloir nous imiter, la gloire de ce goût léger nous demeurera en propre. On ne ſongera pas même à nous diſputer cette inconteſtable ſupériorité.

CES amuſemens de l'opulence enrichiſſent

une foule d'ouvrieres ; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que la petite bourgeoiſe veut imiter la Marquiſe & la Ducheſſe. Le pauvre mari eſt obligé de ſuer ſang & eau pour ſatisfaire aux caprices de ſon épouſe. Elle ne revient point d'une promenade, ſans avoir une fantaiſie nouvelle. La femme du notaire étoit miſe ainſi : on n'ira point le lendemain ſouper en ville, ſi l'on ne peut étaler le même bonnet. Autant de pris ſur la part des enfans ; & dans ce conflit de parures, la tête tourne réellement à nos femmes.

J'AI connu un étranger qui ne vouloit pas croire *à la poupée de la rue Saint-Honoré*, que l'on envoie réguliérement dans le nord, y porter le modele de la coëffure nouvelle, tandis que le ſecond tome de cette même poupée va au fond de l'Italie, & delà ſe fait jour juſques dans l'intérieur du ſerrail. Je l'ai conduit, cet incrédule, dans la fameuſe boutique, & il a vu de ſes propres yeux, & il a touché ; & en touchant, il ſembloit douter encore, tant cela lui paroiſſoit vraiment incroyable.

AJOUTONS ce que dit Monteſquieu dans ſes

Lettres perſannes : " Une femme s'eſt miſe dans „ la tête qu'elle devoit paroître à une aſſem- „ blée avec une certaine parure ; il faut que „ dès ce moment cinquante artiſans ne dor- „ ment plus, & n'aient plus le loiſir de boire „ & de manger. Elle commande, & elle eſt „ obéie plus promptement que ne ſeroit le roi „ de Perſe, parce que l'intérêt eſt le plus grand „ Monarque de la terre „.

Je voulois donner ici un petit dictionnaire des modes & de leurs ſingularités ; mais tandis que j'écrivois, la langue des boutiques changeoit : on ne m'entendroit plus dans un mois, & il me faudroit un commentaire, pour me faire comprendre. La moitié de mon livre aura perdu de ſes couleurs avant qu'il ſoit imprimé. Hâtons les chapitres, & rattrapons, s'il eſt poſſible, la phyſionomie du moment. Ah ! que Boileau a bien dit :

Le moment où je parle eſt déja loin de moi.

CHAPITRE CXV.

Maîtres d'agrémens.

OUI, M. l'étranger, vous avez beau ouvrir les yeux & me témoigner votre surprise, nous avons des maîtres en l'art des manieres, & qui forment nos jeunes gens curieux du grand art de plaire. Cet art à ses principes, & ne marche point au hasard, comme sur les bords de la Néva. On traite les minuties en grand, & les affaires sérieuses en bagatelles.

CES maîtres les instruisent à sourire devant un miroir avec finesse, à prendre du tabac avec grace, à donner un coup-d'œil avec subtilité, à faire une révérence avec une légéreté particuliere. Ils leurs enseignent à parler gras, comme font nos acteurs, à les imiter sans les copier, à montrer les dents sans grimace; & tel s'enferme avec son maître pendant deux ou trois heures, pour procéder à ces choses importantes.

VOYEZ entrer un élégant. Il faut d'abord

que ſes breloques, par un joli frémiſſement, annoncent ſon arrivée.

La coëffure eſt encore une choſe eſſentielle. On ſait le nom & la demeure des coëffeuſes & des coëffeurs, qui ſe diſtinguent par leur habileté ; & une femme bien coëffée ne manque pas de jeter un regard de ſupériorité ſur toute tête mal coëffée.

Quel eſt cet homme-là, dit telle femme, du perſonnage le plus capable d'éclairer ſon ſiecle & ſa nation ? Et pourquoi ce ton dédaigneux ? Parce qu'il eſt mal friſé.

Ces jeunes gens bien endoctrinés ne ſe mettent en colere que pour des riens. Ils ne frappent du pied, ne jurent, ne tempêtent, que quand leurs chevaux retardent de deux minutes ; alors la fureur leur coupe la parole.

On les inſtruit enſuite à ſavoir ſe mettre en chenil, & les variations du haut-de-chauſſe, de la cravate & du pantalon. C'eſt ainſi qu'ils courent le matin, c'eſt-à-dire, à midi, en allant viſiter les femmes, en leur demandant

d'un air de nonchalance, *qui a peint le portrait de vos bagues, de vos tabatieres, de vos bracelets ?* Quand on boude, on garde cet habillement le ſoir, & l'on avertit tout le monde qu'on ne ſoupe point en ville.

On peut ranger dans la claſſe des maîtres qui enſeignent toutes ces belles choſes, les médecins qui traitent les maladies imaginaires. Le médecin, s'il eſt affectueux, joli, agréable conteur, demi-cauſtique, n'a pas beſoin de ſavoir guérir, pourvu qu'il faſſe exactement des viſites.

On manqueroit à tous ces documens, ſi l'on ne ſe montroit paſſionnément épris de la moindre nouveauté : les mets, les robes, les lectures doivent avoir les graces de la fraîcheur ; un nouveau roman, un nouvel opéra, une actrice nouvelle, les nouveaux tours de Comus, & une maniere neuve de ſe friſer, voilà ce qui bouleverſe tous les eſprits : l'enthouſiaſme gagne & ſe communique en un inſtant ; on diroit que les têtes ſont électriques. Tel homme, il y a ſix mois, n'avoit ni ame, ni ſentiment ; il devient tout-à-coup un héros, en attendant qu'on le perſiffle quelques jour après.

Il a été arrêté en même tems par les maîtres & par les disciples, que la plaisanterie la plus outrée seroit le talent par excellence, le talent divin & sublime. Un de nos agréables paroît aux femmes l'être le plus étonnant que la nature se soit plue à former ; mais il faut qu'il reste dans cette société : s'il entre chez un homme uni & sensé, on ne peut le voir sans rire, on ne peut l'entendre raisonner sans hausser les épaules. Et tout cela néanmoins s'apprend !

CHAPITRE CXVI.

Les bijoux.

Apprenez encore, M. le Russe, que les tabatieres ne s'appellent plus que boites ; & il y a si long-tems que vous devriez le savoir ! On a des boites pour chaque saison. Celle d'hiver est lourde, celle d'été est légere. On a poussé cette recherche jusqu'à changer de boites tous les jours : c'est à ce trait caractéristique que l'on reconnoît un homme de goût. On est dispensé d'avoir une bibliotheque, un cabinet d'histoire

naturelle & des tableaux, quand on a trois cents boites & autant de bagues.

Le commerce des bijoux eſt immenſe ; c'eſt parmi les hommes opulens une brocante perpétuelle. On trouve chez quelques particuliers des magaſins de bijouteries, qui le diſputent aux boutiques des jouailliers ; ils ſont jaloux & fiers de cette honorable renommée. Voilà donc l'emploi des richeſſes. O honte !

CHAPITRE CXVII.

De la mode.

Il ne faut que les *feſſes d'un ſinge* pour faire courir tout Paris. Cela eſt vrai à la lettre. Figurez-vous une infinité de miniſtres, dont le regne ne s'étendroit pas au-delà d'un jour, & qui chaque matin changeroient à leur lever les habillemens, les uſages, les eſprits, les mœurs & même les caracteres de tout un peuple ; figurez-vous les femmes auſteres, triſtes & prudes, ſe relevant le lendemain coquettes, douces & faciles, les principes de la veille abſolu-

ment effacés, les opinions contraires ſe ſuccédant d'un inſtant à l'autre. Tel eſt aux yeux du philoſophe le ſpectacle de la mode.

CENT ans ne ſont pour lui qu'un jour, & il trouve la race humaine auſſi ſinguliere de changer d'avis deux fois dans un ſiecle, que s'il voyoit un particulier démentir ſon aſſertion une heure après l'avoir expoſée.

LA rotation perpétuelle du cercle des événemens lui donne une légere teinture de l'inſtabilité des idées humaines ; & conſidérant les variations infinies de l'eſpece, il pardonne au ridicule régnant, qui bientôt va être remplacé par un ridicule tout contraire.

QUAND une opinion a été amenée par la mode, rien ne la déracine qu'une nouvelle invaſion de la folie. L'autorité, la ſageſſe ſont impuiſſantes contre la déraiſon univerſelle. Les ſots ſont les miniſtres de la mode, ils la reſpectent, ils regardent ſes jeux comme des loix eſſentielles.

LE ſage peut très-bien s'exempter d'adop-

ter les modes nouvelles ; mais il ne faut pas auſſi qu'il les contrarie à deſſein formé : il lui eſt très permis d'avoir un maintien grave, mais non ridicule ; l'affectation en tout eſt un défaut. Quand ſous Henri II on portoit à Paris un gros derriere poſtiche, il n'étoit permis alors aux perſonnes qui ſe piquoient de philoſophie, que d'en porter un médiocre.

La mode d'être déſintéreſſé ne viendra point, dit Fontenelle.

Les *bilboquets*, les *dragées*, les *deviſes*, les *calottes*, les *pantins*, les *mugots* ont eu leur regne ainſi que les *concetti*, les *énigmes* & *le burleſque :* puis eſt venu Vadé, avec ſon ſtyle poiſſard, & nous avons parlé le langage des halles. Les *calembourgs*, les *charades* ont eu leur tour ; enfin, *Jeannot* s'eſt vu placé ſur nos cheminées en regard avec *Préville* qui ne vaut plus rien. Qui ſuccédera à ces grands noms ? Toute la ſagacité du génie ne ſauroit le deviner. Les *économiſtes* ne ſont plus, hélas ! Je les ai vus naître, ergoter, briller, nous affamer & diſparoître.

On a eu quelque envie de s'agiter pour la

quadrature du cercle. On parle beaucoup de chymie : la mode aujourd'hui eſt d'étudier en *curcubite*, de parler de *l'eſprit recteur*, de ſavoir ce que c'eſt que le *gaz ſilveſtre* & le *fluor*. Quoique Buffon ſoit meilleur naturaliſte que Moïſe, on a traité ſes *époques de la nature* comme un ingénieux roman. Les Encyclopédiſtes ont perdu de leur crédit, parce qu'ils ont voulu décider trop impérieuſement les réputations littéraires, & que des coqs-d'inde ſe ſont mêlés parmi des aigles.

Il eſt plus difficile à Paris de fixer l'admiration publique, que de la faire naître, on briſe impitoyablement l'idole qu'on encenſoit la veille ; & dès qu'on s'apperçoit qu'un homme ou qu'un parti veut dogmatiſer, on rit, & voilà ſoudain l'homme culbuté & le parti diſſous.

CHAPITRE CXVIII.

Remarques.

LA mode, dans les grandes maiſons, eſt de dîner ſon épée au côté ; on s'eſquive ſans ſaluer, à l'iſſue du repas ; mais le devoir de la maîtreſſe eſt de remarquer votre diſparition, & de vous crier un mot vague, auquel on ne répond que par un monoſyllabe. On reparoît dans la maiſon huit ou dix jours après, ſous peine d'impoliteſſe.

QUAND on a paſſé un an ſans viſiter une maiſon dans laquelle on a été admis, il faut ſe faire préſenter de nouveau par quelqu'un qui porte vos excuſes : on dit qu'on a été à la campagne, qu'on a voyagé ; & la maîtreſſe qui vous a vu au ſpectacle toute l'année, fait ſemblant de vous croire.

ON éleve les enfans du premier âge beaucoup mieux qu'autrefois. On les plonge ſouvent dans les bains froids ; on a pris la cou-

tume heureuſe de les vêtir légérement & ſans ligatures.

QUAND il n'eſt que petit jour chez Madame, les bons amis & les petits chiens ont la liberté d'entrer ; les volets ne ſont qu'à demi-ouverts ; le petit jour commence à onze heures ſonnant.

QUELQUES femmes à Paris ne ſe levent que vers le ſoir, & ſe couchent lorſque l'aurore paroît ; une femme bel-eſprit adopte ordinairement cette coutume, & on l'appelle une *lampe*.

LA maîtreſſe de la maiſon ne parle point des plats qui ſont ſur la table ; il ne lui eſt permis que d'annoncer une poularde de Rennes, des perdrix du Mans, des pâtés de Périgeux, du mouton de Ganges & des olives d'Eſpagne.

POUR être l'homme du jour, il faut avoir délicateſſe de complexion, délicateſſe d'eſprit, délicateſſe de ſentiment.

CE qu'il y a de plus rare à Paris, c'eſt d'avoir un régiment & de n'en pas tirer vanité devant les femmes : rien de moins commun qu'un officier non pas honnête, mais modeſte.

Un colonel dit qu'il eſt venu à Paris *pour faire des hommes*, au lieu de dire faire des ſoldats : l'uſage a tellement prévalu, qu'on ne ſe ſert point d'un autre terme devant les femmes.

LES boucles de ſouliers reſſemblent toujours à celles des harnois. Elles varient quant au travail.

UN bon mot fait la fortune d'un homme : le Comte de *** n'avoit que mille écus de rente, il donnoit trois mille livres à ſon coureur, & il diſoit : *J'ai trouvé l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi.* Ce bon mot enchanta toutes les femmes, & fit une partie de ſon avancement.

Les riches ne font plus bonne chere, parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure, & qu'ils ont le goût émouſſé. Souvent le maître de la maiſon, au milieu d'une table délicieuſement ſervie, boit triſtement du lait.

DES jus & des coulis, voilà la cuiſine nouvelle.

LES hommes, depuis quelques années, ſont devenus jaloux d'avoir une belle figure, & ils ſont

ſont tout pour ne pas paroître laid. Ils ſe coëffent plus ſimplement & mieux qu'il y a quinze ans.

POINT de maiſons aſſez riches à Paris pour donner à dîner & à ſouper. La robe dîne & le finance ſoupe. Les Seigneurs ne dînent qu'à trois heures & demie.

CELUI qui tient une bonne table, a du moins l'avantage que l'on ne paſſe point ſous ſilence ſes qualités; & s'il a des talens, ils ne reſteront pas ſans prôneurs.

LES riches ont de l'argent pour les ſuperfluités, & ils n'en ont point pour obliger.

C'EST un militaire, dit-on, qui a inventé une dormeuſe pour courir la poſte entre deux draps.

ON donne des penſions ſur les jeux à des femmes de qualités, & les vieilles tiennent le tripot.

NOS jeunes Seigneurs ont dans leur bibliotheque *Montagne* & *Monteſquieu*, mais les volumes en ſont encore vierges.

L'ART de parler remplace l'éloquence, & cela eſt bien différent.

TOUT ſe fait par intrigue ; les moindres places ne s'accordent que par des détours. On ne voit que ſoi & ſes créatures ; on abyme un honnête adverſaire, ou pour n'en avoir pas le démenti, ou pour s'acquitter, en mettant de la protection en place de l'argent.

L'HOMME qui peut dire *mon orangerie*, croit qu'il n'y a plus rien à ajouter à un mot auſſi ſublime.

TELLE femme dit qu'elle aimeroit mieux être enterrée à S. Sulpice, que de vivre en province.

DIVIN, *déteſtable*, mots encore ordinaires aux critiques, malgré le ridicule verſé à pleines mains ſur ce ton tranchant.

ON avoue néanmoins aſſez généralement qu'il n'y a rien de ſi ſtérile & de ſi ſuperflu, que d'analyſer les arts que de pur ſentiment.

LES gens du monde ont fait dans la langue

une langue nouvelle ; on n'a pas tort de dire qu'elle eſt élégante, mais *inexpreſſive* & ſans couleur.

La ſecte des puriſtes a régné pendant deux ou trois années ; elle tombe aujourd'hui : ces éplucheurs de mots s'eſtimoient des perſonnages rares, parce qu'ils poſſédoient aſſez bien la grammaire.

On déclame toujours contre les financiers, & moi tout le premier. Ils ont tant fait de mal, a dit quelqu'un, que ceux d'aujourd'hui, qui en ſont moins, paient pour leurs devanciers.

Les bourgeois n'ont pas encore de cuiſiniers, mais cela viendra.

Combien de dupeurs d'oreilles, & combien tous les jours d'oreilles dupées !

C'est la manie des grands, de regarder ceux qui les abordent des pieds à la tête, ce qui s'appelle toiſer. Il eſt facile à celui que cela choque, de les toiſer à ſon tour.

Le toupet & ſa formation ſont une étude

pour le petit maître qui veut trouver ſon front admirablement développé, toutes les fois qu'il interroge un miroir. Le perruquier capable d'arrondir ſon toupet d'une maniere qui lui plaiſe, eſt un homme précieux.

MAIS il y a cent mille hommes, ſans aucune eſpece de tâche, qui regardent tout travail comme roturier, & qui l'abandonnent au vulgaire avec dédain. Il faut bien qu'ils s'occupent de ces choſes importantes.

LE valet-de-chambre ne porte point de livrée, ſe borne à accommoder ſon maître, a ſoin de la garde-robe, & le ſert à table.

LES tracaſſeries ſont moins fréquentes à Paris que par-tout ailleurs.

AU banquet faſtueux des grands & des riches, il n'eſt pas rare de voir des femmes ne boire que de l'eau, ne point toucher à vingt mets délicats, bâiller, ſe plaindre de leurs eſtomacs, & des hommes les imiter, en dédaignant le vin par air & pour afficher le bon ton.

IL n'y a qu'à Paris où les femmes de ſoixante

ans ſe parent encore comme à vingt, & offrent un viſage fardé, moucheté; enfin, une tête fontangée.

PERSONNE ne lit plus pour apprendre; on ne lit que pour critiquer.

ON recommence à parler de ſon *fief*. Quant au *cheval de race*, l'expreſſion en devient ſurannée.

CHAPITRE CXIX.

Promenons-nous.

JETTONS un coup-d'œil ſur les établiſſemens de nos aïeux; ainſi j'apprendrai l'hiſtoire des ſiecles qui m'ont précédé, & chaque égliſe, chaque monument, chaque carrefour m'offrira un trait hiſtorique & curieux. Tout ce qu'a fait le fanatiſme va ſe repréſenter à ma mémoire. Car les ſottiſes antiques n'ont pas manqué de recevoir des monumens propres à les immortaliſer, comme ſi elles avoient craint de ne point échapper à cette honteuſe célébrité. On ne les

apperçoit néanmoins qu'à l'aide d'une légere érudition.

On conserva jusqu'au tems de Démétrius de Phalere, c'est à-dire, l'espace de neuf cents années, le vaisseau que monta Thésée lorsqu'il délivra les Athéniens du tribut de Minos. A mesure que ce vaisseau vieillissoit, on remplaçoit les pieces pourries par des pieces d'un bois neuf, de sorte que l'on disputa dans la suite si c'étoit le même vaisseau, ou si c'en étoit un autre. La ville de Paris ressemble un peu à ce vaisseau; on a tant mis de pieces, qu'il ne reste rien de la premiere construction.

Je songe que quand je serois gentilhomme, & que je ferois remonter mon arbre généalogique jusqu'aux tems de Marcomir & de Pharamond, ce qui rendroit si fier un autre, ne m'enorgueilliroit pas un instant; car je ne prouverois autre chose, sinon que je tire mon origine d'un *Sicambre*, c'est-à-dire, d'un barbare & d'un demi-sauvage.

Je me rappelle que Saint-Remi, prêt à verser l'eau du baptême sur la tête de Clovis, en

préſence de ſon armée, lui dit : *Baiſſe le cou, fier Sicambre.*

Et ſi le ciel venoit à découvrir tout-à-coup à nos regards la véritable filiation des généalogies humaines, quel ſpectacle nouveau & curieux ! Point de Roi qui ne comptât un eſclave parmi ſes aïeux ; point d'eſclave qui ne comptât un Roi.

Le vrai noble ne ſeroit-il pas ce bourgeois qui ſe vantoit de pouvoir prouver par des titres authentiques, *plus de ſix cents ans de roture de pere en fils ?*

Qui auroit dit au grand Conſtantin que les plus brutaux des hommes s'aſſeyeroient un jour ſur ſon trône, & s'en diroient fiérement les propriétaires ? Les Puiſſantes Monarchies ont été fondées par des barbares, & le deſcendant d'un Calmouke, maintenant vêtu de peaux de bêtes ſauvages, portera peut-être un jour la ſuperbe couronne de France. Que ne fait pas le tems, & quelles étranges révolutions n'amene-t-il pas ſur la terre !

Notre premiere origine du moins eſt plus

noble que celle de Rome : nous n'avons pas eu pour fondateur un berger Romulus qui, pour peupler ſa petite ville, fit ſignifier à tous les voleurs, brigands, meurtriers de l'Italie & de la Toſcane, de venir jouir chez lui d'une ſauvegarde infame.

En me promenant donc, je voyage dans l'antiquité ; je me rappelle les époques les plus intéreſſantes. Je me plais à croire que je ſuis deſcendu des Francs, qui portoient les cheveux longs, & non des Gaulois, peuple ſubjugué, dont on coupoit la chevelure. A mon amour pour la liberté, je me ſens de la race du peuple vainqueur, qui conſervoit ſes cheveux dans toute leur longueur ; & quand je vois les cheveux flottans de nos préſidens, conſeillers & jeunes avocats, je me dis, *voilà les Francs !*

J'aime à me repréſenter cette ville ſuperbe, ſortant d'un marais fangeux, vers la fin de la ſeconde race, & enfermée juſqu'alors entre les deux bras de la riviere. Je ne rencontre point de bœufs ſans me dire : voilà les courſiers du carroſſe du roi Dagobert :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Il y avoit loin de ce char, à celui qui conduiſoit Louis XVI, le jour de ſon ſacre, dans la ville de Rheims. Mais le bon Dagobert ne croyoit peut-être pas à la poſſibilité d'une plus grande magnificence.

A la rue du Pet au-diable & Tire-boudin, je vois ſuccéder les belles rues qui environnent le Luxembourg, le Palais-royal & les Tuileries. Des hameaux ont été le berceau de grands empires, & des barques de pêcheurs, l'origine des puiſſances maritimes.

A meſure que le cimetiere des Innocens vient affliger ma vue, j'apperçois auſſi la tour Octogone, où l'on faiſoit ſentinelle contre les Normands, dont les incurſions ſubites & fréquentes alarmoient la ville. Dans la belle rue Saint-Antoine venoient des choux, des carottes & des navets: là ſe tint le Tournois où Henri II fut bleſſé: là ſe battirent depuis, & ſe firent juſtice mutuelle, les infames mignons de Henri III. Enfin, je me rappelle que les droits de la porte

du nord, ſous Louis-le-Gros, ne rapportoient que 12 francs, c'eſt-à-dire, environ 408 livres; & ſi la ville étoit petite alors, elle étoit du moins heureuſe.

LE quartier de l'Univerſité me dit que Philippe-Auguſte aima les lettres, & fonda les écoles: ces écoliers peuplerent la ville, & c'eſt à raiſon de cette population, que le Parlement devint ſédentaire ſous Philippe-le-Bel: ainſi les lettres ont toujours été utiles..... Je gliſſe un peu ſur le pavé, cela me fait ſouvenir qu'on ne commença de paver les rues qu'en 1184, & que ce fut un financier qui fit cette bonne œuvre: après en avoir donné le projet, il contribua beaucoup à la dépenſe.

SI je traverſe la place des Victoires, je me dis: on voloit en plein jour ſur ce terrein où l'on voit aujourd'hui la figure d'un Roi, qui voulut être conquérant. Ce quartier s'appelloit *le quartier Vuide-gouſſet.* Un petit bout de rue, qui conduit à la place où le ſouverain eſt repréſenté en bronze, en a retenu le nom: & dans cette place des Victoires, qui a ſi long-tems révolté l'Europe, je ne puis m'empêcher

de me rappeller ce courtiſan (1) qui, ſelon l'abbé de Choiſy, avoit eu le deſſein d'acheter une cave dans l'égliſe des Petits-Peres, de la pouſſer ſous terre, juſqu'au milieu de cette place, afin de ſe faire enterrer, & de pourrir religieuſement ſous la ſtatue de Louis XIV ſon maître, *l'homme immortel.*

JE ne traverſe point la rue de la Féronnerie, ſans voir le couteau ſanglant de Ravaillac ſortir fumant de ce cœur généreux qui ne méritoit pas de mourir de la mort des tyrans.

C'EST le bon Henri IV qui a fait achever le Pont-neuf ; ſon effigie a réjoui ma vue preſque chaque jour de ma vie : mais juſqu'à quand dureront les maiſons ſur les ponts, les marchés infects, étroits & ſans abords, les rues tortueuſes, embarraſſées & mal-propres.

ET je vois la Baſtille que Charles V fit bâtir ſans en deviner le futur emploi, & que tout

(1) Le Maréchal de la Feuillade : il avoit déplu d'abord au Roi. Il dit : *Il a de l'averſion pour moi ; eh bien ! je la ſurmonterai, & je ſerai ſon favori.*

ami des loix ne conſidere point ſans s'indigner & gémir.

C'EST tout auprès & ſur le quai des Céleſtins, que je revois en idée l'hôtel Saint-Paul, qu'occupoit le ſage Charles V. La royauté alors avoit un front populaire, la maiſon royale étoit flanquée de colombiers, les jardins renfermoient des légumes, & un luxe monſtrueux ne conſternoit pas le regard du citoyen.

RUE des Ecrivains. Le nom de Nicolas Flammel, ſi cher aux adeptes, me revient en mémoire; il fut bienfaiſant, & conſéquemment ſa memoire doit être honorée. Il fonda des hôpitaux, & toutes ſes libéralités ont porté l'empreinte d'un véritable ami de l'humanité. Je vénere Nicolas Flammel & Pernelle ſa femme. Qu'il ait trouvé la pierre philoſophale ou non, ſes recherches, ſes travaux & ſes fondations annoncent un homme ſupérieur à ſon ſiecle.

QUAND je m'embarque ou que je débarque au port Saint-Landry, il m'eſt impoſſible de ne pas me ſouvenir que le corps d'Iſabeau de Baviere, cette méchante Reine, femme de

Charles VI, morte en 1435, fut confié à un batelier, qui avoit ordre de le remettre, ſans autre cérémonie, au prieur de Saint-Denis : les frais de tels obſeques n'étoient pas conſidérables.

L'ÉGLISE Notre-Dame, qui ne fut achevée qu'au bout d'environ deux cents ans, & dont le portail très-curieux porte l'empreinte du génie de nos peres, eſt un monument qui a de la grandeur, de la majeſté, & dans lequel je me promene toujours avec plaiſir. On a reblanchi ce temple, & il a perdu cette teinte vénérable & cette obſcurité impoſante qui commande un reſpect religieux.

LE palais, jadis ſéjour des Rois de la troiſieme race, incendié il y a trois ans, eſt rebâti au moment que j'écris. Les magiſtrats n'arrivoient point alors dans un équipage. On voyoit deux conſeillers en robes & en rabats, montés ſur la même mule, débarquer fraternellement ſur les degrés de la grand'ſalle, & s'en retourner de même.

J'ENTRE dans la petite égliſe de Saint-Pierre-

aux-Bœufs, qui fut profanée en 1503, par un jeune homme d'Abbeville. Il arracha l'hoſtie des mains du prêtre, en s'écriant: *Quoi ! toujours cette folie ?* Ce jeune homme étoit inſtruit, entendoit très-bien Homere, Cicéron & Virgile; il fut brûlé vif pour réparation.

Et la rue d'Enfer, où l'on ne voit plus ni diables ni revenans, mais qui porte ſur des carrieres beaucoup plus dangereuſes; Saint-Louis la donna aux Chartreux pour exorciſer ces fantômes : depuis ce tems on n'y vit plus de ſpectres, & leſdites maiſons, bien peuplées, rapportent de bel & bon argent.

L'hôpital des Quinze-vingts fut fondé par le même Saint-Louis : on vient de le mettre à bas, & la place eſt nette. C'étoit-là que les prédicateurs faiſoient la répétition des ſermons qu'ils devoient prêcher à la cour.

Rue de la Poterie, commença le ſpectacle françois : c'étoit le procureur du Roi qui faiſoit la police, & non les gentilshommes de la chambre, qui faiſoient alors le lit du Roi, & rien de plus.

Aux Halles, Charles V, encore Dauphin, haranguoit de toutes ſes forces contre Charles-le-Mauvais, roi de Navarre; mais il y fut ſifflé, parce qu'il n'avoit pas la bonne mine & l'éloquence de ſon adverſaire.

Rue des Prouvaires : Alphonſe V, roi de Portugal, fut magnifiquement logé chez un épicier, ainſi que nous avons vu de nos jours l'Empereur habiter un appartement garni, rue de Tournon, afin d'y être plus libre qu'ailleurs.

C'est à la butte Saint-Roch que la pucelle d'Orléans ſe diſtingua & fut bleſſée, en attaquant Paris, dont les Anglois étoient les maîtres. Cette butte Saint-Roch portoit encore, il y a cent ans, des moulins ſur la cime.

Au reſte, le grand Céſar a logé dans la Cité, & l'Empereur Julien auſſi, qui aimoit fort les Pariſiens & leur ville, ce dont je lui ſais bon gré.

Rue de l'Univerſité; je ſonge aux privileges

de cette Univerſité, tombé en déſuétude (1). Dès qu'on y portoit quelqu'atteinte, elle fermoit ſes écoles : plus de leçons théologiques, ſcholaſtiques, plus de ſermons. La cour alarmée étoit forcée de céder. Le nom de Charlemagne alors remplit mon imagination : les bulles des ſouverains Pontifes régiſſoient ce corps, chez lequel étoient concentrés toutes les lumieres. Il ne lui reſte plus, de cette ancienne & incroyable puiſſance, que quelques formes extérieures. Le recteur fait ouvrir les deux battans chez le Roi, & ſe promene dans Paris, tous les trois mois, comme le Monarque des eſprits; c'eſt ordinairement un pauvre pédant, gonflé de latin & de ſottiſe. S'il meurt pendant ſon rectorat, l'Univerſité a le droit de le faire enterrer à Saint-Denis, à la ſuite des Rois. L'Univerſité toutefois a donné l'idée des poſtes.

Je me rappelle en riant, au ſujet des droits

(1) Il faudroit aujourd'hui la détruire. Il eſt inepte d'entretenir cent profeſſeurs, pour enſeigner un peu de latin & quelques mauvais ſophiſmes : voilà tout ce qu'ils font, & la langue françoiſe que ces profeſſeurs parlent & écrivent ſi mal, aucun écolier ne la ſait au ſortir de leurs écoles.

du recteur, que Jules II menaçoit de jetter un interdit sur le royaume, & de citer Louis XII, le clergé de France & le Parlement de Paris, à comparoître devant lui.

Je ne puis pas entendre parler de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, parce qu'elle donna le signal du massacre de la Saint-Barthelemi.

La nouvelle église de Sainte-Genevieve me prouve que dans tous les tems on a demandé à cette Sainte-Bergere la guérison des Princes & des Rois, ainsi que de la pluie dans la sécheresse, & du beau tems dans la pluie. Ce nouvel édifice va propager encore cette vieille coutume, & il y a apparence qu'elle subsistera long-tems.

Dans l'ancienne église, j'ai baisé pour mon compte la châsse découverte de la Sainte, avec toute la populace de Paris, le 10 Mai 1774, au moment même que Louis XV expiroit, & je me souviens d'un bon mot qui fut dit à mes côtés, & que je n'imprimerai pas; car il ne faut pas tout imprimer.

En contemplant la façade du Louvre, je me

dis : Louis XIV avoit une furieuſe paſſion pour l'architecture ; car malgré tout ſon orgueil, il a traité le cavalier Bernin à l'inſtar d'un ſouverain ; & néanmoins le deſſin de Claude Perrault, quoique médecin de profeſſion, fut heureuſement préféré ; & c'eſt d'un tel homme, que le verſificateur Boileau a eu l'inſolence de vouloir ſe moquer.

Ah ! ſi Louis XIV, m'écrié-je quelquefois, avoit dépenſé à Paris le quart de ce que lui coûta depuis ſon Verſailles, Paris ſeroit devenu la plus étonnante ville de l'univers.

Et ſi je me trouve engagé dans la rue Trouſſe-Vache, je me ſouviens que le cardinal de Lorraine, revenant du Concile de Trente, & voulant faire une eſpece d'entrée triomphante à Paris, fut chargé vertement par Montmorency : alors ſa craintive éminence ſe ſauva dans l'arriere-boutique d'un marchand, & delà, ſous le lit d'une pauvre ſervante, d'où il ne ſortit que quand celle-ci voulut enfin ſe coucher.

Et le puits d'amour, rue de la Truanderie ! je le regarde avec reſpect ; c'étoit l'autel où les

amans du bon vieux tems ſe juroient & ſe gardoient fidélité.

Rue Saint-Thomas du Louvre, étoit l'hôtel de Rambouillet, bureau d'eſprit, où ſiégeoit mademoiſelle de Scudéri. On n'y traitoit pas des queſtions profondes, politiques, métaphyſiques, &c; mais la converſation y étoit gracieuſe, légere, & avoit cette fleur de galanterie qui a été remplacée par la froide & taciturne politeſſe.

Le burleſque Scarron, qui eut pour ſucceſſeur le grave Louis XIV, lequel épouſa ſa veuve, prude dangereuſe s'il en fut jamais, demeuroit rue de la Tixeranderie.

A la place où l'on a vu depuis le clément Henri IV, fut brûlé le grand-maître des Templiers, & ce ne fut pas-là la ſeule victime. Le cruel Philippe-le-Bel ſe rendit coupable de ce crime atroce aux yeux de la poſtérité. Leurs privileges & leurs poſſeſſions, leur ton qui viſoit à l'indépendance, voilà ce qui arma Philippe-le-Bel contr'eux; & pour les anéantir, on leur chercha des forfaits imaginaires: leurs biens-

meubles furent confiſqués au profit du comte de Provence : quelle horreur !

C'EST dans la vieille rue du Temple que fut aſſaſſiné par le duc de Bourgogne le duc d'Orléans, frere unique du roi Charles VI qui, quoiqu'en démence, porta toujours le ſceptre.

ET quand je paſſe vis-à-vis la nouvelle école de chirurgie, je ne puis m'empêcher de ſonger que la diſſection du corps humain paſſoit encore pour un ſacrilege, dans le commencement du regne de François I. Combien de découvertes anatomiques depuis ce tems-là ! & avec quelle rapidité cette ſcience ſi retardée s'eſt accrue & perfectionnée de nos jours !

FUYONS ce paſſage, *c'eſt la Morgue ;* c'eſt ce petit caveau où l'on dépoſe les corps morts dont la juſtice ſe ſaiſit, le tout pour qu'on puiſſe les reconnoître. La populace eſt avide de cet affreux ſpectacle ; c'eſt bien le plus révoltant que l'imagination puiſſe repréſenter.

QUI croiroit de nos jours que l'égliſe de Saint-Jacques-de-la-Boucherie fut jadis un

lieu de refuge pour les aſſaſſins ? Rien n'eſt plus vrai cependant.

A la place de Greve. . . . . On ne peut traverſer cette place ſans faire, malgré ſoi, des réflexions ſur notre juriſprudence criminelle qui, par ſon imperfection, contraſte ſi honteuſement avec les lumieres de notre ſiecle.

QUAND je paſſe la riviere au quai Malaquais ou des quatre Nations, il me revient en mémoire le diſcours de ce batelier qui, tenant Henri IV dans ſon bateau, & ne le connoiſſant pas, diſoit ne pas trop goûter les fruits de la paix de Vervins : *Il y a des impôts ſur tout, juſqu'à ce miſerable bateau, avec lequel j'ai bien de la peine à vivre.* --- *Le Roi*, continua Henri IV, *ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là ?* --- *Le Roi eſt un aſſez bon homme*, repliqua le batelier, *mais il a une maîtreſſe à qui il faut tant de belles robes & tant d'affiquets ! & c'eſt nous qui payons tout cela : paſſe encore ſi elle n'étoit qu'à lui ; mais on dit qu'elle ſe fait careſſer par bien d'autres.* Voici mon autorité : *Eſſais ſur Paris de Sainte-Foix, Tome III, page* 278.

JE vois en plein ce Louvre d'où Henri III prit la fuite devant le duc de Guiſe qui, manquant de le faire priſonnier, manqua ce jour-là de mettre la couronne ſur ſa tête, & de commencer en ſa perſonne une quatrieme race. Sous cette nouvelle dynaſtie, la France auroit pris, ſans doute, une toute autre forme, une combinaiſon différente; & les hiſtoriens-hiſtoriographes de France n'auroient pas manqué de..... mais il ne s'agit point ici de cela: paſſons à un nouveau chapitre.

CHAPITRE CXX.

La Sainte-Chapelle.

VOYONS la Sainte-Chapelle, fondée par Saint-Louis pour remplacer l'oratoire de Louis-le-Gros.

NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX, placé ſi mal-à-propos au rang de nos grands hommes, y eſt enterré préciſément ſous le lutrin qu'il a chanté.

DE grands vitraux, qui ont plus de ſix cents

ans, & qui ont été vus par la reine Blanche, amante d'un beau cardinal, font un très-bel effet, & rappellent le siecle des Croisades. Les idées singulieres qui régnoient alors, reviennent en foule à notre mémoire.

Dans ce même siecle, l'empereur Baudouin ayant besoin d'argent, engagea avec un regret infini les reliques de sa chapelle, & le *dévot* Louis, roi de France, dans la joie de son ame, crut faire une excellente acquisition, en payant *deux millions huit cents mille livres de notre monnoie*, un morceau de la vraie croix, le fer de la lance, dont le côté adorable de Jésus-Christ fut percé, une partie de l'éponge qui servit à lui donner du vinaigre, & un fragment de la pierre du Saint-Sépulcre, &c. Puis il retira pour une somme à peu-près pareille, la couronne d'épines qui étoit en gage chez les Vénitiens. Rien n'égala son ivresse extatique, quand il put rassembler dans une châsse ces précieuses conquêtes.

La nuit du 10 Mai 1575, une main sacrilege déroba le morceau de la vraie croix : quelle désolation ! On mit des gardes aux portes ; on

fouilla tout le monde ; on fit une procession générale pour demander au ciel le recouvrement de la relique ; on ne retrouva point les voleurs ni le vol : on publia que la Reine-Mere, avide d'argent, avoit vendu cette relique aux Italiens, qui cependant en revendoient alors à toute l'Europe.

POUR consoler la douleur publique, on puisa dans le coffre un second morceau de la vraie croix ; mais hélas ; bien inférieur au premier, en longueur, largeur & grosseur. On l'enchassa dans une croix toute semblable à celle qui avoit été enlevée : cette croix est la même que l'on expose aujourd'hui à la vénération des fideles.

LE chef de Saint-Louis est dans cette église : il appartenoit au trésor de Saint-Denis ; mais le roi Philippe-le-Bel obtint du Pape que le chef & une côte de Saint-Louis seroient transportés dans la chapelle de Paris. Néanmoins, pour ne pas trop affliger les Bénédictins, qui se lamentoient sur cette perte, on laissa au trésor la *mâchoire* inférieure de ce chef.

LE chantre porte au haut de son bâton une

tête antique de l'empereur Titus, qu'on a métamorphosée en tête de Saint-Louis, a raison de quelques traits de ressemblance.

AINSI l'empereur Titus assiste tous les jours à l'office de la Sainte-Chapelle, tenant d'une main une petite croix, & de l'autre une couronne d'épines. Certes, l'empereur Titus ne s'y attendoit pas !

LA nuit du jeudi au vendredi Saint, on expose publiquement à la Sainte-Chapelle un morceau du bois de la vraie croix. Tous les épileptiques, sous le nom de possédés, accourent en foule, & font mille contorsions en passant devant la relique : on les tient à quatre ; ils grimacent, poussent des hurlemens, & gagnent ainsi l'argent qu'on leur a distribué.

ON tolere ce spectacle ridicule, pour entretenir parmi la populace l'espérance de la guérison miraculeuse de ces maux réputés incurables, ou pour maintenir la croyance qui lui reste.

PLUSIEURS de ces prétendus possédés, qui ne hurlent qu'à minuit précise, au moment que l'on

tire du coffre l'inſtrument du ſupplice du Sauveur du monde, ont le privilege ce jour-là de ſe répandre en imprécations publiques ; elles ſont ſenſées la pure inſpiration du diable.

J'y ai entendu en 1777 le plus hardi, le plus incroyable des blaſphémateurs. Imaginez tous les adverſaires de Jéſus-Chriſt & de ſa divine Mere ; imaginez tous les impies incrédules mêlés enſemble, & ne formant qu'une ſeule voix ; eh bien ! ils n'ont jamais approché de ſon audace ſacrilege, injurieuſe & dériſoire ! Ce fut pour moi & pour toute l'aſſemblée un ſpectacle bien nouveau & bien étrange, que d'entendre un homme défier publiquement & d'une voix de tonnerre, le Dieu du temple, inſulte à ſon culte, provoquer ſa foudre, vomir les invectives les plus atroces, tandis que tous ces blaſphêmes énergiques étoient mis ſur le compte du diable.

La populace ſe ſignoit en tremblant, & diſoit, le front proſterné contre terre : *C'eſt le démon qui parle.* Après qu'on l'eut fait paſſer trois fois de force devant la croix (& huit hommes le contenoient à peine), ces blaſphêmes

devinrent si outrés, si épouvantables, qu'on le mit à la porte de l'église, comme abandonné à jamais à l'empire de satan, & ne méritant pas d'être guéri par la croix miraculeuse. Imaginez une garde publique, qui préside cette nuit-là, à cette inconcevable farce, dans un siecle tel que le nôtre !

INSENSÉ ou maniaque, ou simplement acteur soudoyé, je n'ai jamais conçu le rôle de ce personnage ! Ceux qui auront été présens, & qui se rappelleront ses licencieuses paroles, doivent confesser qu'il poussa ce rôle bien avant, & que le lendemain, à leur réveil, rien ne dut leur paroître plus extraordinaire que le fait de la nuit.

L'ANNÉE suivante, le beau monde se rendit en foule pour voir la seconde représentation de cette curieuse comédie, devenue fameuse par le récit fidele des assistans. On attendoit *le grand acteur*, mais il ne parut pas. La police lui avoit fermé la bouche : le diable se tut conséquemment ; il n'y eut que des convulsionnaires subalternes, qui ne méritoient pas la peine d'être examinés ni entendus : à peine vomirent-ils un

petit blaſphême. Le diable avoit épuiſé l'année précédente toute ſa rhétorique ; mais il faut convenir qu'elle fut riche. Croiroit-on, je le répete, que tout cela ſe paſſe à Paris dans le dix-huitieme ſiecle. Pourquoi ? Comment ? A quel but ? Je n'en ſais rien, & bien d'autres ſeroient embarraſſés à répondre.

CHAPITRE CXXI.

L'Égliſe de Sainte-Genevieve.

A DIEU ne plaiſe que je me moque de Sainte-Genevieve, patrone antique de la capitale ! Le petit peuple vient faire frotter des draps & des chemiſes à la châſſe de la Sainte, lui demander la guériſon de toutes les fievres, & boire en conſéquence de l'eau mal-propre, qui ſort d'une fontaine réputée miraculeuſe. Mais les échevins & le Parlement, & les autres Cours ſouveraines lui demandent bien de la pluie dans la ſéchereſſe, & la guériſon des Princes ! Quand ils agoniſent, on découvre alors la châſſe par degré, comme pour laiſſer échapper plus ou moins de vertu efficace, ſelon le

danger. Quand il eſt extrême, alors la châſſe eſt expoſée toute nue.

A Dieu ne plaiſe que je me moque de ce bon peuple, qui tourne le dos au ſaint ſacrifice de la meſſe, pour ſe proſterner devant la Sainte-Bergere ! Le ſourire nait d'abord involontairement ſur les levres ; mais quand je vois ſur le viſage des dévots la douce chaleur de l'eſpérance qui enflamme & brûle leur cœur ; quand j'y lis les ſentimens d'affection dont ils ſont pénétrés, l'attente qui les conſume, la confiance qui les anime, je me reproche de ne point partager ces conſolantes émotions, & la raiſon & la philoſophie ne mettent rien à la place de ces heureuſes & profondes illuſions.

Oui, tel favetier meurt d'amour pour Sainte-Genevieve, la conſulte dans ſes chagrins, l'invoque dans ſes peines, l'appelle dans ſes afflictions, & reſſent les tranſports de la paſſion la plus enthouſiaſte. Je voudrois pouvoir jouir comme lui, en préſence de la châſſe, de ces voluptés extatiques.

Je ſais que je ne vois pas ailleurs des fronts

plus reſplandiſſans, devant l'objet de leur tendreſſe. J'ai vu couler des pleurs, j'ai entendu des ſanglots, des ſoupirs qui m'ont ému juſqu'au fond de l'ame, & j'ai reſpecté en ce moment ce culte adapté aux bornes de l'intelligence du vulgaire, adapté peut-être encore plus à ſa miſere. Il prie avec ferveur, il prie de toutes ſes forces : ſon cœur ſe fond, s'amollit, ſe répand ; & l'ame du philoſophe reſte quelquefois ſeche & aride, même lorſqu'il veut s'élever vers un culte plus ſublime & plus pur.... Je retournerai au pied de la châſſe de Sainte-Genevieve, je me mettrai à genoux au milieu des dévots, & je reſpecterai leur foi & leur confiance.

J'AI vu une femme préſenter trois chemiſes au robuſte Irlandois qui, au moyen d'une longue & peſante gaule, atteint à la châſſe de la Sainte très-exhauſſée. Les chemiſes ayant ſuffiſamment frotté les parois de la châſſe, redeſcendirent ; mais la femme ſoutint que la chemiſe du milieu n'ayant point touché la châſſe, n'avoit pu recevoir la vertu miraculeuſe. Elle obligea l'Irlandois à reporter ſéparément la chemiſe du milieu au bout de la gaule : pour

cette fois le frottement fut complet, & la femme satisfaite. Elle s'avisa de jetter son argent dans un tronc voisin ; l'Irlandois soutint que cet argent devoit être mis dans un plat & non dans un tronc. Il parut regretter la double peine qu'il avoit prise ; la femme emporta ses chemises sans s'embarrasser de ses murmures, & elle disoit, en s'en allant : *Elles ont bien touché à la châsse, je m'en vante !*

Curieux ensuite de lire des billets écrits à la main, & appliqués aux colonnes voisines, je m'approchai, & je lus :

On recommande à vos prieres une jeune femme environnée de séducteurs, & prête à succomber.

On recommande à vos prieres un jeune homme qui voit mauvaise compagnie & qui découche.

On recommande à vos prieres un homme en danger de la damnation éternelle, & qui lit des livres *philosophiques*.

On bâtit une magnifique église pour placer

cette châſſe ſous une ſuperbe coupole. Les curieux iront viſiter l'architecture, & la populace la Sainte. On y travaille depuis vingt-cinq années ; mais Saint-Sulpice n'eſt pas encore achevé.

CHAPITRE CXXII.

Noviciat des Jéſuites.

O CHANGEMENT ! ô inſtabilité des choſes humaines ! qui l'eût dit ! que des loges de francs-maçons s'établiroient rue Pot-de-fer, au noviciat des Jeſuites, dans les mêmes ſalles où ils argumentoient en théologie ; que le *grand orient* ſuccéderoit *à la compagnie de Jéſus ;* que la *loge* philoſophique *des neufs ſœurs* occuperoit la chambre de méditation des enfans de Loyola ; que M. de Voltaire y ſeroit reçu franc-maçon en 1778, & que M. de la Dixmerie lui adreſſeroit ces vers heureux :

Qu'au ſeul nom de l'illuſtre Frere,
Tout maçon triomphe aujourd'hui :
S'il reçoit de nous la lumiere,
Le monde la reçoit de lui.

Que

Que ſon éloge funéraire, & ſon apothéoſe enfin, ſe célébreroient avec la plus grande pompe, dans le même endroit où l'on invoquoit Saint-François-Xavier.

O renverſement ! Le vénérable aſſis à la place du Pere Griffet, les myſteres maçoniques remplaçant..... je n'oſe achever. Quand je ſuis ſous ces voûtes inacceſſibles aux groſſiers rayons du ſoleil, ceint de l'auguſte tablier, je crois voir errer toutes ces ombres jéſuitiques, qui me lancent des regards furieux & déſpérés. Et là, j'ai vu entrer frere Voltaire, au ſon des inſtrumens, dans la même ſalle où on l'avoit tant de fois maudit théologiquement. Ainſi le voulut le grand architecte de l'univers : il fut loué d'avoir combattu pendant ſoixante années le fanatiſme & la ſuperſtition. Car c'eſt lui qui a frappé à mort le monſtre que d'autres avoient bleſſé. Le monſtre porte la fleche dans ſes flancs; il pourra tourner ſur lui-même encore quelque tems, & exhaler les derniers efforts de ſa rage impuiſſante, mais il faut qu'il tombe enfin, & qu'il ſatisfaſſe à l'univers.

O Jéſuites ! auriez-vous deviné tout cela,

quand votre Pere la chaiſe (1) enveloppoit ſon auguſte pénitent dans les menſonges les plus dangereux, & que d'autres de la même robe lui inſpiroient leur barbare intolérance, leurs idées baſſes, rétrécies, attentatoires à la liberté & à la dignité de l'homme ! Vous avez été les ennemis obſtinés de la lumiere bienfaiſante de la philoſophie ; & des philoſophes ſe réjouiſſent dans vos foyers, de votre chûte rapide ! les francs-maçons, appuyés ſur la baſe de la charité, de la tolérance, de la bienfaiſance univerſelle, ſubſiſteroit encore, lorſque vos noms ne réveilleront plus que l'idée d'un égoïſme perſécuteur !

---

(1) Les Jéſuites achetoient d'un valet de garde-robe *la chaiſe percée* du feu roi d'Eſpagne, pour tâcher de découvrir dans les papiers dont ſa majeſté s'étoit ſervie, quelques éclarciſſement ſur ce qu'il leur importoit de ſavoir. Un frere blanchiſſoit le papier de ſon mieux, en raprochoit les morceaux ; puis mes rufés politiques liſoient, & tenoient conſeil. Cette anecdote peu connue, eſt très-vraie.

CHAPITRE CXXIII.

Pilier des halles.

SOUS les piliers des halles, ſubſiſte encore la maiſon où eſt né notre Moliere, le poëte dont nous nous glorifions. Là, regne une longue file de boutiques de fripiers, qui vendent de vieux habits dans des magaſins mal éclairés, & où les taches & les couleurs diſparoiſſent.

QUAND vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir; il eſt vert ou violet, & votre habillement eſt marqueté comme la peau d'un léopard.

DES courtauds de boutique, déſœuvrés, vous appellent aſſez incivilement; & quand l'un d'eux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent ſur votre route l'aſſommante invitation. La femme, la fille, la ſervante, le chien, tous vous aboient aux oreilles; c'eſt un piaillement qui vous aſſourdit, juſqu'à ce que vous ſoyez hors des piliers.

QUELQUEFOIS ces drôles-là saisissent un honnête homme par les bras ou par les épaules, & le forcent d'entrer malgré lui ; ils se font un passe-tems de ce jeu indécent : on est obligé de les punir, en leur appliquant quelques coups de canne, afin de châtier leur insolence ; mais ils sont incorrigibles.

VOUS y trouvez aussi de quoi meubler une maison, de la cave au grenier ; lits, armoires, chaises, tables, secretaires, &c. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris, ont leur fournira le lendemain cinquante mille couchettes.

LES femmes de ces fripiers, ou leurs sœurs, ou leurs tantes, ou leurs cousines, vont tous les lundis à une espece de foire, dite du *Saint-Esprit*, & qui se tient à la place de Greve. Il n'y a pas d'exécution ce jour-là : elles y étalent tout ce qui concerne l'habillement des femmes & des enfans.

LES petites bourgeoises, les procureuses, ou les femmes excessivement économes, y vont acheter *bonnets*, *robes*, *casaquins*, *draps*, &

juſqu'à des *ſouliers* tout faits. Les mouchards y attendent les eſcrocs, qui arrivent pour y vendre des mouchoirs, des ſerviettes & autres effets volés. On les y pince, ainſi que ceux qui s'aviſent d'y filouter : il paroît que le lieu ne leur inſpire pas de ſages réflexions.

On diroit que cette foire ſeroit la défroque féminine d'une province entiere, ou la dépouille d'un peuple d'amazones. Des *jupes*, des *bouffantes*, des *déshabillés* ſont épars, & forment des tas où l'ont peut choiſir. Ici, c'eſt la robe de la préſidente défunte, que la procureuſe achette : là, la griſette ſe coëffe du bonnet de la femme de chambre d'une Marquiſe. On s'habille en place publique, & bientôt l'on y changera de chemiſes.

L'ACHETEUSE ne ſait & ne s'embarraſſe pas d'où vient le *corſet* qu'elle marchande : la fille innocente & pauvre, ſous l'œil même de ſa mere, revêt celui avec lequel danſoit, la veille, une fille lubrique de l'opéra. Tout ſemble purifié par la vente, ou par l'inventaire après décès.

COMME ce ſont des femmes qui vendent &

qui achetent, l'aſtuce eſt à - peu-près égal des deux côtés. L'on entend de très-loin les voix aigres, fauſſes, diſcordantes, qui ſe débattent. De près la ſcene eſt plus curieuſe encore. Quand le ſexe (qui n'eſt pas là le beau ſexe) contemple des ajuſtemens féminins, il a dans la phyſionomie une expreſſion toute particuliere.

Le ſoir tout cet amas de hardes eſt emporté comme par enchantement; il ne reſte pas un mantelet, & ce magaſin inépuiſable reparoîtra ſans faute le lundi ſuivant.

CHAPITRE CXXIV.

Rue Tirechappe.

Sortant des piliers des halles, vous entrez dans la rue Tirechappe, lieu cher aux avares. Et pourquoi, me demandera-t-on? Parce qu'ils y compoſent un habit, à-peu-près comme un tragique moderne compoſe une tragédie francoiſe, de pieces & de morceau rapportés.

L'avare entre dans cette rue étroite, où

pendent des milliers de fragmens d'étoffes de toute couleur, de toute grandeur, & sous toutes les formes possibles ; & à force d'aller d'une boutique à l'autre, il trouve l'étoffe qu'il cherche. Le scientifique économe la reconnoît à la première vue. Son coup-d'œil est sûr, il sait combien il faut de morceau pour la facture de son habit, & il en a la coupe toute imprimée dans son cerveau. Il fait la leçon au tailleur surpris & mécontent, lui livre l'étoffe & la doublure : il n'y a que ce qu'il faut, il n'y a rien de trop. Quelle justesse ! quelle précision ! Le tailleur se tait, admire ; & comme il a rencontré son maître, il se contente du prix pour la façon.

Cette rue semble renfermer un peuple juif, tant il est sale & pressé. C'est la même avidité dans le regard, le même patelinage dans la parole. Les magasins sont comblés ; on ne sait où couche toute la maison : les cloisons sont formées de leurs marchandises, qui montent jusqu'aux plafonds. Les étoffes pendantes servent de rideaux, & tous dorment ensevelis sous des chiffons. Il faut de la chandelle pour y dîner en plein midi ; & quand on veut vérifier la

couleur d'un chiffon, on le porte à la croisée ; dont les carreaux sont enduits d'une crasse lucrative.

Ce peuple juif est riche ; il défile du matin au soir des morceaux d'étoffes de soie & de coton. Ils font de l'argent de ce qui paroîtroit à d'autres yeux ne devoir remplir que la hotte du chiffonnier.

CHAPITRE CXXV.

Le Chiffonnier.

Je l'ai prononcé ce mot ignoble ! me le pardonnera-t-on ? Le voyez-vous cet homme qui, à l'aide de son croc, ramasse ce qu'il trouve dans la fange, & le jette dans sa hotte. Ne détournez point la tête ; point d'orgueil, point de fausse délicatesse. Ce vil chiffon est la matiere premiere, qui deviendra l'ornement de nos bibliotheques, & le trésor précieux de l'esprit humain. Ce chiffonnier précede Montesquieu, Buffon & Rousseau.

Sans son croc, mon ouvrage n'existeroit pas

pour vous, Lecteur. Ce ne seroit pas un grand mal : d'accord, mais vous n'auriez aucun livre : vous lui devez cette matiere qui va former le papier, dont l'origine paroît si vile. Tous ces chiffons mis en pâte, voilà ce qui servira à conserver les flammes de l'éloquence, les pensées sublimes, les traits généreux des vertus, les actions les plus mémorables du patriotisme.

TOUTES ces idées volatiles vont se fixer aussi rapidement qu'elles ont été conçues. Toutes ces images tracées dans l'entendement, s'attacheront, s'imprimeront, se colleront ; & malgré la nature qui fait mourir l'homme de génie, ces productions appartiendront désormais à l'univers, & ne périront qu'avec lui. Honneur au chiffonnier !

CHAPITRE CXXVI.

Rue de la Huchette.

UNE maiſon de huit étages, & toute peuplée, s'écroula dans cette rue le 9 Février 1767. On trouva dans les débris un jeune enfant de ſix ans, que deux poutres, en ſe croiſant heureuſement ſur ſa tête, avoient préſervé de la mort, il n'avoit pas la plus légere contuſion.

LES Turcs qui vinrent à la ſuite du dernier ambaſſadeur Ottoman, ne trouverent rien de plus agréable dans tout Paris, que la rue de la Huchette, à raiſon des boutiques de rôtiſſeurs, & de la fumée ſucculente qui s'en exhale. On dit que les Limouſins y viennent manger leur pain ſec à l'odeur du rôt.

A toute heure du jour on y trouve des volailles cuites; les broches ne déſemparent point le foyer toujours ardent. Un tournebroche éternel, qui reſſemble à la roue d'Ixion, entretient

la torréfaction. La fournaise des cheminées ne s'éteint que pendant le carême. Si le feu prenoit dans cette rue dangereuse, par la construction de ses antiques maisons, toutes de bois, l'incendie seroit inextinguible.

CHAPITRE CXXVII.

Le Gros-caillou.

Ce lieu peuplé de guinguettes est sur le bord de la riviere, au-dessous des Invalides. Là, on mange des matelottes, objet définitif & chéri des gageures Parisiennes. Une bonne matelotte coûte un louis d'or ; mais c'est un manger délicieux, quand elle n'est pas manquée. Les cuisiniers les plus fameux baissent pavillon devant tel marinier, qui sait mêlanger & apprêter la carpe, l'anguille & le goujon. Ils cedent ce jour-là leur emploi à la main grossiere qui manie l'aviron. Les cuisiniers ont beau être jaloux, ils accommodent les autres plats, excepté la matelotte : ainsi l'ordonne tout maître friand ou connoisseur.

On a voulu, au commencement de la guerre,

bâtir une frégate au Gros-caillou, pour donner aux Parisiens une idée de nos opérations maritimes. Le peuple émerveillé de la nouveauté de ce spectacle arrivoit bouche béante, & s'imaginoit déjà que la Seine alloit rivaliser & se fondre avec la Tamise. Une flotte devoit s'élancer de ces plages pacifiques sur l'océan, & passer des eaux douces aux ondes ameres.

Tout prêtoit au ridicule : la crédulité du Parisien voyoit déjà les Anglois vaincus & humiliés. On avoit mastiqué les planches qui formoient le formidable chantier. On demandoit deux sols aux curieux : on montroit sur l'arene les canons qui devoient faire respecter le pavillon François..... Mais un ruisseau qui s'enfla dans une nuit, emporta la frégate & l'espérance superbe des armateurs.

Ne seroit-ce pas-là en petit la véritable image de nos grandes & inutiles opérations maritimes : *videbimus infrà.*

CHAPITRE CXXVIII.

L'isle Saint-Louis.

L'ISLE eſt un quartier enfermé par la riviere, & ſéparé de la cité. Il ſemble avoir échappé à la grande corruption de la ville ; elle n'y a point encore pénétré. Aucune fille de mauvaiſe vie n'y trouve un domicile : dès qu'on la connoît, on la pouſſe, on la renvoie plus loin. Les bourgeois ſe ſurveillent, les mœurs des particuliers y ſont connues : toute fille qui y commet une faute devient l'objet de la cenſure, & ne ſe mariera jamais dans le quartier. Rien ne repréſente mieux une ville de province du troiſieme ordre, que le quartier de l'Isle. On a fort bien dit :

L'habitant du Marais eſt étranger dans l'Isle.

CHAPITRE CXXIX.

Les j'ai vu, & les je n'ai point vu.

JE n'ai point vu le diacre canonisé en à 1720, qui faisoit des miracles, au rapport des uns, tandis qu'il étoit irrévocablement damné par les autres ; mais j'ai vu les champions de Janséius, & les disciples de Molina disputer pour la grace *efficace* ou *suffisante*, avec un acharnement que l'ame du ridicule, dans les mains d'Aristophane, de Lucien & de Swift, n'auroit pu corriger.

MAIS bientôt ces abbés qui ergotoient en grands théologiens, sont devenus des petits-maitres aimables, qui prennent la tonsure pour obtenir un bénéfice, qui passent gaiement leur tems à parcourir les sociétés, qui mangent de la maniere du monde la plus paisible les biens de l'église, & qui honorent & regardent comme leur unique & véritable chef, l'évêque qui tient la feuille des bénéfices.

Si quelqu'un s'aviſoit de dire en les voyant ; ces Meſſieurs en rabats, qui font des couplets, qui pincent la guitare, qui graſſeyent une chanſon, ſont tous *ſimoniaques*, les dames ſe feroient expliquer ce qu'on entend par ce mot effrayant ; puis elles diroient : quoi ! quand nous avons conclu avec M. un tel, le vieux titulaire de ce bénéfice, en faveur de M. le jeune prieur au teint de roſes. nous avons participé à la *ſimonie*..... Ah ! que cela eſt drôle !

J'ai vu les *convulſionaires ;* & dans quel tems ! du vivant de Fontenelle, de Monteſquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rouſſeau, de l'abbé Raynal, de d'Alembert : ils faiſoient leurs contorſions d'énergumenes, tandis que ces ſages tenoient la plume.

Je n'ai point vu Louis XIV, peu de tems avant ſa mort, négocier pour trente-deux millions de billets ou de reſcriptions, pour en avoir huit ; c'eſt à-dire, donner quatre cents en obligations, pour avoir cent en argent : mais j'ai vu le gouvernement inviter les particuliers à porter leur vaiſſelle à l'hôtel des monnoies ; ce qui étoit révéler à l'Europe notre détreſſe. On voit

dans une liſte imprimée & annexée au Mercure de France, que tel ſavetier, en généreux citoyen, avoit porté ſa taſſe d'argent pour qu'elle fût convertie en pieces de douze ſols, pour le ſoulagement de l'Etat.

Je n'ai point vu le cardinal de Fleury ſigner *ſoixante mille lettres de cachet* pour la bulle ; mais j'ai vu cet arbre jéſuitique, coupé dans ſes racines, & effacé peu-à-peu de l'univers, qu'il avoit couvert de ſes branches ſouples & obliques. La haine elle-même ſemble aujourd'hui fatiguée, & pardonne aux enfans de Loyola. Ils reprennent racine dans la Ruſſie-Blanche : le roi de Pruſſe & l'impératrice des Ruſſies les accueillent, quoiqu'ils connoiſſent très-bien & leur politique & leur eſprit.

Je n'ai point vu l'empiriſme de *Laws* donner les convulſions de la cupidité à tout un royaume, & changer le génie des François ; mais j'ai vu la doctrine du ſieur *Quenai* apporter la famine, tandis que des hommes avides, qui faiſoient alors le commerce, voyoient périr d'un œil indifférent la foule des journaliers & des manouvriers : j'ai vu le ***** peupler toutes les priſons,

priſons, non par une méchanceté innée & réfléchie, mais parce que ſes créatures tenoient *bureau de lettres de cachet*, où elles ſe vendoient preſque publiquement.

Je n'ai point vu la France dans ſon état de force & de gaieté, immédiatement après la bataille de Fontenoy ; mais j'ai vu une eſpece de guerre inteſtine & puérile, entre la cour & la magiſtrature. J'ai vu deux exils du Parlement ; & cette lutte petite & ridicule a plus ſéparé les cœurs du trône, que tous les autres déſaſtres.

Je n'ai point vu les débats ſanglans pour la ſucceſſion de l'Empereur ; mais j'ai vu deux guerres mal entrepriſes, mal conçues, & qui prouvent que la connoiſſance de nos vrais intérêts politiques nous manque & nous manquera encore long-tems.

Je n'ai point vu l'hôtel-de-ville fermé, & le paiement des rentes ſuſpendu ; mais j'ai vu un miniſtre voler un argent qui n'étoit point dans les coffres royaux, briſer ceux de ſes voiſins, & faire des opérations vraiment cartouchiennes. Qui le croiroit ? Il paſſa encore pour

un homme habile, tandis qu'il n'y en eut jamais de plus inepte & de plus impudent : car il alloit anéantir pour jamais le crédit qui reſtoit au Monarque.

J'AI vu la morgue pédanteſque des économiſtes & de ſes agromanes enflés de leurs prétendues découvertes, annoncer une régénération univerſelle, ſans ſonger au fondement des loix politiques. Leur emphaſe ridicule, leur ſtyle dur & prolixe n'a pas contribué à faire honorer *le maître*. Il fut l'auteur de la cherté des grains, par les ſpéculations fauſſes, précipitées & précoces, qu'il avoit fait adopter au Miniſtere. Et celui-ci ſatisfait de rejeter la calamité générale ſur un parti qu'il devoit bientôt abandonner & livrer au ridicule, ne ſongea qu'à l'argent immenſe qu'il en retira.

J'AI vu les Encyclopédiſtes n'accorder du mérite, des talens & même de l'eſprit, qu'aux gens de leur parti, & vouloir bientôt juger tous les arts, même les plus éloignés de leurs connoiſſances. Ils ont donné priſe ſur eux par ce ridicule outré : ils ont été ridiculiſés à leur tour, pour avoir manqué d'eſprit, en voulant

dominer tous les esprits. On a ri à leurs dépens, & l'on a bien fait.

Je n'ai point vu de guerres civiles, parce qu'elles n'ont lieu que dans les états d'un tempérament robuste : mais j'ai vu deux mutineries d'écoliers ; l'une, *pour des enfans qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit pas ;* & l'autre, pour *obliger* (à ce qu'il paroît) *le Monarque à destituer son ministre, qui étoit un honnête homme.* On tua dans la premiere un exempt : dans la seconde, on vola les pains chez les boulangers, & l'on pendit fort mal-à-propos deux hommes (les premiers venus), lorsque tout étoit tranquille & calme. Cruauté froide & inutile !

J'ai vu enfin le même Roi, qui avoit été adoré, ne pas faire couler de larmes à sa mort. Etoit-ce là le même peuple, qui s'étoit montré enthousiaste de son Monarque, qui avoit fait retentir les voûtes des temples de sanglots & de gémissemens, pour obtenir sa guérison, lorsqu'il étoit malade à Metz ? Qu'avoit-il fait pour mériter ces premiers transports ? Qu'avoit-il fait pour exciter des sentimens absolumens contraires ? Qu'étoit-il donc cet homme tout-à-

tour adoré, & vu avec indifférence? Ce qu'il étoit! Voici ma réponſe.

On peut peindre une nation, un peuple, un corps, une aſſemblée; on peut faire le tableau des divers intérêts qui agitent les royaumes; on peut deviner les reſſorts de la politique de l'Europe: ces touches hardies, élevées, grandes, majeſtueuſes, ſont à notre diſpoſition, & l'on peut rencontrer juſte. Mais qui a des inſtrumens aſſez fins, l'œil aſſez pénétrant, pour approfondir le cœur d'un homme, le décompoſer & le definir?

J'ai vu le caractere du Roi dont je parle, analyſé, retourné, pendant plus de trente années, & n'être pas encore ſaiſi. Quel homme cependant, dont la vie fût plus publique?

Je ne dirai pas tout ce que j'ai vu: on doute ſouvent de la vérité de l'hiſtoire, lorſqu'elle nous parle de certains déſordres dans les gouvernemens. Ces faits incroyables paſſent pour exagérés ou fabuleux. Il faut attendre que pluſieurs autorités viennent à l'appui de l'hiſtorien, pour qu'il oſe peindre ce qui a été. Je ne haſar-

derai donc point ici une peinture qui paſſeroit pour chimérique. Je n'ai point vu Domitien aſſemb'ant les Sen teurs, pour ſavoir à quelle ſa ce i mettroit un prodigieux turbot : mais il n'a pas autant ſurpris le Sénat, que nous l'imaginons. Nous avons vu des choſes auſſi extraordinaires, ſans y faire beaucoup d'attention, &c. &c. &c.

MAIS j'entends ſoutenir d'un côté, que la France poſſede aſſez de numéraire pour toutes ſes opérations ; & j'entends ſoutenir de l'autre, que le numéraire manque à la France, pour mettre ſes finances au niveau de celles d'Angleterre ; que la France a moins de finances que les autres Etats ; qu'un Hollandois eſt cinq fois plus riche qu'un François ; & que tant que nous n'aurons pas *des billets publics circulans*, nous n'aurons pas les avantages dont nous devrions jouir.

ENFIN j'entends vanter la politique des Etats, qui ont joint des finances artificielles aux réelles. Le mouvement augmenteroit, & l'on ſauroit par la banque (ajoute-t-on) quel eſt le fonds de l'eſpece qui ſe trouve dans l'Etat : connoiſ-

ſance qui nous manque, & qui ſeroit utile au gouvernement, puiſqu'il connoîtroit ſes facultés & ſes reſſources.

VOILA les queſtions que l'on agite vivement, au moment que j'ecris. Qu'en reſultera-t il, puiſque l'opinion publique eſt une loi commencée ? Je l'ignore. Etablira-t-on une banque royale à la ſuite de tous ces emprunts, & à cauſe même de ces emprunts, comme en Angleterre ? Mais l'Etat en Angleterre eſt ſolidaire : tous les citoyens de France ſe rendroient-ils, ou pourroient-ils ſe rendre ſolidaires de même ? Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il y a loin de ces graves diſputes, à celles qui partageoient la ville, il y a cent ans, ſur le mérite de deux ſonnets.

CHAPITRE CXXX.

Amour du merveilleux.

UN homme à Londres annonce publiquement que tel jour, à telle heure, à la vue de tout un peuple, on le verra s'enfermer dans

une bouteille. Qui fit courir tout le monde à cette ridicule affiche, & payer chérement les places ? On ne peut accuſer les Anglois d'une ignorance crédule ; mais l'amour du merveilleux a agi ſur ce peuple, comme il auroit fait à Paris, à Madrid, a Vienne. Chacun ſe diſoit : il n'eſt pas poſſible que cet homme veuille tromper tout le monde, lorſqu'il invite avec éclat tout un public ; lorſque les affiches, plaquées contre les murailles, annoncent ce prodigieux tour de force. Quand l'opérateur ſe trouvera ſous les yeux d'une nombreuſe aſſemblée, qu'on ne brave point impunément, il y aura là-deſſous quelque choſe d'extraordinaire, & qui ne ſe devine point. Si ce charlatan eût dit à chacun en particulier : *venez chez-moi, je me mettrai tout entier dans une pinte ;* on lui auroit ri au nez : mais au moyen de l'affiche imprimée & collée ; au moyen de l'aſſurance effrontée du prometteur, vu le concours du monde, l'argent des billets, la foule & la publicité, chacun ſe diſoit ſecrétement : *on ne ſauroit ſe jouer à ce point d'un public reſpectable.* Tel eſt le peuple ; il ne croit pas qu'on puiſſe le tromper en corps. L'idée de la fuite de l'homme, emportant l'argent des curieux, &

laiſſant la bouteille vuide ſur la ſcene, ne vint à perſonne. Les promeſſes hardies gagneront toujours le peuple, & ſur-tout en finances. Que n'a t-il pas prêté en France depuis cent ans ?

DEPUIS, un faiſeur de miracles, ſans y ſonger & ſans le vouloir, a entraîné tout Paris ; & ſans la police, on en faiſoit ſubitement un DIEU (1). Depuis, un enfant *a vu ſous terre*, & des académiciens & des gazetiers l'ont cru & annoncé. Depuis, un chanoine d'Etampes a demandé cent mille livres, d'une machine *avec*

(1) En 1772, ſi je ne me trompe, rue des Cizeaux, trente mille hommes diſoient : *c'eſt un prophête* ; *il guérit en touchant*. La rue ne déſempliſſoit pas d'eſtropiés, d'aveugles, &c. C'étoit une frénéſie ; mais qui avoit cela de particulier, qu'elle ne ſortit pas d'un caractere calme, confiant, tranquille. Il n'y eut point de tumulte, point de cet emportement ſi commun dans les émotions populaires. Une perſuaſion intime avoit rendu les eſprits modérés. On s'approchoit de la maiſon, pour ainſi dire, en ſilence. Le *guériſſeur* avoit un air modeſte & ſimple : il étoit devenu *prophête* à ſon grand étonnement & comme par haſard. On le fit ſortir de Paris avec ſa femme. Le peuple le voyant partir, ſe mit à le bénir, & ſe diſperſa ſans plaintes ni murmures. On ne vit jamais une ſi grande affluence, & plus de tranquillité dans la multitude.

laquelle il voyageroit dans l'air, & les cent mille livres ont été depoſées chez un notaire.

L'AMOUR du merveilleux nous ſéduit donc toujours, parce que ſentant confuſément combien nous ignorons les forces de la nature, tout ce qui nous conduit à quelques découvertes en ce genre, eſt reçu avec tranſport.

UN *peut-être* qui ſe paſſe en nous, nous fait eſpérer quelque choſe de nouveau ; & voilà pourquoi l'enthouſiaſte frappera toujours avec avantage les fibres des cerveaux humains. Son ton, ſon aſſurance, ſon œil enflammé, ſon air prophétique, feront tomber dans le piege juſqu'à celui qui le connoît.

LES convulſionnaires ont fait des tours de forces, qui ſurpaſſent, il faut l'avouer, tout ce qu'on voit à la foire de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le ſecret ; auſſi ces contorſions ont-elles le droit d'étonner, & même d'effrayer les regards les plus intrépides, & les eſprits les plus en garde contre le merveilleux. On peut aſſurer que ces tours ont quelque choſe de vraiment extraordinaire, quoiqu'on

ſache de quoi eſt capable l'ardeur du fanatiſme ; & le deſir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnoître quelque choſe de ſurnaturel, il eſt très-excuſable.

UN poëte nommé *Guymon de la Touche*, auteur d'une tragédie intitulée *Iphigénie en Tauride*, eſt mort à Paris, pour avoir vu des convulſionnaires. Il fut tellement frappé d'horreur & d'effroi, qu'il en prit la fievre. Dans ſon délire, il avoit devant les yeux ces images effrayantes, & ne ſachant à quelle cauſe les attribuer, il expira, l'émotion ayant été trop forte pour ſon ame ſenſible.

Fin du premier volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

PRÉFACE. Page v
CHAPITRE I. *Coup-d'œil général.* 1
CHAP. II. *Les greniers.* 7
CHAP. III. *Groſſeur démeſurée de la capitale.* 12
CHAP. IV. *Phyſionomie de la grande ville.* 15
CHAP. V. *Les carrieres.* 18
CHAP. VI. *Où eſt le gouvernement ?* 20
CHAP. VII. *Patrie du philoſophe.* 22
CHAP. VIII. *De la converſation.* 26
CHAP. IX. *La nouvelle Athenes.* 28
CHAP. X. *Jouiſſances.* 30
CHAP. XI. *Dangers.* 31
CHAP. XII. *Avantages.* 33
CHAP. XIII. *Eſprits rafinés.* 34
CHAP. XIV. *Pour qui les arts, hélas !* 35
CHAP. XV. *Au plus pauvre la beſace.* 36
CHAP. XVI. *Gaieté.* 39
CHAP. XVII. *Beſoins factices.* 41
CHAP. XVIII. *Le bourgeois.* 42
CHAP. XIX *Population de la capitale.* 49
CHAP. XX. *Voiſinage.* 54

CHAPITRE XXI. *Des cheminées.* Page 57
CHAP. XXII. *Crainte fondée.* 59
CHAP. XXIII. *Caractere politique.* 61
CHAP. XXIV. *Mon grand-pere.* 63
CHAP. XXV. *Gare ! gare !* 64
CHAP. XXVI. *De l'urbanité.* 67
CHAP. XXVII. *Détermination de l'habitude.* 73
CHAP. XXVIII *Chambres garnies.* 75
CHAP. XXIX. *Fiacres.* 78
CHAP. XXX. *Porteurs d'eau.* 82
CHAP. XXXI. *Le Pont-neuf.* 83
CHAP. XXXII. *Pont royal.* 90
CHAP. XXXIII. *Charmant coup-d'œil.* 92
CHAP. XXXIV. *Boulevards.* 94
CHAP. XXXV. *Nos grands'meres.* 95
CHAP. XXXVI. *Des groſſes fortunes.* 98
CHAP. XXXVII. *Les dîneurs en ville.* 102
CHAP. XXXVIII. *Le Monarque.* 107
CHAP. XXXIX. *Mobilité du gouvernement.* 108
CHAP. XL. *Eſpions.* 109
CHAP. XLI. *Les colporteurs.* 112
CHAP. XLII. *Hommes de police.* 116
CHAP. XLIII. *Le guet.* 120
CHAP. XLIV. *Lieutenant de police.* 124
CHAP. XLV. *Incendies, pompes.* 131
CHAP. XLVI. *Réverberes.* 134
CHAP. XLVII. *Enſeignes.* 137
CHAP. XLVIII. *Les halles.* 139
CHAP. XLIX. *Marchés.* 142
CHAP. L. *Quai de la vallée.* 144
CHAP. LI. *Tables d'hôtes.* 147

CHAPITRE LII. *Cafés.* Page 149
CHAP. LIII. *L'homme au cent soixante millions.* 152
CHAP. LIV. *Faiseurs de projets.* 155
CHAP. LV. *La douane.* 158
CHAP. LVI. *Trésor royal.* 160
CHAP. LVII. *Rentiers.* 162
CHAP. LVIII. *De l'habit noir.* 165
CHAP. LIX. *Les égrefins.* 167
CHAP. LX. *Batteurs de pavé.* 169
CHAP. LXI. *Pays latin.* 171
CHAP. LXII. *Colleges.* 172
CHAP. LXIII. *Anatomie.* 176
CHAP. LXIV. *La Sorbonne.* 180
CHAP. LXV. *Les écrivains des charniers-innocens.* 183
CHAP. LXVI. *Le fauxbourg Saint Marcel.* 186
CHAP. LXVII. *Le Marais.* 190
CHAP. LXVIII. *Portrait d'une dévote du Marais.* 193
CHAP. LXIX. *On bâtit de tous côtés.* 194
CHAP LXX. *Ameublemens.* 200
CHAP. LXXI *Abbés.* 202
CHAP. LXXII. *Evêques.* 205
CHAP. LXXIII *Succession des modes.* 208
CHAP. LXXIV. *Notaires.* 209
CHAP. LXXV *Echevins.* 213
CHAP. LXXVI. *Avocats.* 217
CHAP. LXXVII. *Banquiers.* 221
CHAP. LXXVIII. *Médecins.* 226
CHAP. LXXIX. *Société royale de médecine.* 232

CHAPITRE LXXX. *Auteurs.* Page 236
CHAP. LXXXI. *Des demi auteurs, quarts-d'auteurs, enfin, métis, quarterons.* 242
CHAP. LXXXII. *Secretaires.* 246
CHAP. LXXXIII. *Commis.* 247
CHAP. LXXX V. *Maîtres.* 250
CHAP. LXXXV. *Libraires.* 253
CHAP. LXXXVI. *Livres.* 255
CHAP. LXXXVII. *Bouquinistes.* 256
CHAP. LXXXVIII. *Brochures.* 260
CHAP. LXXXIX. *Equilibre.* 264
CHAP. XC. *La Courtille.* 266
CHAP. XCI. *Des différens observateurs.* 269
CHAP. XCII. *Différences des esprits.* 273
CHAP. XCIII. *Qui paie-t-on?* 275
CHAP. XCIV. *Affaires.* 278
CHAP. XCV. *Gens d'affaires.* 279
CHAP. XCVI. *Vacations.* 280
CHAP. XCVII. *Etats indéfinissables.* 281
CHAP. XCVIII. *L'indolent.* 282
CHAP. XCIX. *Les élégans.* 283
CHAP. C. *L'homme décidément superficiel.* 286
CHAP. CI. *Indépendans. contempteurs.* 287
CHAP. CII. *Nouvellistes.* 289
CHAP. CIII. *Sort d'un bourgeois.* 293
CHAP. CIV. *Les longueurs.* 294
CHAP. CV. *Palais royal.* 296
CHAP. CVI. *Du persifflage.* 300
CHAP. CVII *Revendeuses à la toilette.* 301
CHAP. CVIII. *Les coëffeurs.* 302
CHAP. CIX. *Parures.* 306
CHAP. CX. *Economie.* 310

CHAPITRE CXI. *Les écriteaux des rues.* Page 313
CHAP. CXII. *Penſions.* 315
CHAP. CXIII. *Domeſtiques, laquais.* 318
CHAP CXIV. *Les marchandes de modes.* 322
CHAP. CXV. *Maitres d'agrémens.* 326
CHAP. CXVI. *Les bijoux.* 329
CHAP. CXVII. *De la mode.* 330
CHAP. CXVIII. *Remarques.* 334
CHAP. CXIX. *Promenons-nous.* 341
CHAP. CXX. *La Sainte-Chapelle.* 358
CHAP. CXXI. *L'égliſe de Sainte Genevieve.* 364
CHAP. CXXII. *Noviciat des Jéſuites.* 368
CHAP. CXXIII. *Piliers des halles.* 371
CHAP. CXXIV. *Rue Tire-chappe.* 374
CHAP. CXXV. *Le chiffonnier.* 376
CHAP. CXXVI. *Rue de la Huchette.* 378
CHAP. CXXVII *Le Gros Caillou.* 379
CHAP. CXXVIII. *L'isle Saint-Louis.* 381
CHAP. CXXIX. *Les j'ai vu*, &c. 382
CHAP. CXXX. *Amour du merveilleux.* 390

Fin de la Table du premier volume.